Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/pindareo01pind

PINDARE

TOME I

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

200 exemplaires sur papier pur fil Lafuma, numérotés à la presse de 1 à 200.

EXEMPLAIRE N° 117

COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE
publiée sous le patronage de l'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ

PINDARE

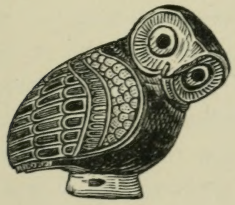
TOME I

OLYMPIQUES

TEXTE ÉTABLI ET TRADUIT

PAR

AIMÉ PUECH
Professeur de poésie grecque à la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris.



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITION « *LES BELLES LETTRES* »
157, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1922

Tous droits réservés.

Conformément aux statuts de l'Association Guillaume Budé, ce volume a été soumis à l'approbation de la commission technique, qui a chargé deux de ses membres, MM. Alfred Croiset et Paul Mazon, d'en faire la revision et d'en surveiller la correction en collaboration avec M. A. Puech.

INTRODUCTION

I

BIOGRAPHIE DE PINDARE

La vie de Pindare a été la vie très simple, très brillante aussi, d'un grand poète, entièrement adonné à son art, dont le génie s'est éveillé de bonne heure et prolongé sans défaillance jusqu'aux abords de la vieillesse. Elle n'a été troublée que dans la mesure où elle n'a pu échapper au contre-coup des vicissitudes politiques que la Grèce a traversées, au commencement du ve siècle.

Nous n'en connaissons d'ailleurs que les grandes lignes, par cinq biographies médiocres et d'assez basse époque, qui sont : 1° et 2° une biographie en vers hexamètres — peut-être relativement la plus ancienne — qui a été insérée par Eustathe dans celle qu'il a lui-même rédigée ; 3° la biographie dite *Ambrosienne*, du nom du manuscrit (l'*Ambrosianus* A) qui nous l'a transmise ; 4° celle qui est due à Thomas Magister ; 5° un article du *Lexicon* de Suidas. Il faut y ajouter quelques indications éparses chez des écrivains d'époques diverses et les inductions que nous pouvons tirer des œuvres mêmes du poète[1].

[1] Pour l'examen détaillé des faits, cf. A. Croiset : *La poésie de Pindare et les lois du lyrisme grec* (Hachette, 1880) ; — Gaspar : *Essai de chronologie pindarique* (Bruxelles, 1900) ; — Wilamowitz : *Hieron und Pindaros* (dans les *Comptes rendus* de l'Académie de Berlin, 1901).

Pindare est né dans un bourg voisin de Thèbes, Cynoscéphales. Il pouvait se considérer et se considère en fait comme Thébain. La date de sa naissance est fixée par Suidas à la LXVe Olympiade. Comme lui-même s'honorait, dans un poème dont un fragment nous a été conservé[1], d'être venu au monde au moment de la *fête Pythique*, on peut préciser la donnée de Suidas : Pindare est né la 3e année de l'Olympiade, c'est-à-dire en 518/7 et — s'il faut prendre son témoignage au sens le plus strict — au mois d'août[2]. Le nom de son père nous est donné avec diverses variantes, dont la plus autorisée semble être celle de *Daïphante* ; sa mère s'appelait *Cléodicé*. L'interprétation la plus généralement acceptée d'un passage de la Ve *Pythique* (vers 76) rattache sa famille à la race des *Égides*[3], qui, selon la tradition, avait joué un rôle important dans la préparation de l'invasion dorienne et plus tard avait pris part à la colonisation de Théra et de Cyrène ; les Égides avaient pour culte gentilice celui d'Apollon Carnéen, qu'ils ont contribué grandement à propager, et si Pindare était vraiment un des leurs, son attachement à l'idéal dorien et sa dévotion pour Apollon proviennent peut-être pour une bonne part de traditions fort anciennes. Ce qui est sûr en tout cas, c'est que sa famille était riche et estimée ; elle appartenait à l'aristocratie thébaine.

[1] Fr. 193, Schrœd.

[2] Si l'on a préféré autrefois l'année 522/1, c'est parce que Bœckh faisait remonter 4 ans trop haut l'institution des Jeux Pythiques ; en sorte que, si l'on datait cette fondation de 586, la *Xe Pythique* se trouvait être de 502, et Pindare, s'il était né en 518, devait l'avoir composée à 16 ans. Mais il est démontré aujourd'hui que Bœckh avait mal calculé l'ère des Pythiades.

[3] J'examinerai en son lieu le sens de ce texte.

La Béotie n'avait pas encore vu naître de grand poète, sauf Hésiode, qui était d'origine étrangère, et elle passait pour produire des esprits lourds et épais, ce qui valait à ses habitants des railleries que Pindare a relevées parfois avec un fier sentiment de sa supériorité. Mais la musique y était cultivée ; l'art de la flûte y était particulièrement en honneur ; le milieu était propice à la formation d'un poète lyrique. Quoique l'exemple de poétesses locales, comme Corinne et Myrtis, si différente que leur manière fût de la sienne[1], ait pu lui être utile — ainsi que diverses anecdotes, plus ou moins authentiques, le font soupçonner — Pindare crut nécessaire de parfaire son éducation auprès de maîtres plus réputés que ceux de son pays natal. Il alla sans doute les chercher à Athènes, où le dithyrambe florissait ; on nous dit qu'il y reçut les leçons d'Agathoclès, ou celles d'Apollodore, et surtout celles de Lasos d'Hermione, qui paraît avoir été un esprit original et capable d'exercer une influence sur un élève bien doué. Son propre talent fut précoce ; car la Xe *Pythique*, qui célèbre le Thessalien Hippocléas et aussi l'illustre famille des Aleuades, est de 498 ; il avait alors 20 ans. On ne saurait s'étonner qu'il ait trouvé d'abord ses clients dans les régions qui avoisinaient le plus la Béotie, ni que ceux de ses poèmes qui semblent le plus rapprochés par la date de l'ode en l'honneur d'Hippocléas soient encore des *Pythiques*. Son art grave et religieux obtint aisément le patronage du haut clergé apollinien et la tradition le montre jouissant à Delphes de privilèges honorifiques.

[1] Nous en pouvons bien juger, depuis que des morceaux importants de l'œuvre de Corinne ont été retrouvés.

L'époque difficile de sa vie fut celle de la seconde guerre médique. Sa position était alors très délicate ; Thèbes, gouvernée par une aristocratie[1], avait pris parti pour le Grand Roi ; Mardonius l'occupa pendant toute la campagne et y reçut un fort bon accueil ; les oligarques thébains, combattant avec le courage du désespoir, se firent décimer à la bataille de Platées. Or Pindare appartenait, par toutes ses origines, au parti qui avait commis le crime de pactiser avec l'étranger. En a-t-il partagé les sentiments ? Polybe l'en accuse et cite, à l'appui de ce reproche, quelques vers d'un poème[2], où le poète faisait l'éloge de la paix et recommandait à ses concitoyens de la rechercher avant tout. A vrai dire, les vers auxquels il se réfère ne visent clairement que la concorde intérieure ; mais il en concluait sans doute que, soutenant contre une classe populaire peut-être frémissante ceux qui détenaient le pouvoir, Pindare prenait par là-même la responsabilité de leur politique favorable à l'alliance perse. Nous ne possédons plus en entier l'hyporchème d'où Polybe a extrait sa courte citation, et il est prudent par conséquent, de ne se prononcer qu'avec quelque réserve. On s'imagine assez aisément que Pindare, quelles que fussent d'ailleurs ses préférences intimes, n'a pu entièrement échapper au péril de la situation qui lui était faite par la trahison de ses compatriotes. On a soutenu, il est vrai, qu'il avait passé hors de Thèbes, sans doute à Égine, la plus grande partie de ce temps ; mais nous n'avons

[1] Et même, s'il faut en croire Thucydide (III, 62), par la tyrannie d'une faction, plutôt que par un régime aristocratique régulier. — Il est vrai que Thucydide fait parler les Thébains à un moment où ils ont intérêt à se décharger d'une solidarité fâcheuse.

[2] Polybe, IV, 31. — Pindare, fr. 109-110.

aucune certitude qu'il ait quitté Thèbes dès le début du conflit. On a raconté dans l'antiquité que le roi de Sparte, Pausanias, avait recommandé d'épargner sa maison, dans l'incendie qu'il ordonna après la bataille de Platées ; mais si les oligarques thébains furent châtiés, la ville ne fut pas incendiée[1]. Laissons tout ce qui est pour nous impénétrable. Ce qui est sûr, c'est que Pindare, une fois la victoire acquise, en a compris la signification glorieuse et bienfaisante pour la Grèce et qu'il a parlé de l'invasion en des termes qui ne laissent guère de doute sur l'émotion qu'il avait éprouvée. La *Ve Isthmique*, composée presque aussitôt après Salamine, contient un beau panégyrique de la bravoure des matelots Éginètes et du rôle qu'ils avaient joué dans la défaite de la flotte perse. La *VIIIe*, qui est un peu postérieure et date de 478 environ, célèbre la tranquillité revenue, la divinité qui « a détourné de nos têtes le rocher de Tantale », et la liberté, qui est capable de guérir tous les maux. Pindare n'est donc point resté indifférent. Cependant, il faut le reconnaître, le chantre véritable des guerres médiques, ce n'est pas lui ; c'est l'ionien Simonide.

Les années suivantes furent celles où la renommée du poète se répandit partout dans le monde grec, et où il composa ses plus belles œuvres. Les grandes villes des colonies, plus riches souvent que celles de la Grèce propre, se faisaient honneur de participer aux Jeux, et particulièrement aux deux épreuves que pouvaient seuls affronter les possesseurs d'une grande fortune : la course de chevaux et la course de chars. Pindare a trouvé une clientèle de choix parmi les rois

[1] D'ailleurs certains témoignages font d'Alexandre, et non de Pausanias, le héros de cette anecdote.

ou tyrans qui les gouvernaient : Hiéron de Syracuse, Théron d'Agrigente, Arcésilas de Cyrène. En même temps, les commandes venaient à lui en grand nombre de presque toutes les régions de la Grèce propre : sur 44 odes triomphales, on en compte 10 dédiées à des Éginètes ; 15 à des Siciliens ; 5 à des Thébains ; le reste comprend un Rhodien, un Corinthien, un Orchoménien, deux Cyrénéens, un Thessalien, un Ténédien, un Acharnien, un Locrien d'Oponte, un Locrien de la Grande Grèce. Pindare allait d'ordinaire assister lui-même aux panégyries ; il y a été témoin de beaucoup de ces victoires qu'il était appelé ensuite à chanter. Souvent aussi il se rendait dans la ville où son poème devait être exécuté, et en surveillait l'exécution. Mais parfois il se bornait à l'envoyer au destinataire ; un chorodidascale, désigné ou non par lui, se chargeait de former le chœur et de le diriger.

Arrêtons-nous plus particulièrement à quelques-unes de ces hautes relations de Pindare. Il semble avoir eu une prédilection assez marquée pour Théron d'Agrigente, avec lequel peut-être un même souci des grandes questions religieuses et morales le mettait naturellement en harmonie. Ses rapports avec Hiéron furent plus délicats : le tyran de Syracuse avait une âme plus orgueilleuse, plus autoritaire, plus sèche ; Pindare le loue admirablement pour les qualités réelles qu'il possédait, mais il mêle à ses éloges des avertissements et des conseils qui l'honorent. Il se faisait une idée très noble de la mission qui incombe au poète et s'y conformait autant que possible. Il a parlé à Arcésilas avec la même indépendance, en lui transmettant la requête d'un

exilé, Damophile, et en l'exhortant à la clémence[1].

La plupart des poètes lyriques du ve siècle, par les conditions mêmes que leur créait leur art, ont été amenés à voyager beaucoup et fort loin. Il n'est pas à présumer que Pindare ait fait exception et il est fort vraisemblable, ainsi que nous l'avons dit déjà, qu'il ne s'est pas borné à se rendre fréquemment aux fêtes d'Olympie, de Delphes, de l'Isthme ou de Némée, mais qu'il a répondu volontiers aussi à l'invitation qu'ont dû lui adresser les grands personnages qui attendaient de lui la consécration de leur gloire. Nous n'avons aucun renseignement précis sur ces déplacements, et les passages qui, dans les odes, semblent, à première vue, nous en suggérer l'idée, n'ont pas toujours, quand on les examine de près, une force probante. Il est pourtant un de ces voyages dont on s'accorde à reconnaître la réalité et l'importance : c'est celui qu'il a dû faire en Sicile, à la cour de Théron et à celle de Hiéron. Il parle de l'un et de l'autre en homme qui les connaît personnellement. Du reste les tyrans siciliens, Hiéron surtout, ont attiré auprès d'eux, autant qu'ils l'ont pu, les grands poètes de la Grèce continentale. Pindare s'est rendu sans doute à leur appel aussi volontiers qu'Eschyle ou Simonide. S'est-il rencontré avec ce dernier à Syracuse ? Y a-t-il eu entre lui, Simonide et Bacchylide, une rivalité, une jalousie assez graves pour les conduire à des démêlés désobligeants, à des échanges de méchancetés assez vives ? C'est ce que supposent diverses anecdotes qui ont eu cours dans l'antiquité, et dont il est malaisé pour nous d'apprécier la valeur. Les

[1] Cf. la notice sur la *IVe Pythique*.

allusions que Pindare fait lui-même à ses rivaux sont naturellement enveloppées ; elles pouvaient n'être pas très claires même pour beaucoup de ses contemporains et restent le plus souvent mystérieuses pour les modernes. Tout ce qu'on peut dire, c'est que les jalousies entre gens de lettres sont de tous les temps et qu'il y avait entre la nature de Pindare et celle de Simonide une opposition absolue, dont ils n'ont pas pu manquer d'avoir conscience l'un et l'autre.

Le départ de Pindare pour la Sicile doit se placer au moment où il a écrit les trois premières *Olympiques*, en 476. A-t-il plus tard visité également Cyrène, lorsqu'il a chanté Arcésilas? La chose est au moins douteuse. Parmi les villes[1] de la Grèce propre, il faut mettre au premier rang Athènes, à cause du beau dithyrambe qu'il lui avait consacré et que les Athéniens récompensèrent par l'octroi de la proxénie et par un cadeau de dix mille drachmes[2]. Il est propable que par ce panégyrique enthousiaste d'une cité rivale il avait causé quelque mécontentement aux Thébains. La tradition selon laquelle ils lui auraient infligé une amende n'est pas très sûre[3]. Mais deux ou trois odes, postérieures sans doute au dithyrambe, semblent montrer qu'il dut prendre quelques précautions pour rentrer en grâce auprès de ses compatriotes. Pourtant, malgré ce poème fameux, Athènes n'était pas la ville qui incorporait véritablement son idéal. Toutes les influences de son éducation, toutes

[1] Outre les tyrans siciliens et le souverain de Cyrène, Pindare a été encore en relation avec le roi de Macédoine, Alexandre, pour lequel il avait composé un *encômion*.

[2] Isocrate, *Antidose*, 166. — Pausanias I, 8, 4, parle aussi d'une statue, qui était peut-être de date postérieure.

[3] Eschine, *Épître* IV, 2.

les tendances et les habitudes de son esprit l'orientaient vers l'aristocratie, vers les cités doriennes, vers les gouvernements où un respect établi de l'autorité maintenait un ordre régulier et traditionnel, plutôt que vers une démocratie éprise avant tout de liberté et aventureuse dans la recherche des nouveautés. Après Thèbes, sa patrie, et Delphes, qui était pour lui comme une seconde patrie, le pays où il semble avoir le mieux placé ses affections, c'était le pays d'Égine, fidèle à l'idéal dorien ; c'était cette île puissante par sa marine et son commerce, qu'il a connue longtemps en pleine prospérité et dont il a vu avec tristesse la décadence, à mesure que sa rivale grandissante, Athènes, lui ravissait tout ce qui faisait sa richesse et sa gloire.

La période la plus productive et la plus brillante de la carrière de Pindare comprend environ les vingt années qui vont de 480 à 460. Après cette dernière date, les œuvres que nous avons conservées de lui sont en moins grand nombre ; elles ne trahissent d'ailleurs aucun affaiblissement sensible de son génie, bien que parfois une note plus triste s'y fasse entendre. La plus tardive que nous possédions parait être la *VIIIe Pythique*, que l'on peut placer en 446. La date de la mort du poète ne nous a pas été transmise sûrement. S'il a vécu jusqu'à 80 ans, comme le dit la biographie versifiée, et s'il est bien né en 518, il faut la fixer à 438. La légende, qui avait embelli sa naissance d'une historiette analogue à celle que l'on contait sur la naissance de Platon, a voulu qu'il fût mort loin de sa patrie, à Argos, au théâtre, la tête appuyée sur l'épaule d'un de ces beaux jeunes gens qu'il aimait et qu'il a célébrés avec tant de charme, Théoxénos. Retenons-

en comme probable qu'il n'est pas mort à Thèbes; il est possible qu'il soit mort à Argos[1].

Pindare avait un frère, Éritimos; il épousa une femme que ses biographes nomment tantôt Mégaclée, tantôt Timoxeiné. Il eut deux filles, Prôtomaché et Eumétis, et un fils, Daïphante, qui figura comme daphnéphore à l'une des grandes fêtes que l'on donnait à Thèbes, tous les neuf ans, en l'honneur d'Apollon Isménien[2].

II

LES ŒUVRES DE PINDARE
L'HISTOIRE DU TEXTE DANS L'ANTIQUITÉ

La biographie *Ambrosienne* donne la liste suivante : 17 *livres* au total, qui se distribuaient en : 1 livre d'*hymnes;* 1 de *péans;* 2 de *dithyrambes;* 2 de *prosodies;* 3 de *parthénées* (la liste distingue le troisième des deux premiers sous le titre spécial de : *parthénées mis à part*, κεχωρισμένα παρθένεια); 2 d'*hyporchèmes;* 1 d'*encômia* (ou *éloges*); 1 de *thrènes;* 4 *d'épinicies* (ou *odes triomphales*). Cette liste se retrouve, avec moins de précision dans le détail, dans la biographie d'Eustathe[3].

[1] Le fait qu'il mourut à Argos paraît confirmé par une épigramme que cite la biographie *ambrosienne* et selon laquelle ses filles auraient rapporté ses cendres de cette ville.

[2] Selon la biographie *ambrosienne*, qui ajoute que le poète avait composé l'hymne chanté à cette cérémonie.

[3] La biographie *en vers* mentionne les 4 livres *d'odes triomphales*, les *péans*, les *thrènes*, les *hymnes*, les *parthénées*, et une autre classe qu'elle désigne par une périphrase malheureusement trop vague. — Thomas Magister confirme le chiffre total de *17 livres*.

Une liste différente, au moins en apparence, est donnée par Suidas. Elle s'accorde avec la première sur le nombre total des livres : 17 ; elle énumère ensuite : les *Olympiques;* les *Pythiques;* les *prosodies;* les *parthénées ;* les *enthronismes;* les poèmes *bachiques;* les poèmes écrits pour des *daphnéphories;* les *péans;* les *hyporchèmes;* les *hymnes* ; les *dithyrambes;* les *scolies;* les *éloges;* les *thrènes;* les *drames tragiques;* des *épigrammes* et des *exhortations aux Grecs* (παραινέσεις) en prose, sans compter *beaucoup d'autres choses.*

Nous ne pouvons pas établir sûrement où Suidas a pris les éléments de cette liste plus détaillée et d'ailleurs plus confuse. Représente-t-elle, comme on l'a pensé parfois, un premier classement, antérieur à celui des Alexandrins et moins systématique ? Suidas a-t-il au contraire mêlé aux dénominations traditionnelles d'autres dénominations beaucoup plus récentes, ainsi qu'on l'a soutenu aussi ? Ce n'est pas ici le lieu d'examiner de plus près ces diverses possibilités. Ce qui est essentiel, c'est de se demander si les deux listes, malgré les différences de titres, s'appliquent à la même collection, ou si les différences, au contraire, supposent deux éditions dont le contenu n'était pas identique. Sans parler de l'*et caetera* par lequel Suidas termine assez cavalièrement sa liste, on peut éliminer sans scrupules les *exhortations* en prose auxquelles aucun autre témoignage n'a jamais fait allusion, et probablement aussi pour la même raison les *épigrammes.* Les autres titres particuliers, βακχικά[1], ἐνθρονισμοί, δαφνη-

[1] Les *bacchica* par exemple peuvent être la partie des *dithyrambes* qui avaient pour matière la légende même de Dionysos ; les *dramata tragica*, ceux où les sujets étaient plus libres. Les *scolies* ne

φορικά, σκόλια, δράματα τραγικά, peuvent être considérés sans grande difficulté comme désignant des variétés qui rentrent toutes dans les catégories plus générales de la liste *ambrosienne*. L'examen individuel des *Odes triomphales* nous montrera que les poèmes de Pindare ont dû donner souvent un embarras assez sérieux à ceux qui ont voulu les classer : telle était la diversité des occasions qui les ont fait naître. Il n'est donc pas surprenant qu'il soit resté jusqu'à Suidas des traces de cette incertitude et de ces divergences.

Soit que Pindare eût instruit lui-même le chœur qui exécutait son œuvre, soit que, ne devant pas assister à la fête, il eût confié ce soin à un autre didascale[1], il fallait que les choreutes, ou tout au moins le chorodidascale, eussent en mains le texte du poème avec sa partition musicale. En plus du manuscrit autographe de l'auteur, il a donc existé dès la première heure au moins un autre manuscrit destiné à cet usage. Il n'est pas douteux que les familles des vainqueurs que Simonide, Pindare ou Bacchylide avaient chantés n'aient tenu à conserver précieusement ces *Odes* qui constituaient pour elles un titre de gloire. Parfois même certains poèmes particulièrement admirés ont eu l'honneur d'être gravés dans quelque édifice public : tel l'*hymne* de Pindare en l'honneur d'Ammon et telle aussi la *VII*e *Olympique* ; le premier

sont qu'une variété des *encómia* ; nous possédons aujourd'hui, grâce à un papyrus, un fragment étendu d'un *parthénée* qui était un chant *daphnéphorique* ; les *enthronismes* (nom qui provient d'une cérémonie usitée dans certains mystères) devaient sans doute aussi rentrer dans une des classes de la liste *ambrosienne*.

[1] Cf. la notice sur la *VI*e *Olympique* et *alias*. Sur les points qui suivent, cf. Wilamowitz, *Textgeschichte der griechischen Lyriker* Mémoires de la Société Royale des Sciences de Gœttingen, 1900)

inscrit sur une stèle, dans le temple du dieu[1], la seconde reproduite en lettres d'or dans le sanctuaire d'Athéna à Lindos[2]. Le commerce des livres dut s'emparer assez vite des chefs-d'œuvre de la poésie lyrique et beaucoup d'entre eux servirent de matière à l'enseignement dans les écoles. Les savants alexandrins n'ont donc certainement pas eu de peine à se procurer ce qui s'était conservé de Pindare et tout l'essentiel avait chance de s'être conservé. D'autre part, pour la plus grande partie, ces poèmes[3] avaient été composés en vue de circonstances très particulières et pour des individus; ils ne furent donc pas — sauf exception — l'objet d'exécutions toujours nouvelles, comme les tragédies ou comédies, et ne furent pas exposés aux mêmes causes d'altération que celles-ci. Ils se transmirent par la lecture, et, si on fait abstraction pour le moment des réserves, relatives au *dialecte,* que nous indiquerons bientôt, le texte paraît n'avoir pas gravement souffert au cours de cette transmission. Il y avait bien dans celui que les Alexandrins ont eu en mains pour la *II*e *Olympique* une courte interpolation qu'ils ont reconnue et qu'ils ne pouvaient pas ne pas reconnaitre, puisqu'elle est décelée au premier coup d'œil par la correspondance antistrophique[4]; mais c'est là un fait exceptionnel. Les questions d'authenticité, qui ont pu leur causer beaucoup d'embarras pour des poètes déjà anciens comme Stésichore et Ibycos, n'ont sans doute offert

[1] Pausanias (IX, 16). Le texte de Pausanias ne permet pas de fixer sûrement l'époque où fut gravé l'hymne.

[2] Voir, dans les scholies, l'*inscription*, qui se réfère à Gorgon, auteur d'un περὶ τῶν ἐν Ῥόδῳ θυσιῶν (époque indéterminée).

On peut excepter les poèmes proprement religieux.

Cf. page 73 de l'édition des *scholies* de Drachmann (48 f).

que peu de difficultés pour ceux qui, comme Simonide et Pindare, étaient plus modernes, parlent souvent d'eux-mêmes, et possèdent une manière extrêmement caractéristique. Cependant, comme parfois les mêmes vainqueurs se sont fait célébrer par plusieurs poètes et que ces diverses odes — tout au moins quand il s'agissait de celles qui n'étaient point de tout premier rang — ont pu être confondues dans les archives de famille où elles ont été d'abord conservées, il y a eu certains cas délicats : c'est ainsi que, des deux pièces consacrées à Psaumis de Camarine (*Olympiques IV* et *V*), la seconde a vu déjà son authenticité mise en question par la critique alexandrine. Mais cela encore n'a probablement pas été fréquent. Il a été plus difficile de classer les poèmes par catégories. Nous verrons que quelques-unes des *Odes triomphales* n'ont en vérité de l'*épinicie* que le nom et que le classement adopté par les Alexandrins se fonde pour elles sur des raisons très superficielles ou très arbitraires ; la *XI*e *Néméenne*, en tout cas, qui célèbre l'installation d'un prytane, n'est ni une *Néméenne*, ni même une *ode triomphale*.

Ainsi le texte a peu souffert, semble-t-il ; sa couleur dialectale seule a risqué sérieusement d'être altérée. Ce qui s'est perdu, c'est la *partition*. Hommes de cabinet, s'adressant à un public de lecteurs, les Alexandrins ne se sont intéressés ni à la musique ni à l'orchestique. Il est difficile de croire qu'ils n'aient pas eu à leur disposition des textes accompagnés de notes musicales et portant peut-être aussi des indications sur les mouvements ou les attitudes des choreutes. Mais tout cela était mort pour eux, puisque de leur temps, et depuis près de deux siècles déjà, on

ne *représentait* plus une ode triomphale. Ils ne l'ont donc pas reproduit et rien ne s'en est conservé[1]. Ils ont divisé le texte en *côla métriques* qui ne sont pas nécessairement partout équivalents aux véritables divisions rythmiques.

L'édition alexandrine de Pindare paraît devoir être attribuée à Aristophane de Byzance[2]. Apollonios, dit l'*eidographe*, s'était aussi occupé du classement des odes, au témoignage des scholies. Eustathe nous a transmis sur l'étendue de l'édition, mesurée par le nombre des *côla*, une indication qui malheureusement est altérée.

Si le même Eustathe était bien informé, tous les poèmes de Pindare n'avaient pas été accompagnés de commentaires par les savants alexandrins. Mais les *Odes triomphales*, qui furent toujours les plus lues, avaient été l'objet de travaux considérables depuis Aristarque jusqu'à Didyme ; les scholies[3] nous en ont conservé plus ou moins les résultats essentiels.

De cette œuvre considérable, il nous reste le recueil des *Odes triomphales*, divisé en 4 livres : *Olympiques*, *Pythiques*, *Néméennes*, *Isthmiques*, et comprenant au total 45 poèmes. Les fragments des œuvres perdues que nous ont conservés des citations d'origine multiple sont nombreux et parfois assez importants. Les papyrus égyptiens nous en ont apporté d'autres,

[1] Exception faite peut-être pour quelques mesures de la *Ire Pythique* dont nous discuterons plus tard l'authenticité.

[2] Denys d'Halicarnasse (*De compositione verborum*, XXIII), semble l'indiquer. Thomas Magister l'affirme, sans que nous sachions d'après quelle autorité.

[3] Les scholies sur les *Olympiques* et les *Pythiques* ont été publiées dans une bonne édition par Drachmann (Leipzig, 1903 ; 1910). L'édition d'Abel (*Néméennes* et *Isthmiques*, Berlin, 1884) est moins satisfaisante. Sur leur provenance, cf. Wilamowitz, *Euripides Herakles* I [1], p. 184. Le papyrus des *péans* porte aussi des scholies.

plus étendus et assez variés. Nous réunirons les uns et les autres dans notre second volume. Bornons-nous à dire pour le moment qu'un papyrus d'Oxyrhynchus nous a notamment rendu une partie assez considérable du livre des *Péans*.

III

LE TEXTE

Les manuscrits des *Odes triomphales* sont extrêmement nombreux. Tycho Mommsen, dans son édition (Berlin, 1864), qui donne le répertoire le plus complet de leurs leçons, en énumérait déjà 154; Abel, après lui[1], en comptait 179; Schrœder a accru ce nombre déjà formidable de 7 manuscrits italiens[2], ce qui porte le total à 186. Mais il faut écarter des sources vraiment originales du texte les manuscrits byzantins dus aux recensions de Thomas Magister, de Triclinius ou de Moschopoulos. Ce n'est pas que quelques-unes de leurs leçons ne soient pas dignes d'intérêt encore aujourd'hui; mais elles n'ont que la valeur de corrections plus ou moins heureuses. Le texte doit être fondé sur les manuscrits *anciens (veteres)*; Schrœder (Leipzig, 1900) en a retenu principalement 4, qui sont:

L'*Ambrosianus* C 222, acquis à Venise vers 1570 par Mérula (Giorgio dei Merlani); manuscrit du XIIIe siècle qui contient les *Olympiques I-XIII* avec des scholies. On le désigne par la lettre A.

[1] *Wiener Studien*, IV, 242.
[2] *Philologus*, LIV, p. 274. Les indications qui suivent sont empruntées à cet article.

Le *Vaticanus graecus* 1312, qui a appartenu à Bembo et à Fulvio Orsini ; manuscrit de la fin du xiie siècle, qui contient (avec des lacunes pour les *Olymp. I-V* ; les *Pyth. I-II* ; l'*Isthm. VIII*) les 4 classes d'odes triomphales avec des scholies. Le manuscrit est malheureusement en mauvais état. Il contient aussi des scholies (B).

Le *Parisinus graecus* 2774, provenant de Jean Lascaris et datant de la fin du xiiie siècle, d'après Schrœder (du xiie, d'après Hase et T. Mommsen ; du xive, selon Kœchly et M. Omont). Il contient les *Olympiques* et une partie des *Pythiques* (*I* à *V*, 51), avec des scholies médiocres (C).

Le *Laurentianus* 32, 52, manuscrit du xive siècle, qui contient, avec des scholies, toutes les Odes, y compris le fragment d'une *Isthmique* perdue ; il est de plusieurs mains et de valeur inégale (D).

Ce sont là, d'un accord à peu près unanime, les 4 meilleurs. Ceux dont Schrœder a fait principalement usage avec eux sont encore : le *Laurentianus* 32, 37 (= E ; *Olympiques* et *Pythiques* avec scholies ; xive siècle ; provenant, semble-t-il, d'un manuscrit plus ancien que le copiste n'a pu lire intégralement partout) ; — le *Gottingensis* 29 (= G ; *Olympiques* et *Pythiques* ; xiiie siècle) ; — le *Guelferbytanus* 48, 23 (= I ; *Olympiques* (dans la recension de Moschopoulos, mais avec des leçons plus anciennes ajoutées par une 2e main), et *Pythiques* ; xve siècle) ; — le *Perusinus* B 43 (= M ; *Olympiques I-XII* ; *Pythiques I-IV* ; avec scholies ; xve siècle) ; — l'*Ambrosianus* E 103 (= N ; *Olympiques*, avec scholies ; xve siècle) ; — le *Leidensis* Q 4, (= O ; *Olympiques I-XIII* ; avec scholies pour *I-VIII* ; fin du xiiie siècle) ; — le *Palatinus Heidelbergensis* 40 (= P ;

Olympiques et *Pythiques* ; XIVe siècle) ; — le *Laurentianus*, 32, 35 (= Q ; *Olympiques* et *Pythiques* ; avec scholies ; XIIIe siècle) ; — le *Caesareus Vindobonensis hist. graec.* 130 (= U ; *Olympiques*, *Pythiques*, *Néméennes I* et *II* ; avec scholies ; XIIIe ou XIVe siècle) ; — le *Parisinus graecus* 2403 (= V ; *Olympiques I-Néméennes IV*, 68 ; avec un fragment, très négligemment écrit, de *VI* (38-44), XIIIe siècle.

T. Mommsen, qui a eu le grand mérite de découvrir A et B et d'en reconnaître l'importance capitale, a établi pour tous les manuscrits un classement compliqué, mais prudent. Schrœder, le dernier venu — et non le moins méritant — parmi les éditeurs *originaux* de Pindare, a essayé de le simplifier et il a cru pouvoir ramener toutes les familles à deux, qu'il appelle, d'après le manuscrit principal qui représente l'une et l'autre, l'*Ambrosienne* et la *Vaticane*. Dans son hypothèse, les manuscrits énumérés ci-dessus, se répartissent comme il suit[1] :

Recension *Ambrosienne :* A C M N O V.
— *Vaticane :* B D E G I P Q U.

Il n'est pas contestable que A et B s'opposent comme les deux types par excellence de la double recension. Mais les autres manuscrits présentent souvent un assez grand nombre de particularités déconcertantes et il est peut-être plus sage de laisser, comme Mommsen, une certaine liberté dans leur classement. Le lecteur a pu remarquer, en outre, que les deux familles A et B n'ont pas été également favorisées par le sort. La seconde, la *Vaticane*, possède deux manuscrits B

[1] En gros ; — car il y a pour certains manuscrits, à distinguer dans le détail. — Voir Schrœder, *editio maior*, *Prolégomènes*, p. 3-6 ; voir aussi son article dans le *Philologus*, LVI, p. 78.

et D, qui contiennent au complet le recueil des *Odes triomphales*, et l'un d'eux, B, malgré son délabrement, est particulièrement précieux. L'*Ambrosienne*, au contraire, n'est pas représentée du tout pour les *Isthmiques* et ne l'est qu'incomplètement pour les *Néméennes;* le manuscrit V, qui ne contient que les quatre premières *Néméennes*, avec un fragment très court (et fort incorrect) de la sixième, est, en outre, un de ceux dont la valeur est le plus discutée[1]. Il est d'ailleurs difficile, pour les parties où les deux recensions s'offrent à nous dans des conditions à peu près équivalentes, d'accorder une supériorité marquée à l'une ou à l'autre[2].

En résumé, je n'ai pas cru devoir adopter les sigles dont Schrœder s'est servi (*a* pour une famille *ambrosienne*; *ν* pour une famille *vaticane*) et j'ai toujours désigné chaque manuscrit individuellement par la lettre capitale qui lui est attribuée d'après la convention admise depuis Mommsen.

Il importe souvent — surtout pour B; mais aussi assez souvent pour les autres manuscrits — de savoir si telle leçon est donnée : 1° dans le texte même; 2° au-dessus de la ligne; 3° en marge; 4° avec l'indication précise : γράφεται; 5° après une correction (une surcharge) du texte; 6° avant cette correction quand le texte primitif peut encore être discerné[3]; 7° sur une

[1] Schrœder en fait un représentant essentiel de sa famille *Ambrosienne* à partir de la *IIe Pythique*; Wilamowitz l'a jugé autrefois sans valeur (*Deutsche Literaturzeitung*, 1884, p. 1090). Mon opinion est intermédiaire : V a conservé quelques bonnes leçons qu'il ne faut pas négliger; mais je ne crois pas qu'on puisse en faire, un représentant, même partiel, de la pure tradition ambrosienne.

[2] Voir plus bas la confirmation que les papyrus apportent à ce jugement.

[3] Cela est souvent impossible pour le manuscrit C.

rature ; 8° par la 1re main ou par une main plus récente ; 9° dans le lemme des scholies ou, en d'autres cas, à la fois par le texte et le lemme.

Tous nos manuscrits paraissent remonter, en dernière analyse, à un même archétype ; car ils sont tous mutilés pareillement à la fin des *Isthmiques* ; ils se terminent avec la *VIIIe*, sauf le *Laurentianus* 32, 52 (D), qui ajoute encore, au verso du folio 97, dix vers ; ces vers sont manifestement le début d'une autre *Isthmique*, mais D n'en a jamais contenu davantage[1]. Il n'est pas possible de déterminer avec précision à quelle époque s'est faite la scission entre la recension que représente A et celle que représente B[2]. On a d'assez fortes raisons pour croire que l'archétype différait au moins en un point de l'édition alexandrine. L'ordre qu'il suivait — puisque tous nos manuscrits le reproduisent — est : *Olympiques, Pythiques, Néméennes, Isthmiques*. Or on trouve, à la fin des *Néméennes*, certaines odes qui, comme les scholies le reconnaissent, ne sont que de *pseudo-néméennes*. Ce sont des poèmes qu'il était particulièrement délicat de classer, et dont l'un au moins, le *XIe*, est même toute autre chose qu'une ode triomphale. On est dès lors enclin à supposer que les premiers éditeurs alexandrins les avaient rejetés à la fin de tout le recueil, parce qu'ils n'avaient pas trouvé pour eux de place tout à fait satis-

[1] Quelques autres manuscrits contiennent aussi ces dix vers ; mais ils dépendent de D. — L'archétype devait contenir des *variantes*. Les scholies témoignent de leur côté qu'il en existait.

[2] Wilamowitz, dans la préface de son édition de l'*Héraclès* d'Euripide (1re édition, tome I, p. 185) a émis — pour des raisons plausibles — l'avis que l'archétype n'était pas antérieur au IIe siècle après J.-C. Mais on ne voit pas d'indice qui nous révèle le moment où les deux familles principales ont divergé (cf. Schrœder, *Philologus*, LVI).

faisante. Il en résulterait que les *Néméennes* fermaient à l'origine le recueil, et qu'à une époque inconnue, pour des raisons qui nous échappent, le rang des *Isthmiques* et celui des *Néméennes* fut interverti.

Les leçons des manuscrits sont rapportées ici, en règle générale, d'après Tycho Mommsen ; j'ai tenu compte des indications de Schrœder pour ceux qu'il a revus (A B C D I V). J'ai moi-même collationné à nouveau, parmi les manuscrits de Paris, les deux qui comptent, c'est-à-dire C et V. Mon examen m'a généralement confirmé l'exactitude des collations antérieures, notamment de celle de Tycho Mommsen ; je n'en ai mentionné les résultats, dans mon apparat critique, que lorsque l'erreur constatée par moi avait une certaine importance pour l'établissement du texte, ou — en quelques cas très rares — quand la véritable lecture, quoique sans intérêt pour celui-ci, me semblait pouvoir contribuer à l'appréciation du manuscrit[1].

Si les papyrus nous ont apporté des fragments importants de certains autres *livres* que la tradition manuscrite a laissés se perdre, ils n'ont fourni jusqu'à présent qu'un faible appoint à la revision du texte des *Odes triomphales*. On ne peut mentionner qu'un fragment de scholie relatif à la *II*e *Pythique*[2], fragment qui ne contient aucune leçon nouvelle ; et surtout le papyrus n° 1614, publié dans le XIIIe volume des *Papyrus d'Oxyrhynchus* ; il comprend

[1] Les cas que j'ai négligé de mentionner sont ou bien des vétilles orthographiques, ou des fautes banales que les auteurs des collations précédentes pouvaient passer sous silence sans inconvénient.

[2] *Comptes rendus* des séances de l'Académie de Berlin, 1918, p. 749. Je les cite d'après Grenfell, *Journal of Hellenic Studies*, 1919, XXXIX, p. 28, ne les ayant pas encore en mains moi-même.

environ 170 vers (ou *côla*) de la *Ie Olympique*, de la *IIe*, de la *VIe* et de la *VIIe* ; il est du ve ou vie siècle, au jugement des éditeurs anglais ; il ne donne guère qu'une leçon intéressante (*Olympique II*, 39-40) ; mais, par son accord remarquable avec notre tradition manuscrite [1], il confirme que celle-ci s'est transmise assez fidèlement depuis le IIe siècle avant J.-C. ; bien qu'il se rapproche un peu plus souvent de la recension *vaticane* que de *l'ambrosienne*, il confirme aussi que nous ne devons pas sacrifier l'une de ces recensions à l'autre.

IV

LE DIALECTE — LA MÉTRIQUE — LA TRADUCTION

Un éditeur de Pindare se trouve aux prises avec certaines difficultés particulières, qui proviennent de la nature du texte. Il y a d'abord celles qui concernent le dialecte. Nous sommes sûrs aujourd'hui que Corinne a écrit dans le langage de son pays, quoique le papyrus auquel nous devons des fragments importants de ses poèmes nous les ait rendus transcrits dans une orthographe plus récente que celle de son temps. Il s'est bien rencontré aussi quelques critiques, qui, chez Pindare, ont voulu retrouver, plus ou moins strictement, les caractères du dialecte béotien tel qu'on le parlait à Thèbes ; il n'y a pourtant aucun doute qu'il ne se soit servi, comme tous les grands poètes du lyrisme choral,

[1] Cf. l'article précité de Grenfell *sur la valeur des papyrus relativement à la critique des textes.*

d'une langue artificielle, dont la couleur fondamentale est dorienne, mais où entre une certaine proportion d'éléments homériques — c'est-à-dire ioniens — et d'éléments éoliens. Le dosage de ces divers éléments était évidemment déterminé dans une assez forte mesure, à l'époque de Pindare, par une tradition et devait être conforme aux habitudes du public ; mais il dépendait au moins pour une part de l'origine et du goût individuel de chaque poète. Nous pouvons encore aujourd'hui constater qu'il n'est pas tout à fait le même dans les poèmes de Pindare, dans ceux de Bacchylide ou dans les fragments qui nous restent de Simonide[1]. On peut dire avec quelque vraisemblance que ce contraste était même en réalité un peu plus marqué qu'il ne nous apparaît aujourd'hui. Si par l'influence des copistes le texte de Pindare a subi sans doute un certain rajeunissement, cette influence a dû avoir naturellement pour effet d'en atténuer et non pas d'en renforcer la couleur dialectale. L'examen des citations qu'en ont faites quelques écrivains de l'âge classique, bien antérieurement à l'édition alexandrine, semble d'ailleurs apporter une confirmation à des inductions qui se présentent assez spontanément à notre esprit[2].

Cependant, puisqu'il demeure acquis que la langue de Pindare n'était pas un *dialecte vivant*, mais une

[1] Cf. le mémoire déjà cité de Wilamowitz sur l'histoire du texte des Lyriques. — Il ne semble pas au contraire que la langue diffère *sensiblement*, dans les diverses odes de Pindare, selon la région où le poème devait être exécuté.

[2] Ces citations doivent être elles-mêmes soumises à une critique attentive ; car le texte a pu être altéré ou assimilé à celui de l'édition alexandrine. Elles permettent cependant quelques observations intéressantes. Cf. également Wilamowitz, *ibid.*

langue littéraire, il serait assez périlleux de prétendre aujourd'hui en restituer partout la couleur authentique. Le plus prudent est de s'appliquer, en règle générale, à reproduire, aussi exactement que possible, l'édition alexandrine, dût-on conserver ainsi quelques formes que l'on a d'ailleurs des raisons de tenir pour suspectes ; dût-on conserver aussi certaines inconséquences [1]. L'éditeur consciencieux cherchera à fournir à ceux qui le liront les données de la tradition la plus sûrement garantie [2] ; c'est affaire ensuite aux linguistes de travailler sur ces données ; d'en faire la critique ; d'indiquer, quand la chose est possible, telle erreur où sont tombés les Alexandrins et la correction qu'elle réclamerait.

Une seconde difficulté grave concerne la métrique. Les plus anciens exemplaires devaient reproduire une strophe pindarique d'une seule teneur, sans aller à la ligne après la fin de chaque élément, ni marquer par un autre procédé l'étendue de ces éléments. C'est ainsi que sont écrits les poèmes lyriques qui nous ont été conservés par des inscriptions : par exemple le péan d'Isyllos à Épidaure ou les hymmes delphiques. Ce sont les érudits alexandrins, et sans doute Aris-

[1] Ainsi, on trouve dans certains poèmes des formes contradictoires (dans la *Pythique VIII*, par exemple, les manuscrits donnent ἔπεσε au vers 21, et ἔμπετες au vers 81) ; il semble assez invraisemblable, à priori, que le poète en soit responsable. Pourtant certaines considérations d'harmonie, qui nous échappent, ont pu intervenir parfois pour produire ces cas déconcertants. J'ai donc préféré, comme Schrœder, suivre alors, malgré tout, la tradition manuscrite, quand elle est unanime, quoiqu'elle puisse paraître — je l'avoue — assez suspecte.

[2] Cette tradition, telle que nous la possédons, est d'ailleurs sans valeur sur un certain nombre de points. (Cf. les remarques de méthode de M. Mazon, dans l'introduction de son édition d'Eschyle, tome I, p. IX.)

tophane de Byzance le premier[1], qui ont introduit les divisions traditionnelles, que les papyrus d'abord, les manuscrits ensuite nous ont peut-être conservées assez fidèlement. Non pas qu'elles aient été fixées immuablement du premier coup ; nous connaissons encore à l'époque romaine au moins un savant qui avait étudié la métrique de Pindare, Dracon de Stratonicée (il n'est plus d'ailleurs pour nous qu'un nom), et les scholies témoignent parfois de divergences dans l'analyse. Mais, quelle que soit l'exactitude avec laquelle les manuscrits ou les scholies les reproduisent, les divisions introduites par les Alexandrins ne sauraient être considérées à aucun degré comme garanties par une tradition remontant au poète lui-même ; il est prudent d'en tenir compte ; elles n'ont que la valeur d'un système, dont les auteurs se sont privés d'un secours précieux, en renonçant de parti-pris au contrôle de la partition musicale ; ce système, tel du moins qu'il nous est connu, est d'ailleurs confus et présente de singulières inconséquences ; il ne saurait donc nous lier étroitement.

L'analyse alexandrine nous donne — avec plus ou moins de justesse — les plus petits éléments où soient groupés les pieds ou les dipodies, ceux que les anciens appelaient des *côla*, c'est-à-dire des *membres*. Ces éléments sont généralement assez courts et non seulement ils ne renferment pas un sens complet, mais ils ne se terminent pas nécessairement avec une

[1] Quand Denys d'Halicarnasse (*De compositione verborum*, ch. XXII) parle de la division avec *côla*, que l'on attribue à Aristophane ou à *quelque autre*, je ne crois pas qu'il veuille dire : on ignore si Aristophane ou un de ses successeurs en fut le *premier* auteur. Il veut sans doute nous faire entendre qu'il connaît plusieurs systèmes d'analyses, dus à divers auteurs.

fin de mot[1]. Il était naturel que les modernes cherchassent à retrouver des divisions à la fois plus nettes et plus amples, plus en harmonie avec le souffle puissant qui soulève la poésie de Pindare. C'est ce qu'a tenté Bœckh, dans sa célèbre édition[2]. Il a groupé les *membres* par unités plus vastes, qui se définissent par l'obligation de s'achever sur une fin de mot et la faculté d'admettre indifféremment pour la dernière syllabe une longue ou une brève. Ce sont les deux caractéristiques du *vers* et Bœckh s'est appliqué à restituer partout les *vers* de Pindare ; on peut dire qu'il y a réussi ; car le nombre de cas où son double critérium nous laisse incertains est peu considérable et ces cas ne se présentent guère que dans les odes très courtes où la correspondance antistrophique ne se reproduit pas assez fréquemment.

Malheureusement, si les membres sont courts et enjambent les uns sur les autres, les vers de Bœckh, plus étendus et indépendants, ont le défaut d'être très inégaux ; l'ordre dans lequel ils se succèdent, et le rapport rythmique qu'ils soutiennent les uns avec les autres, ne paraissent réglés par aucune symétrie ; la loi qui a procédé à la composition des strophes n'apparaît pas clairement, après qu'on les a ainsi divisées. De là les tentatives qui ont été faites, à plusieurs reprises, après Bœckh, pour superposer aux *vers* d'autres groupes, des *périodes* plus harmonieusement agencées. Cette entreprise sera toujours séduisante ; l'éditeur de Pindare, ou seulement un lecteur vraiment épris de cette poésie originale et

[1] C'est ce qui a valu à Pindare les railleries bien connues de Voltaire, qui n'avait en mains que des éditions divisées en *cóla*.

[2] Leipzig, 1811-21.

désireux d'en pénétrer le secret, ne pourront guère se refuser le plaisir de s'y risquer, dans leur cabinet. Mais ils ne se dissimuleront pas qu'ils ne sauraient arriver qu'à des résultats assez problématiques, qu'il serait téméraire d'inscrire dans le texte d'une édition.

Restent donc les *membres* et les *vers*. On peut même dire qu'aujourd'hui, où l'enthousiasme qui accueillit jadis la découverte de Bœckh a eu le temps de se calmer, le *membre* nous apparaît de nouveau comme l'élément le plus important et le plus concret. On aurait tort cependant de rejeter le *vers*. Il importe seulement de trouver une disposition typographique qui permette à la fois de distinguer les *membres* et de sauvegarder l'unité du *vers*, parfois trop long pour être contenu en une seule ligne. Cette disposition est possible : elle a déjà été appliquée heureusement dans l'édition de Pindare par Schrœder ou dans celle de Bacchylide par Blass. Elle consiste à donner une ligne à chaque *membre*, en faisant rentrer un peu plus avant dans la page, par rapport à la marge, le commencement du *second membre* et de ceux qui le suivent, s'il y en a plus de deux.

Si l'on excepte le très petit nombre de celles qui contiennent des *péons*, les *Odes triomphales* sont composées en deux sortes de mètres : ceux que les métriciens du XIXe siècle ont eu coutume d'appeler *logaédiques*, et qu'ils ont considérés comme mêlant, dans le même élément, des dactyles (ou anapestes) avec des trochées (ou iambes) ; et ceux qu'ils ont nommés *dactylo-épitritiques*, où les dactyles (ou anapestes) sont associés aux trochées (ou iambes) par séries, et non par unités. La scansion dite logaédique est aujourd'hui abandonnée par la plupart, et on

s'accorde à ne reconnaître dans les odes ainsi qualifiées que des mesures de six temps, dipodies iambiques ou trochaïques, et leurs équivalents[1]. Les poèmes de la seconde catégorie sont plus faciles à analyser ; les éléments dactyliques et les éléments trochaïques s'y distinguent à première vue. La difficulté porte sur l'interprétation rythmique du schéma métrique que l'on établit assez aisément. Les *épitrites* sont-ils de véritables épitrites, c'est-à-dire des mesures à sept temps, ou des dipodies trochaïques (ou iambiques) avec substitution du spondée irrationnel aux trochées pour le pied pair, aux iambes pour le pied impair, c'est-à-dire des mesures à 6/8? Y a-t-il changement de mesure en passant des dactyles aux trochées, ou bien les deux séries, malgré leur forme métrique différente, doivent-elles être ramenées à la même valeur rythmique ? En ce cas, sont-ce les trochées qui sont portés à la durée de quatre temps, ou les dactyles qui sont réduits à celle de trois ? Aux théoriciens d'en discuter. L'éditeur n'est tenu qu'à donner, aussi exactement qu'il le peut, le *schéma* qui permet de vérifier les correspondances antistrophiques[2].

[1] J'ai conservé le terme *logaédique*, parce qu'il est commode, étant devenu usuel ; mais je rejette, comme H. Weil, Blass, Schrœder, Masqueray, l'analyse qui reconnaissait un dactyle dans le *glyconien* ou le *phérécratéen*. Blass a appelé cette sorte de mètre κατὰ βακχεῖον.

[2] Beaucoup de métriciens modernes, Blass et Schrœder en tête, ont cru simplifier ces difficultés en renonçant à l'analyse *dactylo-épitritique*, comme on a renoncé à la scansion *logaédique*. Ils appellent les *dactylo-épitrites* des *énhopliens* (κατ' ἐνόπλιον, appellation d'ailleurs très discutable), et n'y retrouvent, comme dans les prétendus *logaèdes*, que des mesures à six temps, dont l'agencement intérieur diffère de celui des *logaèdes*. Je n'ai pas cru devoir me rallier à leur opinion.

Les métriciens qui veulent aller jusqu'au bout de leur curiosité ont besoin d'être parfois téméraires. La tâche d'un traducteur de Pindare doit paraître encore plus décourageante que la leur. On peut essayer en quelque manière de reproduire le mouvement des périodes, de rendre sensible l'art merveilleux du poète à mettre les mots essentiels en la place où ils prendront toute leur valeur. Mais la hardiesse de ses images, ses alliances de mots aussi nouvelles qu'expressives, le choix de ces mots, leur harmonie et leur couleur, tout ce qui fait du style de Pindare une création perpétuelle et éblouissante, il n'y a aucun espoir de le faire passer dans une autre langue. J'avoue que j'ai longtemps pensé à faire simplement réimprimer la traduction de Boissonade[1], qui n'est pas assez connue, mais jouit auprès de ceux qui la connaissent d'une estime méritée ; je l'aurais modifiée seulement aux endroits où le texte que j'ai adopté diffère de celui de Bœckh, que Boissonade a suivi. Je n'ai pas voulu cependant me dérober à un devoir que les autres collaborateurs de cette collection ont courageusement accepté : mais si l'on a droit à quelque indulgence pour ne pas s'être dissimulé que la difficulté atteignait ici son plus haut point, je prie le lecteur de croire que je ne suis pas indigne qu'on me l'accorde.

[1] Hachette, 1876. — Je lui ai emprunté, en quelques passages délicats, certaines expressions qui m'ont paru heureuses. J'ai du reste indiqué ces emprunts. C'est un agréable devoir pour moi que de dire combien m'a été précieux, à propos de certains endroits difficiles, l'avis de M. Alfred Croiset ou celui de M. Paul Mazon ; j'exprime aussi ma gratitude à mon collègue M. Louis Méridier, et à M. Émile Renauld, professeur au Lycée Condorcet, qui ont bien voulu m'aider dans la correction des épreuves.

INDEX SIGLORVM

Codices.

A : Ambrosianus C 222.
B : Vaticanus graecus 1312.
C : Parisinus graecus 2774.
D : Laurentianus 32, 52.
E : Laurentianus 32, 37.
G : Gottingensis 29.
I : Guelferbytanus 48, 23.
M : Perusinus B 43.
N : Ambrosianus E 103.
O : Leidensis Q 4.
P : Palatinus Heidelbergensis 40.
Q : Laurentianus 32, 35.
U : Caesareus Vindobonensis hist. graec. 130.
V : Parisinus graecus 2403.

Vett. : codices veteres.
Recc.: codices recentiores.
Dett. : codices deteriores.
Byz. : Byzantini (Thom. : Thomas Magister ; Tricl. : Triclinius ; Mosch. : Moschopoulos).

Variae lectiones in unoquoque codice notantur :

B^{i} : B in linea.
B^{s} : B supra lineam.
B^{m} : B in margine.
$B^{\gamma\rho}$: B cum nota γράφεται.
B^{ac} : B ante correctionem.
B^{pc} : B post correctionem.
B^{cc} : B e correctione, ubi lectio prior obscura.
B^{lit} : B in litura.
B^{1} B^{2} : prima manus, secunda manus in B.
B^{l} : lemma scholiorum in B.

Sch. : scholia.
Par. : paraphrasis.

In apparatu critico, littera inter ( ) posita in quibusdam mss. datur, in aliis omittitur.

Editiones præcipuae :

Ald. : Aldina, 1513.
Call. : Calliergus, 1515.
Er. S. : Erasmus Schmid, 1616.
Heyne[1] : 1798 (1).
Heyne[2] : 1817.
Bœckh : 1811-21.
Momm. : Mommsen, 1864.
Bgk[1] : Bergk 1851.
Bgk[2] : Bergk 1853.
Bgk[3] : Bergk 1878.
Schrœd.[1] : Schrœder, editio maior 1900.
Schrœd.[2] : Schrœder, editio minor 1908 (2).

(1) Re vera Heyniana editio quam Heyne[1] notavi tertia est; Heynius duas editiones antea curaverat (1773, 1797); quinta est quam H[2] notavi; quarta anno 1813 edita fuerat.

(2) Editio minor, iterum data anno 1914, in manus meas non venit.

OLYMPIQUES

NOTICE GÉNÉRALE

I

LES JEUX

Les jeux, au ve siècle, étaient extrêmement nombreux en Grèce. Nous verrons, dans plusieurs odes de Pindare, l'énumération de la plupart d'entre eux. Mais il y en avait quatre qui dépassaient tous les autres en dignité ; ceux d'Olympie, ceux de Delphes, ceux de l'Isthme et ceux de Némée. Les vainqueurs à des jeux de moindre importance ont aussi demandé aux poètes lyriques de les chanter : l'ode XIII de Bacchylide en est un exemple. Toutes celles que nous possédons de Pindare ont été considérées par les Alexandrins comme composées pour un des quatre grands jeux, et la chose est d'ailleurs vraie de presque toutes. Celles de Simonide avaient été classées d'après les catégories d'épreuves où les vainqueurs avaient remporté leur couronne. Celles de Pindare ont été réparties selon la fête à laquelle ils avaient concouru et, comme la fête olympique avait une prééminence incontestée même sur les trois autres, les *Olympiques* ont été naturellement placées en tête de tout le recueil.

Il serait trop long de donner ici un historique détaillé et une description complète des jeux olympiques[1]. Nous

[1] Voir l'article de M. Gaspar (*Olympia*) dans le tome IV du *Dictionnaire des Antiquités ;* le *Guide de Grèce* de M. Fougères (Hachette, collection Joanne), p. 338 et sqq ; Laloux et Monceaux, *Restauration d'Olympie*, Paris 1889.

nous bornerons à résumer brièvement l'essentiel, en nous attachant principalement à ce qui est nécessaire pour l'intelligence des poèmes de Pindare.

La grande fête olympique a des origines très anciennes et on peut reconnaître dans les cultes qui étaient célébrés à Olympie des éléments de date et d'origine différentes. Le souvenir de Pélops, dont le tombeau se voyait dans l'enceinte sacrée, resta toujours relié aux jeux, bien que les Doriens eussent amené avec eux leur héros préféré, Héraclès, et que depuis lors on lui en ait attribué l'institution. La grande divinité en l'honneur de qui ils étaient donnés était Zeus, et c'est cela même qui leur assurait le premier rang. L'ère historique des *olympiades* commence en 776, année où Coroibos fut vainqueur au stade, et s'est continuée régulièrement jusqu'en 393 après J.-C., quand l'édit de Théodose interdisant les fêtes païennes vint y mettre fin. C'était une *pentaétéride*, c'est-à-dire que la fête se célébrait après quatre ans révolus. La date en était *mobile* ; elle était réglée par un cycle de 99 mois (50 + 49) et tombait alternativement au commencement et au milieu de ce cycle, à la pleine lune du mois *Parthénios* ou du mois *Apollonios*, ce qui la faisait varier entre la fin de notre mois de juillet et le commencement de notre mois de septembre.

La célébration de l'olympiade de 776 était attribuée à Iphitos et à Lycurgue. Mais les Spartiates n'ont pu faire sentir leur influence en Élide qu'après la conquête de la Messénie (prise d'Ithôme en 732). La direction des jeux fut longtemps disputée entre les Pisates et les Éléens. Ces derniers détruisirent Pise vers 572 et ils eurent désormais la présidence, qu'ils exerçaient à l'époque de Pindare. Lorsque la fête approchait, elle était annoncée, dans les principales villes grecques, par l'envoi de hérauts sacrés (les *Spondophores*), qui proclamaient la trêve sacrée (ἐκεχειρία). Les athlètes devaient se rendre à l'avance à Élis, où ils se faisaient inscrire, se livraient pendant un mois à des exercices préparatoires et se mettaient au courant du

règlement, qu'ils juraient solennellement, avant le concours, de ne pas enfreindre. Une magistrature spéciale, celle des *Hellanodices*, veillait à toute la préparation et à l'exécution des épreuves. Le nombre en était de deux à l'époque de Pindare[1]. Ils avaient sous leurs ordres de nombreux agents. Les concurrents arrivaient souvent accompagnés de leur entraîneur, l'*alipte*. Ils devaient être Grecs d'origine, de naissance libre, et n'avoir encouru aucune condamnation infamante.

La fête olympique, où pouvaient venir comme spectateurs tous ceux qui le désiraient, même les esclaves et les Barbares, à l'exception des femmes mariées, attirait une foule immense et a joué un rôle important dans la vie intellectuelle et morale de la Grèce. Les Hellènes, qui n'ont jamais senti le besoin de former une nation, y ont pris conscience de leur unité, de leurs aspirations communes. Ils n'y sont pas accourus seulement pour participer à des cérémonies religieuses et assister aux jeux. Ils y trouvaient des distractions de toutes sortes. Une véritable foire se tenait autour de l'enceinte sacrée. Des plaisirs plus délicats étaient réservés à ceux qui avaient le goût des choses de l'esprit. Les sophistes surtout, mais parfois aussi d'autres écrivains, y ont fait entendre leurs œuvres.

La fête durait sept jours. Le premier jour était consacré à diverses cérémonies préalables et le dernier à d'autres cérémonies de clôture ; ils encadraient les cinq jours consacrés aux épreuves. Celles-ci, au témoignage de Pindare[2], auraient été au nombre de six, lors de l'institution du concours par Héraclès : le stade, la lutte, le pugilat, la course des chars, le lancement du javelot, le lancement du disque. En son temps, elles étaient normalement de 13, dont 10 pour les hommes faits, et 3 pour les enfants ; pour les hommes faits, quatre épreuves de vitesse : le stade

[1] Cf. Pausanias, V, 9, 4.
[2] Dans la Xe *Olympique*.

ou course simple, le diaule, ou double parcours, la course longue (δολιχός)[1], la course d'hoplite, où le coureur portait primitivement l'armure complète et ne porta plus ensuite que le bouclier; — la lutte; — le pugilat; — le pancrace, qui était une combinaison de la lutte et du pugilat; — le pentathle, réunion de cinq épreuves : le saut, le lancement du disque, celui du javelot, la course, la lutte[2]; — la course de quadriges; celle des chevaux montés (κέλης); — 3 épreuves pour les enfants : stade, lutte et pugilat. Il faut y ajouter, pendant une partie de la vie de Pindare, deux épreuves qui n'eurent qu'une existence éphémère : la course des chars attelés de mules (ἀπήνη), instituée en 496, dura jusqu'en 448 et fut supprimée en 444, faute de concurrents; la course au trot, dans laquelle le jockey sautait à bas de son cheval à une certaine distance du but et suivait son allure en le tenant par la bride (κάλπη), fut inaugurée en 492 et dura aussi jusqu'en 448[3]. — La répartition des épreuves pendant les cinq jours n'est pas connue avec certitude. On peut dire qu'on commençait par le stade, qui resta l'épreuve typique et dont le vainqueur servait à désigner particulièrement chaque olympiade, et qu'on finissait par la course de chevaux et de chars, qui nécessitaient les plus grands frais, offraient le spectacle le plus brillant et procuraient la victoire la plus enviée.

Le 1er jour avaient lieu des sacrifices à l'autel de Zeus et aux six autels doubles que la tradition disait avoir été érigés aussi par Héraclès, des libations sanglantes au tombeau de Pélops et diverses formalités préparatoires ; le 7e jour, une procession solennelle et un banquet. Les vainqueurs recevaient une couronne d'olivier, fournie par un arbre sacré, rapporté, disait-on, par Héraclès du pays des Hyperboréens et qu'on appelait l'olivier καλλιστέφανος. Les

[1] Le nombre de parcours était sans doute sextuple.

[2] L'ordre de succession de ces cinq épreuves est matière à discussion.

[3] Pausanias, V, 9.

grands jeux de la Grèce étaient des ἀγῶνες στεφανῖται, c'est-à-dire des jeux où les prix consistaient en couronnes honorifiques et non en récompenses matérielles. Mais les vainqueurs, outre la gloire éclatante qu'ils obtenaient, s'ils n'avaient pas non plus, comme aujourd'hui, la ressource des paris, recevaient dans leur ville natale des privilèges très enviables et parfois même de l'argent.

Olympie n'était pas une ville à proprement parler ; c'était un grand sanctuaire, qui ne s'ouvrait qu'au moment de la fête, et les monuments qui s'y élevaient étaient tous en relation étroite avec cette fête. La disposition générale en est assez bien connue, grâce aux fouilles, dont les premières furent faites par la Commission française de Morée en 1829, et qui ont été reprises, avec des résultats considérables, par les Allemands, de 1875 à 1881. Le cœur d'Olympie, c'était l'enceinte sacrée de l'*Altis* qui était censée avoir été délimitée par Héraclès et, plus tard, plantée d'arbres également par lui. Elle avait à peu près la forme d'un grand carré, et s'étendait entre l'Alphée et le Cladéos sous les pentes du mont de Cronos qui la bornait au Nord. On y trouvait notamment le vieux temple d'Héra, construit au VIIIe siècle par les habitants de Scillonte ; le *Pélopion*, ou sanctuaire de Pélops, tertre bas, à ciel ouvert, entouré d'une enceinte pentagonale ; le grand autel de Zeus, où les devins Iamides, souvent consultés par les concurrents, interprétaient les présages donnés par la flamme des sacrifices ; le grand temple de Zeus, que Pindare a vu construire, mais où la statue de Phidias n'a pris place qu'après sa mort, et, sur la terrasse qui bordait la pente du mont de Cronos, l'alignement des *Trésors* construits par différentes villes de la Grèce propre ou des colonies.

A l'est de l'Altis et en contre-bas, toujours au pied du mont de Cronos, se trouvait le stade, où avaient lieu toutes les épreuves, excepté les courses de chars et de chevaux. L'hippodrome, réservé à celles-ci, s'étendait au sud du

stade, sur un terrain que l'Alphée a rendu méconnaissable, tandis que les dispositions essentielles du stade — quoiqu'on ne l'ait pas entièrement déblayé — apparaissent encore aujourd'hui suffisamment.

II

L'ODE TRIOMPHALE

Parmi les honneurs que recevaient les vainqueurs, il en était deux auxquels ils étaient particulièrement sensibles; ils avaient le droit de faire placer dans l'Altis leur statue, s'ils pouvaient en supporter les frais, et il était de tradition aussi, quand ils étaient assez riches pour faire la dépense, qu'ils demandassent à un poète de composer en leur honneur une ode. Simonide est le premier, à notre connaissance, qui fait écrit ainsi ce que l'on appelait des *épinicies*, mais il ne nous reste de lui que de courts fragments. Nous devons à un papyrus égyptien de posséder aujourd'hui plusieurs *odes triomphales* de son neveu Bacchylide. Pindare fut le maître incontestable du genre et réussit à lui donner un intérêt et une élévation qui étonnent les modernes, quand, mal informés des conditions dans lesquelles ce genre s'est développé, ils ne se représentent pas assez bien à quel point les succès athlétiques passionnaient les Grecs du ve siècle, quels sentiments intenses et variés ils éveillaient dans leurs âmes et quelles associations d'idées riches et fécondes l'éloge du vainqueur fournissait sans aucun effort à un poète même médiocre. Les thèmes principaux à traiter étaient fixés d'avance; ils s'imposaient à Pindare presque aussi rigoureusement qu'aux athlètes les articles du règlement édicté par les Hellanodices. Son génie se révèle dans la manière dont il les conçoit et les vivifie; dans la vigueur et l'éclat

du style dont il les revêt; dans les hautes idées religieuses et morales aussi dont il les pénètre; enfin dans l'art avec lequel il les combine. Nous pouvons faire aujourd'hui la comparaison avec Bacchylide et, bien que nous n'ayons de Simonide que des fragments, celui que Platon nous a conservé dans le *Protagoras* est assez caractéristique pour nous permettre d'affirmer que Pindare s'est fait du poème lyrique, des procédés de composition et des moyens d'expression qui lui conviennent, une idée tout à fait originale.

Le poète doit chanter le vainqueur : c'est-à-dire d'abord sa victoire actuelle, ensuite, si celui-ci n'est pas un débutant, ses victoires antérieures; il ne doit pas oublier, surtout s'il s'agit d'un enfant, le maître qui l'a formé, l'alipte. Mais le succès ne s'acquiert pas uniquement par l'éducation; bien au contraire, il dépend d'abord et surtout des dons naturels et ceux-ci sont le privilège des bonnes races. L'esprit profondément aristocratique de Pindare a confiance en la transmission des vertus héréditaires dans les familles qui réunissent la noblesse et l'opulence, qu'il n'imagine pas d'ailleurs séparées. Cette conception un peu hautaine a sa contre-partie dans la dépendance où les familles elles-mêmes sont vis-à-vis de l'Etat. Une victoire olympique ou pythique ne contribue pas seulement à la gloire d'une *gens*; son éclat rejaillit sur la patrie du vainqueur; elle lui appartient autant qu'à la *gens*. Le poète doit donc chanter aussi cette patrie qui du reste est surtout pour lui — quand elle ne va pas jusqu'à s'incarner dans un seul chef souverain, comme Hiéron, Théron ou Arcésilas — la réunion de quelques familles riches et puissantes, dont les traditions légendaires constituent son histoire dans le passé et dont les talents et les ressources font sa force dans le présent. Enfin, au-dessus de l'individu, des familles, des patries, sont les Dieux, sans la volonté desquels rien ne s'accomplit, qui gouvernent tous les événements de la destinée humaine et de qui, plus parti-

culièrement, dépend le succès ou l'échec dans ces jeux où on les honore et auxquels ils président.

Tous ces thèmes obligatoires, Pindare ne les *subit* pas ; il s'en empare avec une maîtrise qui en fait son bien propre. Il opère des simplifications résolues et la vie qui anime ses poèmes leur vient moins de la réalité, à laquelle il n'emprunte qu'un petit nombre de traits essentiels, que de la sûreté avec laquelle il choisit ces traits et de la puissance avec laquelle il les exprime. Sur les circonstances dans lesquelles la victoire a été remportée, il est très bref. Il ne cherche pas, comme le feront plus tard les Alexandrins, à intéresser les amateurs de sport par une description technique des épreuves. Mais quelques mots lui suffisent, pour que l'image de Phérénicos, l'étalon alezan de Hiéron, ou celle d'Asôpichos, le bel enfant d'Orchomène, ou celle d'Épharmostos acclamé par le public, ou celle de Mélissos, petit et trapu, mais vigoureux comme Héraclès, se fixent pour jamais dans notre mémoire. Il veut surtout agrandir encore et ennoblir cette victoire par le prestige de la fête solennelle où elle a été gagnée et par cet autre prestige que donne au vainqueur l'illustration de la cité dont il est le fils. C'est à ces deux sources qu'il puise principalement les mythes qui lui permettent de développer toute sa puissance de création poétique et les idées morales et religieuses grâce auxquelles il ajoute à l'intérêt excité par cette imagination toujours inventive un enseignement d'une si haute portée. Par mythes, il faut entendre d'ailleurs non point seulement les légendes mythologiques proprement dites, mais les récits de toutes sortes, légendaires ou autres, qu'il met en œuvre. Ces mythes ont chez lui deux caractères principaux : d'abord, ils ne sont jamais narrés régulièrement et longuement selon la manière épique; tout y est concis, rapide ; l'attention est uniquement concentrée sur les deux ou trois faits essentiels. En second lieu, ils ne sont jamais des hors-d'œuvre, bien qu'il faille se garder de suivre dans leur exégèse subtile et pédantesque

les critiques qui veulent établir une correspondance parfaite entre tous leurs détails et autant de faits de la vie du héros que célèbre l'ode, ou autant de traits de son caractère connus ou supposés. Sans doute bien des intentions de Pindare, que les contemporains pouvaient comprendre sans peine, doivent aujourd'hui nous échapper, mais mieux vaut encore pour nous les ignorer que lui en supposer gratuitement qui feraient peu d'honneur à son goût et à son tact. N'est-il pas probable d'ailleurs qu'il lui a souvent suffi que le mythe eût un rapport naturel, quoique assez général, avec son héros ou avec la patrie de son héros, et n'a-t-il pas satisfait à toutes les exigences de l'art, si la composition de son poème nous paraît bien équilibrée, si la couleur en est partout harmonieuse? Nous ignorons comment Simonide s'était servi du mythe, mais nous constatons que chez Bacchylide le lien qui le relie à l'ensemble du poème est beaucoup plus lâche que chez Pindare.

Quant aux idées morales et religieuses que Pindare fait jaillir un peu partout, dans ses odes, et qui apparaissent particulièrement d'ordinaire, avec toute leur force et toute leur clarté, dans la dernière partie, il ne faut pas les surfaire en les mettant toutes sur le même rang. Parfois le poète n'exprime en somme que les conseils d'une sagesse avisée, par laquelle on parvient au bonheur et on le conserve. Ce bonheur n'est jamais parfait sans doute et il lui arrive un jour ou l'autre d'être troublé par les deuils ou les infortunes qui sont le lot de la condition humaine. Il se perpétue cependant, et, tel qu'il est, doit nous satisfaire, si nous savons en user avec modération, aux heures où il est le plus complet, et ne pas nous laisser abattre quand surviennent celles des deuils, qui ne doivent pas nous empêcher de goûter le retour de la joie, de jouir de l'instant qui passe. Pindare n'exprime alors que l'idéal moyen de l'Hellène, celui dont se contentait la majorité de son public. Mais, même dans celles de ses odes où il ne

paraît pas le dépasser, il l'ennoblit déjà en quelque manière, parce qu'il loue avant tout l'effort viril, l'émulation généreuse qui sont nécessaires pour provoquer la vocation agônistique et la couronner par le succès. Il va d'ailleurs plus loin et plus haut dans ses poèmes les plus originaux. Il est vraiment lui-même quand il s'élève à une notion déjà très épurée de la divinité et quand il rejette avec indignation, comme blasphématoires, certains traits des légendes qui prêtent aux Dieux des actions barbares ou honteuses ; sans que d'ailleurs cette critique de la croyance populaire ou de la mythologie poétique affaiblisse d'aucune façon en lui le sentiment intense de la toute-puissance divine, sentiment qu'il sait exprimer avec un éclat et une vigueur qui rivalisent parfois avec la majesté du style biblique. Il est lui-même encore quand il met au-dessus de toutes les qualités de Théron sa bienfaisance. Il nous fait entendre ainsi des accents qui non seulement nous émeuvent par leur force ou nous touchent par leur délicatesse, mais qui sont relativement assez rares dans la poésie grecque. Le fragment conservé par Platon nous révèle dans Simonide un moraliste extrêmement ingénieux et pénétrant et nous fait regretter vivement la perte de ses *odes triomphales* ; mais, si nous les possédions, elles ne feraient qu'ajouter des traits intéressants à un aspect du génie grec qui nous est très bien connu; Pindare au contraire nous en révèle un autre que nous ignorerions à peu près sans lui. Il faut ajouter que cet instinct religieux et ce sentiment moral, si graves et si profonds, qui le caractérisent, sont infiniment plus propres à donner tout son élan au lyrisme que la fine psychologie et le tact délicat de Simonide.

Comment Pindare combine-t-il les différents éléments qui doivent entrer dans l'ode triomphale : thèmes relatifs au vainqueur, à sa famille, à sa patrie; thèmes relatifs à la fête, aux cultes et aux dieux qui lui sont particuliers; mythes et considérations morales ou religieuses ? Le plan

le plus simple est celui qui consiste à encadrer le mythe, placé au centre, entre deux parties qui ont plus d'actualité : un début où la nature de la victoire est mentionnée et le sujet posé, une conclusion où l'éloge du vainqueur est repris, développé et assaisonné de quelques conseils. Mais la composition est le plus souvent moins simple. L'unité du poème lyrique est d'un ordre tout à fait particulier ; elle est de l'ordre musical plutôt que de l'ordre logique. Nous nous bornerons à renvoyer sur ce point au ivre de M. Alfred Croiset. L'examen spécial de la composition de chaque ode sera fait dans une introduction, en tête de chacune d'elles. On trouvera dans cette même introduction tout ce qui est relatif à la division du poème en strophes, et aux circonstances dans lesquelles il a été vraisemblablement chanté. Bornons-nous à dire ici qu'un petit nombre d'odes de Pindare sont *monostrophiques*, c'est-à-dire répètent seulement plusieurs fois, d'un bout à l'autre du poème, le même assemblage de *membres* et de *vers*, la même strophe. Ce sont en général des odes assez courtes. Le mode de distribution le plus usuel est celui de la *triade*, où l'unité qui se reproduit, depuis le commencement de l'ode jusqu'à la fin, est elle-même une unité complexe, composée d'une *strophe*, de cette même strophe répétée une seconde fois (*antistrophe*), et d'une *épode*, dont le rythme et le mètre sont analogues à ceux de la *strophe* et de l'*antistrophe*, mais où le nombre et la répartition des éléments diffèrent. La *triade*, usitée depuis Stésichore, permet au poème lyrique de prendre plus d'ampleur : la plus longue, de beaucoup des odes de Pindare, la seule qui, autant que nous en pouvons juger, peut rappeler par ses dimensions celles des odes aujourd'hui perdues de Stésichore, c'est la *IVe Pythique*, qui en compte treize.

Quant aux circonstances où les poèmes pouvaient être chantés, elles étaient assez variables, et il vaut mieux en réserver l'examen spécial pour chacun d'eux, en se contentant de distinguer ici deux grandes catégories : ceux qui

ont été chantés à Olympie même (ou à Delphes, etc.) aussitôt après la victoire ; ceux qui l'ont été seulement dans la ville natale du triomphateur, au moment de son retour.

III

LE RECUEIL DES OLYMPIQUES

Le 1er livre du recueil des *Odes triomphales* contient 14 poèmes, 14 *Olympiques* ; l'ordre dans lequel les éditeurs alexandrins les ont placés n'est pas subordonné à un principe de classement rigoureux ; on y reconnaît cependant quelques groupements formés d'après certaines affinités naturelles et, à l'intérieur de ces groupements mêmes, apparaissent parfois quelques intentions particulières. Les poèmes qui célébraient des vainqueurs *siciliens* ont été mis en tête, à cause de la célébrité de Hiéron et de Théron, et le premier rang a été donné, assez raisonnablement, à celui qui a pour thème la suprématie d'Olympie sur les autres sanctuaires et des jeux olympiques sur les autres jeux. C'est une ode à Hiéron de Syracuse pour une victoire à la course des chevaux (*Ol. I*) : elle est suivie de deux odes à Théron d'Agrigente, toutes les deux pour la même victoire à la course des chars (*Ol. II* et *III*). A ce groupe (les tyrans de Sicile), on a joint deux odes pour Psaumis de Camarine (*Ol. IV* et *V*) : l'une célèbre une victoire d'ἀπήνη (attelage de mules) ; l'autre (*Ol. V*) est la seule, dans tout le recueil des *Odes triomphales*, dont l'authenticité ait pu donner lieu à certains doutes ; savoir si toutes les deux ont rapport à la même victoire est matière à discussion. La *VI*e célèbre encore un Sicilien, le Syracusain Agésias, et aussi une victoire à l'ἀπήνη . La *VII*e a été commandée par un Rhodien, le célèbre pugiliste Diagoras. Vient ensuite une ode pour un enfant (*Ol. VIII*), le lutteur Alcimédon d'Egine. La *IX*e est pour un autre lutteur, mais

qui a concouru dans la catégorie des hommes faits : Épharmostos, Locrien d'Oponte; le héros de la *X*e et de la *XI*e est un autre Locrien, mais de la Grande-Grèce, l'enfant Agésidamos, pugiliste ; celui de la *XII*e est un Sicilien d'Himère, mais Crétois d'origine, Ergotélès, vainqueur au *dolique*; la *XIII*e est pour le riche Corinthien Xénophon, vainqueur à la fois au stade et au pentathle, et la *XIV*e pour un enfant d'Orchomène, vainqueur au stade.

L'ordre chronologique n'est pas observé; mais nous pouvons généralement fixer les dates; avec certitude parfois, avec vraisemblance seulement et approximativement dans d'autres cas. Les listes des vainqueurs étaient conservées à Olympie; le sophiste Hippias d'abord, semble-t-il, ensuite et surtout Aristote les avaient publiées. Elles sont ainsi parvenues aux Alexandrins, et de là les données que nous fournissent nos scholies, dignes de foi quand les chiffres n'ont pas été altérés. Un nouveau document nous permet aujourd'hui souvent de contrôler celles-ci ou de les compléter; c'est le papyrus d'Oxyrhynchus n° CCXXII (tome II, p. 85), qui contient les listes des olympiades 75-78 et 81-83[1].

Nous renvoyons à nos introductions particulières pour justifier le classement que voici :

488, *Ol. XIV.*
476, *Ol. I. II. III.*
après 476, *Ol. X* et *XI.*
472 ou 468, *Ol. VI.*
470, *Ol. XII.*
466, *Ol. IX.*
464, *Ol. VII* et *XIII.*
460, *Ol. VIII.*
456 *Ol. IV* et *V.*

Pour le mètre, les dactylo-épitrites dominent, dans le

[1] C'est peut-être un fragment de l'ouvrage de Phlégon de Tralles (IIe siècle après J.-C.).

recueil des *Olympiques* ; 6 odes les représentent (III, VI, VII, VIII, XI, XII). Cinq sont dans le mètre que l'on appelait autrefois logaédique et auquel Blass donne le nom de κατὰ βακχεῖον (I, IV, IX, XIII, XIV). Deux contiennent des péons (II, X). La *V*e, dont l'authencité est contestée, présente des caractères assez particuliers.

Le mode musical est indiqué sûrement pour la *III*e (dorien) pour la *I*re (éolien) et pour la *XIV*e (lydien). Les mouvements orchestiques qui accompagnaient le chant sont naturellement beaucoup plus difficiles à déterminer.

Les *Olympiques* sont la partie du recueil qui a toujours été le plus lue et la tradition manuscrite est ici la plus abondante. La recension que Schrœder appelle *vaticane* est représentée par B D E G P Q U, auxquels il faut joindre pour la *I*re *Olympique* A. La recension dite *ambrosienne* est représentée pour toutes les *Olympiques* par C N V, pour les 12 premières par M, pour 11 (*XI* à *XII*) par A, pour les 8 premières par O[1]. Les meilleurs représentants de la recension *vaticane* sont, au jugement de Schrœder, B et E ; ceux de la recension *ambrosienne* A C N ; B et A sont eux-mêmes les deux plus importants.

[1] On a vu plus haut nos réserves sur la classification simplifiée de Schrœder, qui indique certaines affinités, mais n'explique pas rigoureusement tous les faits.

I

NOTICE

Date de l'ode.

Nous avons expliqué déjà comment le livre des *Olympiques* a été mis en tête de tout le recueil des *Odes triomphales*, à cause de la prééminence d'Olympie; comment aussi les odes adressées aux tyrans siciliens, pour une raison analogue, ont été elles-mêmes, dans ce livre, classées les premières; et enfin comment on a placé la première de toutes celle qui avait le double avantage d'être dédiée au plus puissant des tyrans siciliens, Hiéron, et d'avoir pour thème la suprématie des jeux olympiques sur tous les autres.

Pour arriver à une intelligence parfaite des poèmes que Pindare a composés pour Hiéron, et nous représenter exactement ce que furent les relations entre le poète et le souverain, nous aurions besoin de connaître plus en détail l'histoire de la Sicile au ve siècle et de pouvoir déterminer plus sûrement la chronologie des faits que nous n'ignorons pas. Notre information dérive principalement de Diodore, qui lui-même paraît avoir utilisé surtout Timée, mais qui ne nous a transmis que quelques données bien sèches et bien fragmentaires et qui use d'un système chronologique de concordances fort éloigné de la précision habituelle à la critique moderne[1]. Nous examinerons plus particulièrement certains points obscurs à propos de la *IIe Olympique* et des trois premières *Pythiques*. Pour com-

[1] Wilamowitz, dans son mémoire déjà cité sur *Hiéron et Pindare* (Académie de Berlin, année 1901 ; 2e semestre, p. 1273-1318), est celui qui a le mieux montré ces obscurités et le mieux travaillé à les dissiper. Mais il n'a pu tout éclaircir.

prendre la *Ire Olympique*, il suffit de rappeler en quelques mots les événements essentiels de la vie de Hiéron et de déterminer ensuite quelle est celle de ses victoires aux jeux que célèbre ce poème.

Hiéron appartenait à la puissante famille des Dinoménides qui, partie de Géla, finit par établir sa souveraineté sur la ville la plus importante de la Sicile, Syracuse. Son père Gélon avait débuté comme général de la cavalerie d'Hippocrate, tyran de Géla, et s'était illustré ensuite surtout comme vainqueur des Carthaginois, à Himère, en 480. Hiéron lui succéda en 477; mais Gélon avait deux autres frères: Polyzalos, à qui il légua sa veuve Damarète et le haut commandement sur les troupes, et Thrasybule, qu'il institua tuteur de ses enfants. De ces dispositions devaient fatalement résulter des discordes dans la famille; il y eut en effet, au début du règne, des difficultés assez sérieuses entre Hiéron et Polyzalos; le tyran d'Agrigente, Théron, qui était à la fois le beau-fils et le beau-père de ce dernier, s'y trouva mêlé. Mais Hiéron était habile. Il réussit à établir sans conteste son pouvoir et, à la mort de Théron en 472, il fut, en fait, le maître d'à peu près toute la partie de la Sicile que les Grecs avaient colonisée. Son influence se fit sentir de bonne heure jusque dans la grande Grèce, où il soutint notamment les habitants de Locres contre le tyran de Rhégion, Anaxilas. Le point culminant de son règne fut marqué par la fondation de la ville d'Etna, où il établit, sous la direction d'un tuteur, son jeune fils Dinomène, et par la victoire navale remportée à Cumes, victoire qui porta un coup décisif à la suprématie maritime des Étrusques. Selon Diodore, Hiéron aurait régné douze ans et huit mois. Son frère Thrasybule qui lui succéda fut renversé au bout d'un an.

Hiéron a remporté aux jeux de nombreuses victoires, dont trois à Olympie et deux à Delphes. Voici comment on peut en établir la liste[1] :

[1] Cf. Wilamowitz, p. 1275 ; et Gaspar, p. 93 et sqq.

482, aux jeux Pythiques, victoire à la course des chevaux montés.

478, aux mêmes jeux, seconde victoire à la même épreuve.

476, aux jeux Olympiques, victoire à la même épreuve.

472, aux mêmes jeux, seconde victoire à la même épreuve.

470, aux jeux Pythiques, victoire à la course des chars.

468, aux jeux Olympiques, victoire à la course des chars.

Ainsi, pendant une période de 14 ans, qui commence avant l'époque où il parvint au pouvoir suprême, Hiéron a remporté une couronne à chaque session des deux principaux Jeux de la Grèce, sauf une fois, en 474, année d'une Pythiade. Il a débuté par des succès répétés à la course des chevaux et n'a obtenu qu'à la fin de sa vie le triomphe le plus envié, la victoire à la course des quadriges.

La *Ire Olympique* se rapporte à la victoire de 476[1]. Cette date concorde à la fois avec les allusions que fait Pindare à certains événements et avec le silence qu'il garde sur certains autres. Hiéron a succédé à son frère Gélon; il est roi de Syracuse[2]. D'autre part, rien ne fait penser à la fondation d'Etna ni à la bataille de Cymé (474/3), et il serait bien surprenant qu'en 472 le poète n'eût rien dit de ces faits qu'il célèbre si magnifiquement dans la *Ire Pythique*. Il le serait tout autant qu'il n'eût pas mentionné la première victoire olympique de Hiéron, si celle-ci était la seconde.

Bacchylide a célébré cette même victoire de 476 dans un de ses meilleurs poèmes, qui contient le bel épisode de la rencontre entre Méléagre et Héraclès aux enfers. Il nous apprend que le cheval Phérénicos, qui en fut le gagnant, avait déjà triomphé à Delphes[3], et cela est confirmé par le vers 74 de la *IIIe Pythique* de Pindare, où

[1] Cette victoire est attestée d'une façon sûre par le papyrus, colonne 1, ligne 19 (ainsi que celle de 472, *ib.*, ligne 32). Cf. aussi Pausanias, VIII, 42, 9.

[2] Pindare lui donne, indirectement au moins, ce titre au vers 114; mais il est probable qu'Hiéron ne l'a pas porté officiellement.

[3] Vers 41.

l'emploi au pluriel du mot « couronnes » semble indiquer même plus d'une victoire. Nous avons vu que Hiéron a été proclamé vainqueur aux jeux Pythiques, pour la course des chevaux montés, en 482 (= la 26e Pythiade) et en 478 (= la 27e); il est donc vraisemblable que Phérénicos a été le gagnant dans ces deux Pythiades consécutives. Comme, du temps de Pindare, il n'y avait pas encore à Delphes de courses pour les poulains, Phérénicos avait au moins 4 ans en 482 et 10 ans en 476. La durée de sa brillante carrière est exceptionnelle, mais non impossible; l'alezan[1] d'Hiéron a bien mérité son nom de *Porte-victoire.*

Il résulte assez clairement des vers 10 et 11 que Pindare était présent à Syracuse quand le poème y fut chanté, sans doute dans un banquet, et il est encore plus manifeste par les vers 18-19 qu'il avait assisté à la fête olympique de 476.

Analyse du poème. Si elle présente, dans le détail, quelques difficultés assez sérieuses, la *Ire Olympique* est, dans son ensemble, d'une interprétation beaucoup plus aisée que maintes autres odes de Pindare. La primauté d'Olympie, la puissance, la prospérité et les vertus de Hiéron, la victoire de Phérénicos sont le thème du début (1re strophe et 1re antistrophe). Le nom de Pélops, prononcé à propos d'Olympie, amène naturellement la légende, dès la 1re épode. Pélops est le protégé de Poseidon; Pindare commence donc par rappeler l'amour que sa beauté a inspiré au Dieu. La disparition de l'enfant, enlevé comme un premier Ganymède, lui permet d'expliquer l'origine de la légende sur le festin de Tantale; légende qu'il rejette avec horreur, comme attentatoire à la majesté divine, sans soupçonner que sa propre interprétation compromet celle-ci d'une autre manière[2]. La mention

[1] Bacchylide, vers 37, lui donne l'épithète de ξανθότριχα. M. Kenyon a cité le cas du cheval *The Lamb*, vainqueur en 1868 et 1871, à l'âge de 6 et 9 ans. — Mais l'âge de Phérénicos est une raison de plus de rejeter pour la *Ire Olympique* la date de 472.

[2] Cf. P. Decharme, *La critique des traditions religieuses chez les Grecs*. Paris, 1904, p. 95-8.

de Tantale amène le récit de son châtiment et de ses causes : le favori des Dieux, admis à leur table, leur a dérobé le nectar et l'ambroisie et expie, par une peine exemplaire, cet abus de confiance insolent. Une leçon de modération, de soumission respectueuse à la divinité, doit ressortir de cette histoire pour tous les auditeurs, et par conséquent pour Hiéron. Pélops, congédié par les Dieux après la disgrâce de son père, fait appel à la gratitude de Poseidon, et obtient ainsi la main de la fille d'Oinomaos, Hippodamie. La prière de Pélops, pleine de jeune vaillance, exalte le prix du risque encouru pour la gloire, pour cette gloire que Hiéron à son tour a su mériter par tant d'exploits ; et le tombeau de Pélops, dans l'enceinte sacrée de l'Altis, préside aujourd'hui à ces jeux où Phérénicos vient d'illustrer son maître. Le souhait — qui ne fut réalisé que beaucoup plus tard[1] — de voir ce succès complété bientôt par prix le plus envié de tous, celui de la course des chars, le conseil de ne point franchir les bornes de la sagesse que sa condition mortelle impose à l'homme, même parvenu au plus haut degré de la fortune, une prière pour que la prospérité du roi de Syracuse se perpétue sans atteinte, et que le poète lui-même ait à chanter de nouvelles victoires qui contribueront à sa propre réputation, terminent ce beau poème, tout à la gloire d'Olympie[2], mais où cette gloire même est ramenée à celle de Hiéron, dont le panégyrique est associé à des conseils élevés et discrets : Hiéron est un héros comme Pélops et il saura éviter d'être un impie comme Tantale.

La composition est donc aussi simple que les intentions générales du poète sont évidentes. Le mythe est au centre de l'ode : amorcé dès la première épode, il occupe en

[1] Pindare ne fut d'ailleurs pas chargé de la célébration ; la commande fut donnée à Bacchylide (ode III).

[2] Le fronton Est du temple de Zeus représentait les préparatifs du concours de chars entre Œnomaos et Pélops. (Quoique exécuté du vivant de Pindare, il est d'ailleurs postérieur à la *Ier Olympique*.)

entier la seconde et la troisième triades, et vient se terminer dans la strophe de la dernière triade, tandis que l'antistrophe et l'épode reviennent à l'actualité.

Le mètre. Nous venons de voir que ce poème, si bien équilibré et si propre à initier le lecteur à la manière de Pindare, est d'une longueur moyenne : 4 triades. Il était accompagné par la phorminx, comme nous l'apprend le vers 18, et chanté sur le mode éolien, comme nous l'apprend le vers 105[1]. Le mètre était celui que les modernes ont généralement appelé *logaédique*, en détournant de son sens une expression prise aux anciens, et qu'ils considèrent comme mêlant, dans le même élément, le dactyle aux iambes ou aux trochées. Une autre école de métriciens, qui n'a eu que de rares adeptes au XIXe siècle, mais qui est au contraire très en vogue depuis une vingtaine d'années[2], ne voit dans ces sortes de strophes — à part quelques séries (dactyliques ou anapestiques) insérées de temps en temps au milieu des autres — que des éléments homogènes, qui se ramènent en dernière analyse à la dipodie iambique (⏑ – ⏑ –) ou à la dipodie trochaïque (– ⏑ – ⏑), c'est-à-dire à une mesure composée de deux unités de trois temps chacune (6/8 dans le langage de la musique moderne), ces dipodies pouvant avoir elles-mêmes pour substituts le choriambe (– ⏑ ⏑ –) ou l'antispaste (⏑ – – ⏑) ; le principal de ces éléments est le vers *glyconien*, qui a la valeur d'une tétrapodie complète (en d'autres termes, d'un dimètre) et qui, sous sa forme catalectique (avec une syllabe en moins à la fin)[3], s'appelle *phérécra-*

[1] Il n'y a pas de contradiction entre le vers 18, qui parle de la lyre dorienne et le vers 105. Outre que la première épitèthe a sans doute une valeur très générale et désigne tout simplement la *poésie lyrique chorale*, le mode éolien, appelé aussi hypodorien, est une variété du dorien. Il est plus difficile de définir le *nome équestre* dont parle le vers 104. Cf. la note sur ce vers.

[2] Elle provient en France de l'enseignement de M. Weil et est représentée surtout par M. Masqueray.

[3] Le glyconien peut aussi manquer parfois d'une syllabe au début; on dit alors qu'il est *acéphale*.

téen; quand tous les deux se réunissent pour former un tétramètre catalectique, les anciens appelaient ce long vers un *priapéen*. Les rythmes de cette sorte sont familiers aux poètes éoliens et Bacchylide ne les a employés que dans ses odes les plus courtes; Pindare en fait usage, comme on le voit ici, dans ses poèmes les plus importants aussi bien que dans les autres.

La scansion dite *logaédique* a l'inconvénient d'obliger, si l'on veut maintenir l'égalité de la mesure, à ramener le dactyle à une valeur de 3 temps. L'autre a l'inconvénient de multiplier les mesures à *contre-temps*, de même valeur toujours, il est vrai[1]. Mais elle a l'avantage d'être plus fidèle à la tradition antique, et elle tire une valeur particulière du fait qu'elle paraît s'appuyer non seulement sur le témoignage d'un métricien (Héphestion), mais aussi sur celui d'un rythmicien (Aristide Quintilien)[2]. Nous n'avons cependant aucun moyen de remonter directement jusqu'à l'époque des poètes lyriques et la voie la moins périlleuse pour arriver à nous représenter comment Pindare ou Bacchylide scandaient leurs propres vers est encore l'étude intrinsèque des poèmes que nous avons conservés d'eux.

Le schéma que nous donnons ici pour la *Ire Olympique*, et pour les autres odes de même structure, est conforme à la doctrine d'Aristide Quintilien et d'Héphestion. Il est, ainsi que nous en avons prévenu, purement métrique ; il ne prétend pas restituer le rythme, tel que le réalisait le chant choral, et il ne marque pas la valeur des silences (la place est certaine quand le vers ou le membre est catalectique), ou celle des longues *pointées* (plus discutables, mais faciles à déterminer cependant en certains cas)[3].

[1] Du moins dans le même élément.

[2] Aristide Quintilien, dont l'époque n'est pas sûrement connue, n'est sans doute pas antérieur au IIIe siècle après J.-C. Sur la valeur de ses théories, cf. H. Weil, *Études de littérature et de rythmique grecques*, p. 163.

[3] Pour la disposition typographique qui permet de reconnaître les *membres* et les *vers*, cf. *supra*, p. XXVII. Les *dipodies* sont indiquées par le *blanc* qui les sépare.

SCHÉMA MÉTRIQUE

Strophe [1] :

1 ⏑ – – ⏑ ⏑ – ⏑ –

– ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏓

⏑ ⏑ ⏑ – ⏑ –

– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏓

– ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏓

– ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏓

5 – ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏓

– ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ – ⏑

– ⏑ ⏓ ⏒ – ⏑ ⏑ –

– ⏑ – ⏑ ⏓

– ⏑ – ⏑ – ⏑ – ⏑

– ⏑ ⏑ – – ⏑ ⏓

⏑ ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ – ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏓

⏑ ⏓ ⏓ – ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ ⏓

10 ⏑ – – ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ ⏓

⏒ – ⏑ ⏑ ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏓

[1] L'élément caractéristique est le *glyconien* ou le *phérécratéen* (réunis en un *priapéen* au vers 1); les autres éléments, plus ou moins longs, sont de même nature, sauf le second élément du vers 2, qui est entièrement dactylique. On remarquera d'assez fréquents exemples de longues dissoutes en deux brèves, ce qui donne au rythme plus d'élasticité ; ces cas ne sont toutefois pas multipliés à l'excès ; en cela encore, le poème est remarquable par son équilibre.

Épode[1] :

1 ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ – ⏑ –

– ⏑ ⏑ – ⏑ – – ⏑ – ⏑ ⏓

⏑ – – ⏑ ⏑ –

– ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ – ⏑ ⏓

– ⏑ – ⏑ – ⏑

– ⏑ ⏑ – – ⏑ ⏓

⏑ – – ⏑ – – ⏑ ⏑ – ⏑ –

⏑ – ⏑ ⏑ – ⏓

5 ⏑ ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏑ –

– ⏑ – ⏑ ⏓

– – ⏑ ⏑ – ⏑ –

– ⏑ – ⏑ ⏓

⏑ ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – – ⏑ ⏓

⏑ – – ⏑ – – ⏑ ⏑ – ⏑ –

– ⏑ ⏑ – ⏑ – –

[1] Éléments de même nature ; les vers 5 et 6 sont des glyconiens où la 1re dipodie est incomplète et n'a que 5 temps exprimés.

Ire OLYMPIQUE

POUR HIÉRON DE SYRACUSE,
VAINQUEUR A LA COURSE DES CHEVAUX MONTÉS

I

Le premier des biens est l'eau[1] ; l'or, étincelant comme une flamme qui s'allume dans la nuit, efface tous les trésors de la fière opulence. Veux-tu chanter les Jeux, ô mon
5 âme ? ne cherche pas, au ciel désert quand le jour brille, un astre plus ardent que le Soleil, et n'espère pas célébrer une lice plus glorieuse qu'Olympie ! De là part l'hymne que mille voix répètent ; il inspire le génie des poètes,
10 accourus, pour chanter le fils de Cronos, au foyer bienheureux de Hiéron[2],

qui tient le sceptre de la justice dans la Sicile féconde ; qui cueille toutes les vertus sur leur plus haute tige ; et qui
15 s'éjouit aux délices du chant, aux nobles jeux qui souvent nous divertissent[3] autour de sa table amie. Allons ! prends à son clou la lyre dorienne, si l'honneur de Pise et de

[1] Il est inutile, pour expliquer ce début, de faire intervenir l'influence de théories cosmogoniques, telles que le système de Thalès. La mention de l'*or*, qui suit celle de l'*eau*, montre que Pindare juge des *valeurs* par rapport à l'*homme*.

[2] Noter le ton bienveillant de cette phrase où Pindare s'associe à ses rivaux, et comparer celui de la *IIe Pythique*, évidemment postérieure.

[3] Il y a dans le texte une alliance de mots que la traduction ne peut rendre exactement ; le mot ἄνδρες *(hommes faits)* contraste avec le verbe qui en grec signifie *jouer* (παίζειν, dérivé de παῖς, enfant).

Α'

ΙΕΡΩΝΙ ΣΥΡΑΚΟΥΣΙΩΙ
ΚΕΛΗΤΙ

Ἄριστον μὲν ὕδωρ, ὁ δὲ — Str 1.
χρυσὸς αἰθόμενον πῦρ
ἅτε διαπρέπει
νυκτὶ μεγάνορος ἔξοχα πλούτου·
εἰ δ' ἄεθλα γαρύεν — 5
ἔλδεαι, φίλον ἦτορ,
μηκέθ' ἁλίου σκόπει
ἄλλο θαλπνότερον ἐν ἁμέ-
ρᾳ φαεννὸν ἄστρον ἐρή-
μας δι' αἰθέρος, — 10
μηδ' Ὀλυμπίας ἀγῶνα
φέρτερον αὐδάσομεν·
ὅθεν ὁ πολύφατος ὕμνος ἀμφιβάλλεται
σοφῶν μητίεσσι, κελαδεῖν — 15
Κρόνου παῖδ' ἐς ἀφνεὰν ἱκομένους
μάκαιραν Ἱέρωνος ἑστίαν,

θεμιστεῖον ὃς ἀμφέπει — Ant. 1.
σκᾶπτον ἐν πολυμάλῳ
Σικελίᾳ δρέπων — 20
μὲν κορυφὰς ἀρετᾶν ἄπο πασᾶν,
ἀγλαίζεται δὲ καί
μουσικᾶς ἐν ἀώτῳ,

Versus 1-19 in B perierunt. A. in hoc carmine, a propria recensione aberrat et facit cum B. || 5 μηκέθ' ἁλίου Byz. : μηκέτ' ἀελίου vett. (cf. *Ol. II*, 36) || 12 πολυμάλῳ vett. : πολυμήλῳ A^s C^s Thom.

Phérénicos a subjugué ton âme du plus doux souci,
20 quand il bondit sur les bords de l'Alphée[1], sans avoir besoin de l'éperon, et conduisit à la victoire son maître,

le roi de Syracuse, ami de l'art équestre. La gloire de Hiéron brille dans cette terre de héros, colonie de Pélops
25 le Lydien, dont s'éprit le Dieu puissant qui porte la terre[2], Poseidon, quand Clôthô le retira du bassin pur, l'épaule parée de l'éclat de l'ivoire[3]. Ah ! le monde est plein de merveilles — et parfois aussi les dires des mortels vont au delà du vrai ; des fables, ornées d'adroites fictions nous déçoivent[4]

II

30 Le Génie[5], à qui les mortels doivent tout ce qui les charme, les met en honneur, donne crédit à l'incroyable,

[1] L'hippodrome était situé à l'Est de l'*Altis*, dans la direction de l'Alphée ; aucune trace n'en subsiste ; le fleuve l'a complètement emporté ainsi qu'une partie du stade, situé plus au Nord. — Ces vers montrent clairement que Pindare assista aux Jeux de 476.

[2] Oui qui l'*entoure* ; c'est une épithète aux fréquente de Poseidon dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*.

[3] Pindare parle d'abord comme s'il devait accepter la tradition qu'il va corriger. Le *bassin pur* est celui où le corps de Pélops est reconstitué ; une *épaule d'ivoire* remplace celle que Déméter a mangée ; le bassin est *pur* par opposition à celui où Tantale a fait cuire le corps dépecé. Clôthô préside à cette opération, parce que les Parques (*Moires*, en grec) président aux *naissances* ; c'est une *seconde naissance* de Pélops.

[4] Le texte de ce passage est fort discuté, sans que le sens change notablement, quelle que soit la leçon adoptée.

[5] Le mot Χάρις, que j'ai rendu ici par *Génie*, est un de ceux qui revêtent chez Pindare les nuances les plus variées. Toutes peuvent se ramener à une même notion ; mais le traducteur est impuissant à trouver un mot français qui, de son côté, les rassemble ; il se voit contraint de varier l'expression, quoique cette diversité ait elle-même un inconvénient assez grave. Χάρις désignait au vers 18 le charme de la victoire ; il désigne ici celui de la *poésie* qui propage les fables et leur donne du crédit, même quand elles choquent le sentiment religieux.

οἷα παίζομεν φίλαν
ἄνδρες ἀμφὶ θαμὰ τράπεζαν.
Ἀλλὰ Δωρίαν ἀπὸ φόρ-
μιγγα πασσάλου
λάμβαν', εἴ τί τοι Πίσας τε
καὶ Φερενίκου χάρις
νόον ὑπὸ γλυκυτάταις ἔθηκε φροντίσιν,
ὅτε παρ' Ἀλφεῷ σύτο δέμας
ἀκέντητον ἐν δρόμοισι παρέχων,
κράτει δὲ προσέμειξε δεσπόταν,

Συρακόσιον ἱπποχάρ- Ep. 1.
μαν βασιλῆα· λάμπει δέ οἱ κλέος
ἐν εὐάνορι Λυ-
δοῦ Πέλοπος ἀποικίᾳ·
τοῦ μεγασθενὴς ἐ-
ράσσατο Γαιάοχος
Ποσειδάν, ἐπεί νιν καθαροῦ λέβη-
τος ἔξελε Κλωθώ,
ἐλέφαντι φαίδιμον ὦ-
μον κεκαδμένον.
Ἦ θαυματὰ πολλά, καί
πού τι καὶ βροτῶν
28b φάτις ὑπὲρ τὸν ἀλαθῆ λόγον·
δεδαιδαλμένοι ψεύδεσι ποικίλοις
ἐξαπατῶντι μῦθοι.

Χάρις δ', ἅπερ ἅπαντα τεύ- Str. 2.

22 προσέμειξε Schrœd. : προσέμιξε codd. (quam orthographiae variationem iam non adnotabo) || 23 Συρακόσιον Byz. : Συρακο(υ)σ(σ)ίων vett. || ἱπποχάρμαν recc. : ἱππιοχάρμαν B A N - χαρμᾶν C D E ; genetivum et accusat. testantur sch. || 28 θαυματὰ B A¹ ? E ? : θαύματα A² ? C¹pc θαῦμα τὰ Cac C²pc || 28b Lectionem omnium vett. φάτις sch. modo nominativum, modo accusat. interpretantur ; editores sententiam alii aliter distinguunt.

bien souvent ! Mais l'avenir apporte le témoignage le plus
35 véridique[1]. L'homme ne doit attribuer aux Dieux que de
belles actions : c'est la voie la plus sûre[2]. Aussi, fils de Tan-
tale, vais-je parler de toi autrement que mes devanciers :
je dirai que, lorsque ton père, convive des Dieux, leur
offrant à son tour un banquet, les invita à la fête irrépro-
chable[3] du Sipyle, leur chère montagne[4], ce jour-là le
40 Maître du trident splendide te ravit ;

l'amour avait dompté son cœur. Sur son char d'or, il te
transporta dans le palais céleste du Dieu Souverain, où,
plus tard, devait venir aussi Ganymède[5], pour rendre à
45 Zeus le même office. Tu avais disparu ; partout on te
cherchait ; personne ne te ramenait à ta mère. Et voilà
qu'aussitôt, mystérieusement, un voisin jaloux conta que,
dans l'eau qui bouillonnait sur une vive flamme, tes

[1] En d'autre termes, l'erreur ou le mensonge finissent toujours par être reconnus, et il ne faut pas en vouloir à ceux qui, comme Pindare va le faire, contredisent une tradition antique, mais fausse.

[2] On peut voir par la *Ve Néméenne* (14-17) que Pindare procède différemment quand une légende présente des faits qui le choquent, selon qu'elle s'applique aux Dieux ou à de simples héros ; s'il s'agit des Dieux, l nie résolument le trait scandaleux ; s'il s'agit de héros, même très chers à son cœur, il le passe simplement sous silence, comme la mort de Phôcos, tué par ses frères, dans la *Néméenne* citée plus haut. Un cas analogue se présente dans la *XIIIe Olympique* (90-1), où il n'est fait à la mort de Bellérophon qu'une allusion discrète.

[3] Par cette épithète, avant d'avoir avancé son interprétation personnelle du mythe de Pélops, Pindare en rejette dédaigneusement la forme populaire.

[4] Le mont Sipyle, en Lydie, domine le golfe de Smyrne ; la légende de Tantale y a ses attaches comme celle de Niobé, depuis la colonisation du pays par les Grecs. Voir surtout Pausanias, V, 13, 7.

[5] Pindare semble contredire ici la chronologie habituellement admise par les Grecs, et selon laquelle Ganymède, fils de Tros, est antérieur à Pélops (*Iliade*, V, 265 ; XX, 232) ; mais dans la *Petite Iliade* (fr. 6, éd. Kinkel), Ganymède n'apparaissait que deux générations plus tard et Pindare suit volontiers les poètes cycliques.

χει τὰ μείλιχα θνατοῖς,
ἐπιφέροισα τι-
μὰν καὶ ἄπιστον ἐμήσατο πιστόν
ἔμμεναι τὸ πολλάκις·
ἁμέραι δ' ἐπίλοιποι
μάρτυρες σοφώτατοι.
35 Ἔστι δ' ἀνδρὶ φάμεν ἐοικὸς
ἀμφὶ δαιμόνων καλά· μεί-
ων γὰρ αἰτία.
Υἱὲ Ταντάλου, σὲ δ' ἀντί-
α προτέρων φθέγξομαι,
ὁπότ' ἐκάλεσε πατὴρ τὸν εὐνομώτατον
ἐς ἔρανον φίλαν τε Σίπυλον,
ἀμοιβαῖα θεοῖσι δεῖπνα παρέχων,
40 τότ' Ἀγλαοτρίαιναν ἁρπάσαι,

δαμέντα φρένας ἱμέρῳ, Ant. 2.
χρυσέαισί τ' ἀν' ἵπποις
ὕπατον εὐρυτί-
μου ποτὶ δῶμα Διὸς μεταβᾶσαι·
ἔνθα δευτέρῳ χρόνῳ
ἦλθε καὶ Γανυμήδης
45 Ζηνὶ τῶὔτ' ἐπὶ χρέος.
Ὡς δ' ἄφαντος ἔπελες, οὐδὲ
ματρὶ πολλὰ μαιόμενοι
φῶτες ἄγαγον,
ἔννεπε κρυφᾷ τις αὐτί-
κα φθονερῶν γειτόνων,
ὕδατος ὅτι τε πυρὶ ζέοισαν εἰς ἀκμὰν
μαχαίρᾳ τάμον κατὰ μέλη,

41 χρυσέαισί τ' ἀν' Er. S: χρυσέαις κάν C χρυσέαισι κάν D χρυσέαισιν ἀν' vel ἀν cett. ‖ 48 ὅτι τε : ὅτι σε lemma schol. τε coniunctionem interpretantur Bœckh et Hermann ; pronomen (= σέ), rectius Wackernagel, Schrœder. ‖ εἰς ex sch. Momm. : ἐπ' vett. ‖ 49 κατὰ : κάτα Hermann.

50 membres, dépecés au couteau, avaient été jetés, et que sur leurs tables, au dernier service[1], les convives s'étaient partagé ta chair et l'avaient mangée.

Non ! je ne puis appeler cannibale aucun des Dieux ! Je m'y refuse ! Rarement on échappe au châtiment qu'attire le 55 blasphème. S'il fut un mortel honoré par les maîtres de l'Olympe, oui, ce fut Tantale. Mais il ne sut pas éviter l'enivrement de sa grande fortune. Insatiable, il provoqua une punition monstrueuse : cette énorme pierre que le Dieu Suprême a suspendue au-dessus de lui. Sans cesse il la voudrait rejeter de sa tête, et ce souci bannit loin de lui toute joie !

III

Il reste condamné, inéluctablement, à cette vie de tor- 60 ture obsédante, quatrième supplice, joint à trois autres[2], pour avoir dérobé aux Immortels et avoir livré à des humains, à ses commensaux, le nectar et l'ambroisie auxquels il devait l'immortalité. Il se trompe, l'homme qui 65 espère cacher à la divinité un de ses actes ! C'est pourquoi les Dieux renvoyèrent son fils retrouver la race misérable

[1] Le texte de ce passage est discuté ; voir les *notes critiques*.

[2] Les anciens déjà se partageaient entre deux explications de cette formule énigmatique : 1° Pindare suppose connus (par l'*Odyssée*, XI, 582-92) trois modes du supplice subi par Tantale, et il y ajoute, en suivant une tradition qu'on rencontre avant lui chez Alcman (fr. 87), Archiloque (fr. 53) et Alcée (fr. 93), un quatrième mode : la pierre suspendue au-dessus de la tête ; 2° il compte quatre grands suppliciés, Tityos, Sisyphe, Ixion et Tantale. Si l'on accepte la première opinion, on discute encore sur la nature des trois premières peines, qui sont, pour la plupart : la mare où est plongé Tantale, la faim et la soif ; pour Comparetti (*Philologus*, XXXIII, 243) : la faim, la soif et l'immortalité. Mais la seconde interprétation a aussi ses inconvénients ; car Tantale fait déjà partie du groupe des trois grands coupables dans l'*Odyssée* (XI, 582-600), le seul auquel Pindare ait pu penser, semble-t-il, pour y ajouter un quatrième.

50 τραπέζαισί τ', ἀμφὶ δεύτατα, κρεῶν 80
σέθεν διεδάσαντο καὶ φάγον.

Ἐμοὶ δ' ἄπορα γαστρίμαρ- Ep. 1.
γον μακάρων τιν' εἰπεῖν· ἀφίσταμαι·
ἀκέρδεια λέλογχ-
εν θαμινὰ κακαγόρους. 85
Εἰ δὲ δή τιν' ἄνδρα
θνατὸν Ὀλύμπου σκοποί
55 ἐτίμασαν, ἦν Τάνταλος οὗτος· ἀλ-
λὰ γὰρ καταπέψαι
μέγαν ὄλβον οὐκ ἐδυνά-
σθη, κόρῳ δ' ἕλεν
ἄταν ὑπέροπλον, ἅν
οἱ πατὴρ ὕπερ 90
57b κρέμασε καρτερὸν αὐτῷ λίθον,
τὸν αἰεὶ μενοινῶν κεφαλᾶς βαλεῖν
εὐφροσύνας ἀλᾶται.

Ἔχει δ' ἀπάλαμον βίον Str. 3.
τοῦτον ἐμπεδόμοχθον, 96
60 μετὰ τριῶν τέταρ-
τον πόνον, ἀθανάτων ὅτι κλέψαις
ἁλίκεσσι συμπόταις
νέκταρ ἀμβροσίαν τε 100
δῶκεν, οἷσιν ἄφθιτον
θῆκαν. Εἰ δὲ θεὸν ἀνήρ τις
ἔλπεται λελαθέμεν ἔρ-

50 ἀμφὶ δεύτατα vett. praeter Vac (ἀμφιδεύματα, unde W ἀμφὶ δεύματα): ἀμφίδευρα Athenaeus 641 c, quod Schweighaeuser in ἀμφὶ δεύτερα correxit ‖ 53 κακαγόρους As Cac D Ns V : -γόρος A Cpc lemma schol. -γόρως E ‖ 57 ἅν Hermann : τάν codd. ‖ 58 αἰεὶ Byz. : ἀεὶ codd. ‖ 59 ἀπάλαμον Byz. : ἀπάλαμνον codd. ‖ 60 ἀθανάτων : ἀθανάτους AE ‖ 64 θῆκαν Rauchenstein : (ἔ)θεσαν αὐτόν vett. αὐτόν deleverunt Byz. (præter partem Thom.) ‖ ⟨λε⟩λαθέμεν Momm. : λαθέμεν codd. ⟨τι⟩ λαθέμεν Call.

des mortels. Et lorsqu'à la fleur de son âge, un duvet brun revêtit son menton, il rêva de l'alliance qu'offrait aux concurrents le souverain de Pise ;

70 il voulut obtenir de son père[1] l'illustre Hippodamie. Il alla donc aux bords de la mer blanchissante ; seul, dans l'ombre nocturne, il appela le Dieu du trident, le Dieu qui fait gronder l'abîme ; — et le Dieu lui apparut, face à face.
75 Pélops lui dit : « Ah ! si les doux présents de Cypris, ô Poseidon, ont quelque charme, enchaîne la lance d'airain d'Œnomaos ; conduis-moi, sur ton char le plus rapide, au pays d'Élis, et mène-moi à la Victoire. Car, déjà, par la mort de treize héros, treize prétendants, il recule sans
80 fin le mariage

de sa fille ! Un grand risque ne veut pas d'un homme sans cœur. Puisqu'il faut mourir, pourquoi s'asseoir dans l'ombre et consommer en vain une vieillesse ignorée, loin de tout ce qui fait la beauté de la vie ? Non, j'affron-
85 terai cette épreuve. A toi de m'accorder le succès désiré[2] !

[1] Le souverain de Pise, le père d'Hippodamie, est Œnomaos. Voici sa légende, d'après l'*Épitomé* d'Apollodore, 2, 4 : « Le roi de Pise, Œnomaos, avait une fille, Hippodamie, et, soit qu'il fût amoureux d'elle, comme certains le racontent, soit qu'il eût reçu un oracle, selon lequel il mourrait de la main de celui qui l'épouserait, personne ne la prenait pour femme ; le père, au lieu d'y engager les prétendants, les mettait à mort. Il avait des armes et des chevaux, qu'il tenait d'Arès, et il imposait aux prétendants une épreuve dont la main de sa fille serait le prix ; il fallait que le concurrent prît Hippodamie sur son propre char et s'enfuit jusqu'à l'isthme de Corinthe ; Œnomaos le poursuivait aussitôt, en armes, et le tuait s'il l'attrapait ; celui qu'il n'attraperait pas devait épouser Hippodamie. » Pindare n'a voulu développer qu'un épisode : l'appel de Pélops à Poseidon. Il procède, pour le reste, par de brèves allusions qui supposent la connaissance des faits. — Le fronton Est du temple de Zeus représentait les préparatifs de concours entre Pélops et Œnomaos ; mais la *Ire Olympique* est antérieure.

[2] Comparez le bel épisode de la prière d'Iamos, dans la *VIe Olympique*, 56-63.

δων, ἁμαρτάνει.
65 Τοὔνεκα προῆκαν υἱὸν
ἀθάνατοί οἱ πάλιν 105
μετὰ τὸ ταχύποτμον αὖτις ἀνέρων ἔθνος.
Πρὸς εὐάνθεμον δ' ὅτε φυάν
λάχναι νιν μέλαν γένειον ἔρεφον, 110
ἑτοῖμον ἀνεφρόντισεν γάμον

70 Πισάτα παρὰ πατρὸς εὖ- Ant. 3.
δοξον Ἱπποδάμειαν
σχεθέμεν. Ἐγγὺς ἐλ-
θὼν πολιᾶς ἁλὸς οἶος ἐν ὄρφνᾳ 115
ἄπυεν βαρύκτυπον
Εὐτρίαιναν· ὁ δ' αὐτῷ
πὰρ ποδὶ σχεδὸν φάνη.
75 Τῷ μὲν εἶπε· « Φίλια δῶρα
Κυπρίας ἄγ' εἴ τι, Ποσεί-
δαον, ἐς χάριν 120
τέλλεται, πέδασον ἔγχος
Οἰνομάου χάλκεον,
ἐμὲ δ' ἐπὶ ταχυτάτων πόρευσον ἁρμάτων 125
ἐς Ἅλιν, κράτει δὲ πέλασον.
Ἐπεὶ τρεῖς τε καὶ δέκ' ἄνδρας ὀλέσαις
80 μναστῆρας ἀναβάλλεται γάμον

θυγατρός. Ὁ μέγας δὲ κίν- Ep. 3.
δυνος ἄναλκιν οὐ φῶτα λαμβάνει· 130
θανεῖν δ' οἷσιν ἀνάγ-
κα, τά κέ τις ἀνώνυμον
γῆρας ἐν σκότῳ καθ-
ήμενος ἕψοι μάταν,
ἁπάντων καλῶν ἄμμορος; Ἀλλ' ἐμοὶ 135

71 ἐγγὺς Bgk : ἐγγὺς δ' codd. || 82 τά A B' C^ac (cf. Gregorium Corinthium p. 212) : τί B^s C^pc etc.

« Il dit, et les paroles qu'il avait osé dire ne furent point perdues. Pour le glorifier, le Dieu lui donna un char d'or et des chevaux aux ailes inlassables.

IV

Il triompha d'Œnomaos, et la vierge vint en son lit : il eut d'elle six fils[1], six princes aux vertus généreuses.
90 Aujourd'hui, présent aux fêtes où coule le sang des victimes, il réside sur les rives de l'Alphée et les hôtes, qui se succèdent auprès du plus vénéré des autels, circulent autour de son tombeau[2]. Partout va resplendir, grâce à
95 l'arène d'Olympie, la gloire de Pélops[3]. Là se juge la vitesse des jambes et la hardiesse endurante de la force. Puis le vainqueur, toute sa vie, savoure le miel de la félicité :

les Jeux du moins ont comblé ses vœux ! Une joie que les jours transmettent aux jours, sans répit, c'est le bien
100 suprême pour un homme[4] ! A moi de couronner notre hôte,

[1] Les six enfants de Pélops sont : Atrée, Thyeste, Pitthée, Alcathoos, Plisthène, Chrysippe (il y a des variantes).

[2] Sur le sanctuaire de Pélops (le *Pélopion*), cf. Pausanias, V, 13. Les fouilles ont remis au jour, au sud du temple d'Héra, « les restes d'une enceinte pentagonale, entourant un tertre bas. C'est le sanctuaire de Pélops ou *Pélopion*. C'était un téménos à ciel ouvert, consacré par les Achéens de Pise à leur héros, par conséquent un des plus anciens monuments de l'Altis. Ce monticule, long de 40 m., large de 25 à 30 m. et haut (actuellement) de 2 m., était boisé. Au centre était l'autel du héros, sa statue et une fosse où l'on immolait un bélier noir. D'abord entouré d'un grossier soutènement, il fut à l'époque macédonienne enfermé dans un mur régulier. » (Fougères, *Grèce*, 2e éd. p. 347).

[3] Tel est bien le sens ; tout ce développement est consacré à la gloire de Pélops, dont le nom, répété avec intention à la fin de la phrase, est complément de κλέος, non de δρόμοις.

[4] En d'autres termes, le vainqueur peut éprouver à l'avenir, comme tous les hommes, les peines que la vie nous apporte un jour ou l'autre ; mais il possède une gloire que rien ne peut plus lui enlever.

μὲν οὗτος ἄεθλος
85 ὑποκείσεται· τὺ δὲ πρᾶ-
ξιν φίλαν δίδοι. »
Ὥς ἔννεπεν· οὐδ' ἀκράν-
τοις ἐφάψατο
86b ἔπεσι. Τὸν μὲν ἀγάλλων θεός
ἔδωκεν δίφρον τε χρύσεον πτεροῖ- 140
σίν τ' ἀκάμαντας ἵππους·

ἕλεν δ' Οἰνομάου βίαν Str. 4.
παρθένον τε σύνευνον·
τέκε τε λαγέτας 145
ἓξ ἀρεταῖσι μεμαότας υἱούς·
90 νῦν δ' ἐν αἱμακουρίαις
ἀγλααῖσι μέμεικται,
Ἀλφεοῦ πόρῳ κλιθείς,
τύμβον ἀμφίπολον ἔχων πο- 150
λυξενωτάτῳ παρὰ βω-
μῷ· τὸ δὲ κλέος
τηλόθεν δέδορκε τᾶν Ὀ-
λυμπιάδων ἐν δρόμοις
95 Πέλοπος, ἵνα ταχυτὰς ποδῶν ἐρίζεται 155
ἁμαί τ' ἰσχύος θρασύπονοι·
ὁ νικῶν δὲ λοιπὸν ἀμφὶ βίοτον
ἔχει μελιτόεσσαν εὐδίαν

ἀέθλων γ' ἕνεκεν· τὸ δ' αἰ- Ant. 4.
εὶ παράμερον ἐσλόν 160
100 ὕπατον ἔρχεται
παντὶ βροτῶν. Ἐμὲ δὲ στεφανῶσαι
κεῖνον ἱππίῳ νόμῳ

89 τέκε τε vel δέ Byz : ἃ τέκε codd. (contra metrum, nisi Pindarum dactylum in hac stropha pro tribracho admisisse concedas) || 100 βροτῶν : βροτῷ N Byz.

aux sons du mode équestre[1], sur le ton éolien. Je sais que jamais mes hymnes, de leurs plis glorieux[2], ne pareront un
105 hôte qui, parmi les hommes de ce temps, réunisse, à un plus haut degré, et le goût du beau et la puissance irrésistible. Un Dieu veille sur tes desseins, Hiéron ; il se donne cette tâche ! S'il ne cesse pas bientôt de te favoriser, j'espère que plus douce encore à ton cœur sera la victoire

110 que remportera ton char agile ; j'irai, près de la colline lumineuse de Cronos, trouver la voie des louanges dignes de la célébrer. Oui, pour moi la Muse tient en réserve des traits tout puissants. Il est des grandeurs de plusieurs ordres : c'est pour les rois que se dresse la plus
115 sublime. Puisse ton pied toujours fouler les cimes, tandis qu'aussi longtemps, associé aux triomphateurs, je ferai connaître mon génie, parmi les Grecs, en tous lieux.

[1] Sur le mode (littéralement : *nome*) équestre attribué à Olympos, cf. Plutarque, *de Musica*, 7. L'*éolien* (ou *hypodorien)* est une variété de notre *mineur* ; les Grecs lui trouvaient un caractère vif et noble.
[2] L'hymne est comparé à un vêtement de fête.

Αἰοληΐδι μολπᾷ
χρή· πέποιθα δὲ ξένον 165
μή τιν' ἀμφότερα καλῶν τε
ἴδριν ἁμᾷ καὶ δύναμιν
κυριώτερον
105 τῶν γε νῦν κλυταῖσι δαιδα-
λωσέμεν ὕμνων πτυχαῖς. 170
Θεὸς ἐπίτροπος ἐὼν τεαῖσι μήδεται
ἔχων τοῦτο κᾶδος, Ἱέρων,
μερίμναισιν· εἰ δὲ μὴ ταχὺ λίποι,
ἔτι γλυκυτέραν κεν ἔλπομαι 175
110 σὺν ἅρματι θοῷ κλεί- Ep. 4.
ξειν, ἐπίκουρον εὑρὼν ὁδὸν λόγων,
παρ' εὐδείελον ἐλ-
θὼν Κρόνιον. Ἐμοὶ μὲν ὦν
Μοῖσα καρτερώτα-
τον βέλος ἀλκᾷ τρέφει· 180
⟨ἐπ'⟩ ἄλλοισι δ' ἄλλοι μεγάλοι· τὸ δ' ἔ-
σχατον κορυφοῦται
βασιλεῦσι. Μηκέτι πά-
πταινε πόρσιον.
115 Εἴη σέ τε τοῦτον ὑ-
ψοῦ χρόνον πατεῖν, 185
115ᵇ ἐμέ τε τοσσάδε νικαφόροις
ὁμιλεῖν πρόφαντον σοφίᾳ καθ' Ἕλ-
λανας ἐόντα παντᾷ.

104 ἁμᾷ καὶ Wilam. (–⏑⏑– pro –⏑–⏑ admisso): ἅμα καὶ vett. ἄλλον ἢ Byz. || A versu 106 usque ad *Ol. II*, 50, habemus novum testem, papyrum quinti aut sexti saeculi (Ox. Pap. XIII, n° 1614). || 109 γλυκυτέραν κεν : κεν om. C D N; finis versus mutilus in papyro; vestigia tamen omissioni particulae non favent. || 113 ἐπ' add. Byz. ; locus mutilus in papyro.

II

NOTICE

La date. Les données fournies par nos manuscrits (inscriptions et scholies) sont contradictoires. Mais le papyrus d'Oxyrhynchus a mis fin à toute discussion en indiquant sans ambiguïté la 76e olympiade (=476). Théron a remporté la victoire à la course des chars l'année même où le cheval de Hiéron, Phérénicos, triomphait à la course des chevaux montés.

Théron d'Agrigente. Théron, tyran d'Agrigente, était fils d'Ainésidème, qui avait été, comme Gélon, un des lieutenants d'Hippocrate, tyran de Géla (Hérodote, V, 2, 154). Il appartenait à la famille des Emménides, qui prétendait rattacher son origine à la lignée d'Œdipe et de Cadmos par Thersandre, fils de Polynice (*Olympique II*, vers 25 et 42-50). Le troisième descendant de Thersandre, Théras, avait colonisé l'île de Théra (Pausanias, VII, 2, 2). De ses deux fils, Clytios et Télémaque, le premier était demeuré à Théra; c'est le second qui semble avoir émigré en Sicile avec les fondateurs de Géla[1]. Environ cent ans après, la famille passa à Agrigente, avec les fondateurs de la nouvelle cité, Aristonoos et Pystilos. Plus tard, un second Télémaque avait été le principal auteur du renversement de Phalaris. Le nom générique d'Emménides, que Pindare donne à la *gens* provenait

[1] La scholie sur le vers 68 d est altérée dans la phrase qui concerne Télémaque. La fondation de Géla par Antiphémos de Rhodes et Entimos de Crète est de 689.

du fils de ce Télémaque, qui avait eu lui-même pour fils Ainésidème, père de Théron et de Xénocrate[1].

Les relations de Pindare avec cette famille étaient anciennes. Dès l'année 490, il s'était lié à Delphes avec le jeune et charmant fils de Xénocrate, Thrasybule, et avait composé pour la victoire du quadrige de Xénocrate la *VIe Pythique*[2]. Bien que dans la *IIe Olympique* rien n'indique sûrement que le poète assiste lui-même à la fête, son séjour en Sicile en 476 rend cette présence vraisemblable[3]. Il parle d'ailleurs de Théron, comme de Hiéron — semble-t-il — en homme qui a connu personnellement son héros.

Nous avons encore, outre ce poème et la *IIIe Olympique*, qui a été provoquée par la même victoire, outre la *VIe Pythique* et la *IIIe Isthmique*, écrites pour Xénocrate et Thrasybule, deux fragments de *thrènes* adressés à Théron (fr. 129-130; fr. 131). Nous allons voir que la *IIe Olympique* se rapproche parfois d'un thrène par les thèmes qu'elle traite et par l'accent avec lequel elle les traite. L'alternance de la prospérité la plus éclatante et des catastrophes les plus tragiques est la marque caractéristique de cette race d'Œdipe et de Cadmos, dont les Emménides se réclamaient. Dans leur histoire plus récente et plus authentique, au témoignage de Pindare (vers 20-22), ces vicissitudes s'étaient reproduites. La vie même de Théron n'en a point été exempte. Après s'être emparé du pouvoir[4], il entretint une politique de bon accord avec le maître de Syracuse, Gélon, et remporta avec lui sur les Carthaginois la grande vic-

[1] Scholies sur la *IIIe Olympique*, 68 d.

[2] Cf. Wilamowitz, *Hieron und Pindaros*, p. 1286. La date de a *IIe Isthmique*, adressée à Thrasybule, n'est pas certaine.

[3] L'ode a dû être chantée en effet chez Théron, même si elle avait été commandée et écrite pour être exécutée d'abord à Olympie, hypothèse qui n'a pas été envisagée par la critique, mais qu'à mon sens le début et peut-être aussi les vers 99-101 rendraient possible.

[4] Vers 488.

toire d'Himère (480), à la suite de laquelle la puissance et la richesse d'Agrigente furent portées à leur plus haut point. Gélon avait épousé sa fille Damarète, et ce fut une des raisons qui rendirent plus délicats ses rapports avec Hiéron, après la mort de Gélon. Nous avons dit[1] comment Gélon avait partagé entre ses trois frères son héritage, laissant à Théron le pouvoir suprême, à Polyzalos le commandement des troupes et la main de Damarète, à Thrasybule la tutelle de ses enfants. Après que Hiéron eut essayé de se débarrasser de Polyzalos en l'envoyant guerroyer en Italie et que Polyzalos se fut réfugié à Himère, auprès du fils de Théron, Thrasydée, un conflit faillit éclater entre le tyran de Syracuse et celui d'Agrigente. Nous entrevoyons imparfaitement, à travers les renseignements fragmentaires que nous possédons, comment il se développa et se dénoua. Les Himéréens, mécontents du gouvernement de Thrasydée, aidèrent à sortir d'embarras Hiéron qui les en récompensa d'ailleurs fort mal. Simonide fut, dit-on, le négociateur qui parvint à rétablir la concorde. La paix ne fut pas troublée, et Polyzalos obtint son pardon. A ces événements furent mêlés des parents de Théron, Capys et Hippocrate; on nous dit qu'ils prirent parti contre Théron, mais nous ne savons rien de précis sur le rôle qu'ils jouèrent.

Tout cela ne nous est connu — et bien obscurément — que par les scholies et par Diodore, qui semblent également dériver de Timée. Diodore place ces faits en 476 et, à juger par l'ordre qu'il suit, il paraît les mettre au commencement de l'année. Ils seraient alors antérieurs au poème de Pindare ; déjà dans l'antiquité Didyme avait émis l'opinion que le poète y faisait directement allusion. Bœckh et ceux qui l'ont suivi, chez les modernes, ont tenté, en admettant la même hypothèse, de donner un sens très précis aux généralités un peu mystérieuses pour lesquelles un lec-

[1] Voir la notice sur la *Ire Olympique*.

teur moins subtil ne croit pas nécessaire de réclamer une application aussi personnelle et dont il semble d'ailleurs qu'il eût été assez indiscret, sinon imprudent, pour Pindare, de se départir. Aristarque avait commenté l'ode avec beaucoup plus de sagesse, en interprétant surtout ce que le poète dit des vicissitudes de la fortune comme ayant trait à l'ancienne histoire des Emménides. L'analyse va nous montrer qu'il avait sans doute raison. Il faut de plus ne pas oublier que la chronologie de Diodore est très sujette à caution; il est si difficile de s'y référer strictement[1] que, même si l'on était disposé à croire, en principe, que l'ode doit contenir des allusions précises aux événements contemporains, il serait extrêmement téméraire pour nous de prétendre les pénétrer entièrement.

Analyse de l'ode.

L'ode est très propre à montrer à la fois comment Pindare accepte les lois du genre et quelle variété de tons il a su cependant mettre dans des poèmes où il est astreint à traiter, en se conformant à des obligations assez étroites, une matière en apparence monotone. Dans une première strophe qui s'ouvre, d'un puissant coup d'aile, par une belle apostrophe à ses propres vers, il définit quelle application particulière il fera ici de cette règle du lyrisme qui lui prescrit de chanter un Dieu, un héros, un homme. Le Dieu est celui sous le patronage duquel est placée la fête où la victoire a été remportée : Zeus. Le héros est celui qui l'a instituée : Héraclès, dont la vie n'a été qu'une épreuve continuelle, et qui est ainsi un exemple — Pindare le suggère, sans exprimer encore ouvertement son intention — de cette destinée humaine où les biens et les maux se succèdent ou se mêlent sans cesse. L'homme, c'est Théron, et, dès que Pindare l'a nommé, il prend congé du Dieu et du héros dont il a proclamé les noms d'autant plus solennellement qu'il devait s'acquitter plus brièvement envers eux. Le nom

[1] Wilamowitz notamment (*l. c.*) a bien montré comment et pourquoi elle est incertaine.

de Théron et la mention de son quadrige victorieux, celle de sa race aussi, introduisent aussitôt les deux autres thèmes qui, en s'entrelaçant, vont faire tout l'intérêt du poème : la vertu du souverain d'Agrigente, et les épreuves de sa famille, épreuves toujours couronnées par le succès. Un souhait afin que Zeus étende sa protection, à l'avenir, sur la postérité des Emménides, amène une maxime sur les vicissitudes de la vie humaine[1]. Le poète la justifie aussitôt, dans le début de la seconde triade, par l'exemple des filles de Cadmos, Sémélé et Inô. Infortune et prospérité ont continué d'alterner ainsi dans la race de Laïos, qui, par Thersandre, fils de Polynice et d'Argie, a survécu au plus terrible des drames[2]. Son représentant actuel, Théron, soit seul, soit de compagnie avec son frère Xénocrate, a remporté aux jeux des victoires qui sont la meilleure consolation de toutes les peines. Il les doit à son opulence et à ses talents. Il faut en effet que la richesse soit unie au mérite, pour qu'elle donne le bonheur. Il faut aussi, pour qu'on sache en bien user, qu'on n'ignore pas quel est le sort réservé à l'homme après sa mort. Sur une phrase un peu brusque, avec une anacoluthe qui est faite pour surprendre, s'introduit ainsi, à la fin de cette troisième triade, le développement qui va remplir la quatrième, et y tiendra la place du mythe. C'est la partie la plus originale de l'ode et celle qui lui donne son véritable sens. Elle contient d'abord un exposé concis, mais singulièrement intéressant, d'une doctrine orphique ou pythagoricienne de la destinée des âmes. Cet exposé doit être rapproché de trois fragments, qui appartenaient à des thrènes, et dont les deux premiers nous ont été conservés par Plutarque, le troisième par Platon[3]. Dans l'un, Pindare décrit le bonheur

[1] C'est la matière de l'épode I, qui est la partie de l'ode où Didyme voyait des allusions à l'affaire de Polyzalos. Mais les expressions du poète sont vraiment tout à fait générales.

[2] Ici commence la 3e triade.

[3] Fr. 131-2 de l'édition Schrœder, cités par Plutarque, *Consolation à Apollonius*, ch. 35 ; fr. 133, cité par Platon, *Ménon*, p. 81 b.

des justes après la mort; dans le second, il enseigne que la mort ne détruit que l'élément corporel de notre être; elle en laisse subsister l'élément divin, qui, pendant la vie terrestre, est endormi quand le corps veille, et se manifeste la nuit par des songes. Dans le dernier, il professe la croyance en la métempsychose : les âmes qui, au jugement de Perséphone, ont expié leurs fautes, sont renvoyées en ce monde au bout d'une période de neuf ans ; elles deviennent des rois ou des sages, et sont ensuite honorées par les hommes comme des héros. Dans la *II*e *Olympique*, il exprime des idées analogues, sans que tous les détails concordent. En quelques mots énergiques, il affirme le châtiment des coupables ; il insiste de préférence sur la félicité des bons. Ceux-ci mènent d'abord, dans l'Hadès[1], une existence facile, qui ne demande de leur part aucun effort. Mais un degré suprême de félicité est réservé aux âmes de qualité supérieure qui ont réussi à accomplir trois fois le double cycle de l'existence terrestre et infernale sans avoir contracté aucune espèce de souillure. Celles-là, en suivant la route de Zeus[2], se rendent aux îles des Bienheureux, où Cronos et son assesseur Rhadamanthe règnent sur elles[3]. Parmi ces privilégiés, Pindare a soin de nommer, à côté de Pélée et d'Achille, Cadmos, l'ancêtre des Emménides. Il va revenir ainsi dans la dernière triade à Théron; mais auparavant dans la strophe par laquelle cette triade commence, le poète a placé, en même temps qu'une de ces fières affirmations de son génie auxquelles il se plaît, une allusion à la jalousie de ses rivaux, que notre curiosité ne trouve pas assez claire ; nous aurions tort cependant d'en reprocher à Pindare l'imprécision sans doute voulue. Les scholiastes y voient une des manifestations de la rivalité entre le poète thébain d'une part, les

[1] Le nom n'est pas prononcé.
[2] Peut-être la voie lactée.
[3] Voir la note relative à ce passage dont le texte est altéré.

Ioniens Simonide et Bacchylide de l'autre; et ils expliquent ainsi l'emploi du duel γαρύετον dans cette phrase cinglante. Il faut convenir que ce duel, que rien ne prépare et n'appuie dans le contexte, est assez surprenant, et, comme il est facile de le corriger, on hésite à le défendre par la supposition que Pindare nous a donné une véritable énigme à déchiffrer. Il est incontestable qu'il y avait entre Pindare et Simonide une opposition de nature et de talent, et cette opposition — qui est absolue — a pu contribuer à les mettre aux prises, non moins qu'une rivalité d'influence à la cour d'Hiéron et de Théron, dont on ne peut guère douter non plus. Mais Simonide a remporté une victoire dithyrambique à Athènes plusieurs mois après celle de Phérénicos à Olympie; il est donc difficile de croire que Pindare, dès le moment où il écrivait la *IIe Olympique*, ait eu à se plaindre de ses manœuvres auprès de Théron[1].

Un magnifique éloge de Théron, que n'épargne pas la jalousie, aussi impuissante d'ailleurs contre ce grand homme de bien que contre le génie du poète, termine cette ode d'un sentiment si différent de celui qui a inspiré la *Ire Olympique*.

Le mètre. La *IIe Olympique* est une des odes peu nombreuses où le rythme est péonique. Le péon, pied de 5 temps, représentés par une longue et trois brèves, a diverses formes suivant la place qu'y occupe la longue; les deux principales sont –⏑⏑⏑ et ⏑⏑⏑–; si deux des brèves sont contractées en une longue, il prend la forme du crétique –⏑–, auquel sont apparentés le bacchée ⏑–– et le palimbacchée ––⏑. Les péons ou crétiques s'emploient associés à des dipodies trochaïques ou iambiques. Ce rythme animé, qui est celui des anciennes danses crétoises et que Thalétas a introduit dans la poésie lyrique chorale, indique d'ordinaire que la part de l'orchestique,

[1] Cf. Wilamowitz (*l. c.* p. 1283).

dans l'exécution du poème, a une grande importance[1]. Si donc, par la tristesse religieuse qui s'y trouve répandue, la *II*e *Olympique* ressemble à un thrène, par sa forme métrique, elle fait penser à un péan ou à un hyporchème. Rien n'indique quel était le mode musical; l'emploi de la lyre comme instrument d'accompagnement paraît résulter du vers 62, qui suggère peut-être aussi que le poème a été chanté dans un banquet. Nous allons voir que la *III*e *Olympique* célèbre la même victoire, mais est peut-être un peu postérieure à la *II*e.

[1] C'est d'ailleurs une question, que de savoir si ces péons, ici et dans les odes très rares où on les rencontre encore, sont de véritables péons, ou bien des dipodies syncopées. Wilamowitz, entre autres (*Griechische Verskunst*, p. 309), les élimine et considère l'ode comme composée dans le rythme iambique.

SCHÉMA MÉTRIQUE

Strophe :

⏑ – ⏑ – – ⏑ – ⏓
⏖ ⏒ – ⏑ –
– ⏑ ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ – ⏑ ⏓
– – ⏑ – – ⏑ ⏑ ⏑ – ⏑ ⏖
– – ⏑ – ⏖ ⏑ ⏓
– ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ ⏓
⏓ –[1] ⏑ ⏑ ⏑ – ⏑ –
⏑ ⏑ ⏑ – – ⏑ ⏓
⏑ – – ⏑ ⏑ ⏑
– ⏑ ⏖ – ⏑ ⏓
⏑ – – ⏑ – ⏓
– – ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ –
⏑ – ⏑ – ⏑ ⏑ ⏓

Épode :

– – ⏑ – – ⏑ ⏖ – ⏑ ⏓
– ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ – ⏑ –
– ⏑ – ⏓
⏑ ⏑ ⏑ – – ⏑ –
⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ – – ⏑ ⏓
– – ⏑ – – ⏑ ⏖
– ⏑ ⏑ ⏑ – ⏓
⏓ – ⏑ ⏑ ⏑ – ⏑ – – ⏑ – –
⏑ – ⏑ – ⏑ – ⏓

[1] Ou ⏖ –, si, au vers 71, on scande κενεάν sans synizèse ; – –, si on lit κεινάν.

IIe OLYMPIQUE

POUR THÉRON D'AGRIGENTE,
VAINQUEUR A LA COURSE DES CHARS

I

Hymnes, rois de la lyre, quel Dieu, quel héros, quel homme allons-nous chanter ? Le souverain de Pise est Zeus ; c'est Héraclès qui a institué la fête olympique, 5 prémices de sa victoire ; et c'est Théron aussi que nous devons célébrer pour le succès de son quadrige ; Théron, observateur religieux de l'hospitalité, rempart d'Agrigente, fleur issue d'une illustre lignée, pour le salut de la cité.

Ses ancêtres, après mainte épreuve, occupèrent cette 10 sainte résidence au bord du fleuve[1] ; ils furent l'œil[2] de la Sicile ; le temps et le destin veillèrent sur eux, apportant richesse et gloire à leurs pures vertus. Et toi, fils de Cronos et de Rhéa, qui as ta demeure sur l'Olympe, et aussi sur la cime qui préside aux jeux[3], et sur la rive de

[1] La ville d'*Acragas* (Agrigente) était située auprès d'un fleuve qui portait le même nom. L'épithète *sainte* est motivée, selon les scholies, soit par l'existence à Agrigente d'un temple d'Athéna, soit par la légende selon laquelle Zeus aurait fait présent de son territoire à Perséphone pour ses ἀνακαλυπτήρια (jour où la fiancée se montrait pour la première fois sans voile).

[2] L'*œil* symbolise ce qui est précieux entre toutes choses.

[3] C'est-à-dire le mont de Cronos ; cf. *Ire Olympique*, III.

B′

ΘΗΡΩΝΙ ΑΚΡΑΓΑΝΤΙΝΩΙ
ΑΡΜΑΤΙ

Ἀναξιφόρμιγγες ὕμνοι, Str. 1.
τίνα θεόν, τίν' ἥ-
ρωα, τίνα δ' ἄνδρα κελαδήσομεν;
ἤτοι Πίσα μὲν Διός· Ὀλυμπιάδα δ'
ἔστασεν Ἡρακλέης
ἀκρόθινα πολέμου·
Θήρωνα δὲ τετραορίας
ἕνεκα νικαφόρου
γεγωνητέον, ὄ-
πι δίκαιον ξένων,
ἔρεισμ' Ἀκράγαντος,
εὐωνύμων τε πατέρων
ἄωτον ὀρθόπολιν·

καμόντες οἳ πολλὰ θυμῷ Ant. 1.
ἱερὸν ἔσχον οἴ-
κημα ποταμοῦ, Σικελίας τ' ἔσαν
ὀφθαλμός, αἰὼν δ' ἔφεπε μόρσιμος,
πλοῦτόν τε καὶ χάριν ἄγων
γνησίαις ἐπ' ἀρεταῖς.
Ἀλλ' ὦ Κρόνιε παῖ Ῥέας,
ἕδος Ὀλύμπου νέμων
ἀέθλων τε κορυ-

2 θεόν: θεῶν EVL ‖ τίν' ἥρωα : τίνα δ' ἥρωα AE ‖ τίνα δ' ἄνδρα : τίν' ἄνδρα CD ‖ 4 ἀκρόθινα : ἀκροθίνια CN^{ac} Zenodotus ‖ 6 ὄπι (= ⏑–) cum Schrœd. accepi : ὄπιν Hermann ‖ ξένων Hermann : ξένον codd. et papyrus.

15 l'Alphée, laisse-toi charmer par mes vers; que ta bienveillance assure la possession de ces champs héréditaires

à leur postérité. Rien de nos actions ne peut être anéanti, justes ni injustes[1]. Le temps même, père de toutes choses, ne saurait faire qu'elles n'aient pas été accomplies.
20 Mais un sort favorable peut les précipiter dans l'oubli. Par le noble effet de la joie, la peine s'éteint; sa malignité est domptée,

II

lorsque le Destin, prescrit par les Dieux, élève jusqu'aux nues notre félicité[2]. Mon dire s'accorde avec le
25 sort des filles glorieuses[3] de Cadmos ; elles ont subi de grandes épreuves, mais la force supérieure du bonheur les a déchargées du poids de leur peine. Sémélé aux longues tresses a péri dans le fracas de la foudre : elle revit parmi les Olympiens, toujours aimée de Pallas[4], grandement
30 aimée de Zeus le Père, aimée de son fils, le porte-lierre.

Et l'on dit aussi qu'en la mer, parmi les filles de Nérée, Inô a reçu, pour l'éternité, une existence impérissable.

[1] Sur le sens de ces réflexions et leur application à l'histoire des Emménides, cf. la *Notice*. La maxime initiale est peut-être un écho d'un mot adressé à Achille par Ulysse (*Iliade*, IX, 249).

[2] On a discuté sur la signification de l'image que Pindare emploie : le mot essentiel, ὑψηλόν, fait penser surtout à une *haute cime* ou à *vol puissant* ; Dissen pensait au *plateau d'une balance* ; Jacobs à la *roue de la Fortune* ; ce dernier sens est certainement à rejeter.

[3] Littéralement : *aux beaux trônes* ; l'épithète, comme celle de χρυσόθρονος (*au trône d'or*) convient à une divinité qui siège en son temple ; elle indique que les filles de Cadmos ont été *héroïsées*, ou, si l'on veut, *divinisées*. J'ai traduit : *glorieuses*, à l'exemple de Boissonade, pour mieux marquer le sens, que la traduction littérale laisserait trop enveloppé.

[4] Le culte thébain de *Pallas Onca* (ou de l'ancienne déesse qui, sous ce vocable, avait été assimilée à Pallas Athéna (cf. Eschyle, *Sept*, 163), explique qu'elle soit ici associée à Zeus et à Dionysos ; le culte d'Athéna Lindia, transporté de Rhodes à Agrigente, que cette association convienne dans une ode adressée à un Emménide.

φὰν πόρον τ' Ἀλφεοῦ, 25
15 ἰανθεὶς ἀοιδαῖς
εὔφρων ἄρουραν ἔτι πα-
τρίαν σφίσιν κόμισον

λοιπῷ γένει· τῶν δὲ πεπραγμένων Ep. 1.
ἐν δίκᾳ τε καὶ παρὰ δίκαν ἀποί- 30
ητον οὐδ' ἄν
Χρόνος ὁ πάντων πατὴρ
δύναιτο θέμεν ἔργων τέλος·
20 λάθα δὲ πότμῳ σὺν εὐ-
δαίμονι γένοιτ' ἄν.
Ἐσλῶν γὰρ ὑπὸ χαρμάτων πῆμα θνᾴσκει 35
παλίγκοτον δαμασθέν,

ὅταν θεοῦ Μοῖρα πέμπῃ Str. 2.
ἀνεκὰς ὄλβον ὑ-
ψηλόν. Ἔπεται δὲ λόγος εὐθρόνοις
25 Κάδμοιο κούραις, ἔπαθον αἶ μεγάλα· 40
πένθος δὲ πίτνει βαρύ
κρεσσόνων πρὸς ἀγαθῶν.
Ζώει μὲν ἐν Ὀλυμπίοις
ἀποθανοῖσα βρόμῳ 45
κεραυνοῦ τανυέ-
θειρα Σεμέλα· φιλεῖ
δέ νιν Παλλὰς αἰεί
30 καὶ Ζεὺς πατὴρ μάλα, φιλεῖ
δὲ παῖς ὁ κισσοφόρος· 50

λέγοντι δ' ἐν καὶ θαλάσσᾳ Ant. 2.
μετὰ κόραισι Νη-
ρῆος ἁλίαις βίοτον ἄφθιτον

23 πέμπῃ : πέμψῃ A || 29 Post αἰεὶ codd. et papyrus addunt φιλέοντι δὲ μοῖσαι Interpolationem Aristophanes iam agnovit, teste sch.

Non, il n'y a pas de terme fixé pour la mort des humains[1],
35 et quand se lève le jour, fils du soleil, savons-nous jamais si nous le terminerons paisiblement, sans que notre bonheur ait souffert aucune atteinte[2] ? Des courants changeants nous entraînent ; ils amènent tantôt la félicité et tantôt l'épreuve.

Ainsi la Parque, gardienne du bonheur héréditaire de
40 cette race, parmi toute sa prospérité, issue de la volonté divine, lui apporte aussi, en d'autres temps, par un retour inverse, quelque infortune, depuis que le fils prédestiné de Laïos rencontra son père et le tua, pour accomplir l'antique oracle proféré à Pythô[3].

III

45 L'irritable[4] Érinys le vit, et fit périr sa vaillante race[5] : ses fils s'entretuèrent de leurs propres mains. Mais Ther-

[1] Le tour de ce passage évoque le souvenir d'un distique de Théognis (381-2).

[2] Le sens de ces deux vers est parfaitement clair malgré les difficultés qu'on a soulevées à leur sujet. Pindare ne dit pas que l'homme n'a jamais un *jour paisible*, mais qu'il ne sait jamais, le matin, si le jour qui commence le sera. La loi de la vie humaine, c'est qu'elle est mêlée de biens et de maux ; mais les vicissitudes auxquelles elle est soumise ne peuvent être prévues, même dans le cas des Emménides, dont l'histoire a présenté, pendant plusieurs générations, une alternance presque régulière de prospérité et d'infortune. La pensée est donc tout à fait d'accord avec le thème général de l'ode, tel que nous l'avons défini dans la *Notice*.

[3] Il s'agit de l'oracle fameux dont le texte est rapporté dans l'argument de l'*Œdipe Roi* de Sophocle.

[4] Les scholies hésitent pour l'épithète ὀξεῖα entre deux sens : 1° le sens matériel, au *regard perçant*; 2° le sens figuré, *irritable*, *prompte à châtier*, qui paraît mieux approprié au contexte ; quoique le voisinage du participe ἰδοῖσα suggère d'abord le sens matériel.

[5] Étéocle et Polynice, fils impies, ont été châtiés par l'Érinys pour avoir manqué de respect à leur père ; mais la mort même à laquelle elle les a entraînés — leur duel fratricide — prouve leur vaillance et Pindare veut les louer en quelque façon, puisque Théron est issu de Thersandre.

ἰνοῖ τετάχθαι τὸν ὅλον ἀμφὶ χρόνον. 55
Ἤτοι βροτῶν γε κέκριται
πεῖρας οὔ τι θανάτου,
35 οὐδ' ἡσύχιμον ἁμέραν
ὁπότε παῖδ' ἁλίου
ἀτειρεῖ σὺν ἀγα- 60
θῷ τελευτάσομεν·
ῥοαὶ δ' ἄλλοτ' ἄλλαι
εὐθυμιᾶν τε μέτα καὶ
πόνων ἐς ἄνδρας ἔβαν.

Οὕτω δὲ Μοῖρ', ἅ τε πατρῴϊον Ep. 62
40 τῶνδ' ἔχει τὸν εὔφρονα πότμον, θεόρ- 6.
τῳ σὺν ὄλβῳ
ἐπί τι καὶ πῆμ' ἄγει,
παλιντράπελον ἄλλῳ χρόνῳ·
ἐξ οὗπερ ἔκτεινε Λᾷ- 70
ον μόριμος υἱός
συναντόμενος, ἐν δὲ Πυθῶνι χρησθέν
παλαίφατον τέλεσσεν.

45 ἰδοῖσα δ' ὀξεῖ' Ἐρινύς Str. 3
πέφνεν οἱ σὺν ἀλ- 75
λαλοφονίᾳ γένος ἀρήϊον·
λείφθη δὲ Θέρσανδρος ἐριπέντι Πολυ-
νείκει, νέοις ἐν ἀέθλοις
ἐν μάχαις τε πολέμου
τιμώμενος, Ἀδραστιδᾶν 80
θάλος ἀρωγὸν δόμοις·

34 πεῖρας Byz.: πέρας vett. ‖ 35 ἡσύχιμον A': ἀσύχιμον cett. vett. ‖ ἁλίου BEV papyrus: ἀελίου ACD ‖ 39 πατρῴϊον: πατρωιαν papyrus (quod Lœbel πατρώια ἄν interpretatur, particulam ad ἔχει referens, adiectivum adverbii modo ad πότμον εὔφρονα). ‖ 42 Λᾷον Hermann: Λάϊον codd. ‖ μόριμος Byz.: μόρσιμος codd. Secundum Grenfell, spatium lacunae in papyro favet formis Λᾷον et μόριμος.

sandre[1] survécut à la ruine de Polynice ; il acquit de l'honneur dans les jeux où concourt la jeunesse, aussi bien
50 que dans les combats guerriers ; il fut le rejeton qui fit revivre la famille des Adrastides. Sorti de cette tige, il convient que le fils d'Ainésidème s'entende célébrer par les chants et par les lyres.

A Olympie, il a obtenu le prix lui-même ; à Pythô et à l'Isthme, associant son frère à sa victoire, les Charites leur ont apporté en commun[2] les couronnes qui récompensent
55 les quadriges, dans la course à douze parcours[3] ; et le succès, quand on tente l'épreuve, dissipe les soucis. L'opulence parée de mérites nous crée mainte et mainte chance ; elle nous permet de mettre au guet notre esprit aux
60 desseins profonds ;

elle est l'astre étincelant, la splendeur authentique d'une vie humaine. Ah ! surtout, si celui qui la possède sait connaître l'avenir ! s'il sait que, quand la mort les a frappés ici, les esprits des coupables subissent aussitôt leur peine ; sous terre, un juge prononce contre les crimes commis en
65 ce royaume de Zeus des arrêts inexorables[4].

[1] Thersandre est le fils de Polynice et d'Argie, fille d'Adraste. Ce que Pindare dit de ses exploits s'applique à l'expédition des *Épigones* et à la guerre de Troie (cf. les scholies et Pausanias, IX, 5, 14). On ne sait rien sur ses succès aux Jeux.

[2] Selon les scholies (87 d), les listes de vainqueurs aux jeux Pythiques, telles que les possédait Aristote, ne nommaient que Théron, sans son frère Xénocrate. Pour les jeux Isthmiques, nous verrons plus tard que les critiques alexandrins ne connaissaient pas de listes.

[3] On discute si les douze parcours comprenaient douze parcours complets (aller et retour) ou six allers et six retours ; par conséquent si les chars tournaient douze fois ou six fois la borne. Le vers 33 de la *IIe Olympique* semble favoriser la première opinion.

[4] Le sens de ce morceau a été fort discuté. Aristarque soutenait que Pindare y parle de fautes commises *aux enfers*, punies par un retour sur *cette terre*, et de fautes commises *ici-bas*, punies aux *enfers* (cf. Horn, *De Aristarchi studiis Pindaricis*, p. 17).

50 ὅθεν σπέρματος ἔ-
χοντι ῥίζαν πρέπει
τὸν Αἰνησιδάμου
ἐγκωμίων τε μελέων 85
λυρᾶν τε τυγχανέμεν.

Ὀλυμπίᾳ μὲν γὰρ αὐτός Ant. 3.
γέρας ἔδεκτο, Πυ-
θῶνι δ' ὁμόκλαρον ἐς ἀδελφεόν
55 Ἰσθμοῖ τε κοιναὶ Χάριτες ἄνθεα τε- 90
θρίππων δυωδεκαδρόμων
ἄγαγον· τὸ δὲ τυχεῖν
πειρώμενον ἀγωνίας
παραλύει δυσφρονᾶν. 95
Ὁ μὰν πλοῦτος ἀρε-
ταῖς δεδαιδαλμένος
φέρει τῶν τε καὶ τῶν
60 καιρόν, βαθεῖαν ὑπέχων
μέριμναν ἀγροτέραν, 100

ἀστὴρ ἀρίζηλος, ἐτυμώτατον Ep. 3.
ἀνδρὶ φέγγος· εἰ δέ νιν ἔχων τις οἶ-
δεν τὸ μέλλον,
ὅτι θανόντων μὲν ἐν-
θάδ' αὐτίκ' ἀπάλαμνοι φρένες 105
ποινὰς ἔτεισαν, τὰ δ' ἐν
τᾷδε Διὸς ἀρχᾷ
65 ἁλιτρὰ κατὰ γᾶς δικάζει τις ἐχθρᾷ

50 ἔχοντι : ἔχοντα E' N' P' Q'. Lectio aristarchea incerta (cf sch. 82a). Lectio ἔχοντι, si distinctionem Didymi (ἔχοντι ῥίζαν. Πρέπει) cum Bœckh acceperis, locum de genere Emmenidarum apte claudit. At multo melius verba sequentibus adduntur. Cf. simile anacoluthum *Isthm. V*, 20-21. ‖ 57 παραλύει δυσφρονᾶν Dindorf : δυσφροσύναν (δυσφροσυνᾶν C) παραλύει vett. παραλύει δυσφρόνων vel δυσφορᾶν Byz. ‖ 62 Nihil mutandum esse in verbis traditis existimo ; supplenda est. ut videtur, apodosis hujus modi : ⟨τί δ'⟩, εἰ.... ‖ νιν A C N : μιν B D E F etc. (quam lectionis varietatem iam non adnotabo)

IV

Éclairés par un soleil qui fait leurs nuits toujours égales, toujours égaux leurs jours[1], les bons reçoivent en partage une vie moins pénible que la nôtre ; ils n'ont pas besoin d'employer la force de leurs bras à tourmenter la
70 terre ou l'onde marine, pour soutenir leur pauvre vie. Auprès des favoris des Dieux[2], de ceux qui aimèrent la bonne foi, ils mènent une existence sans larmes ; les autres subissent une épreuve que le regard ne peut supporter.

75 Tous ceux qui ont eu l'énergie, en un triple séjour dans l'un et l'autre monde, de garder leur âme absolument pure de mal, suivent jusqu'au bout la route de Zeus qui les mène au château de Cronos[3] ; là, l'île des Bienheureux est rafraîchie par les brises océanes ; là resplendissent des fleurs
80 d'or, les unes sur la terre, aux rameaux d'arbres magnifiques d'autres, nourries par les eaux ; ils en tressent des guirlandes pour leurs bras ; ils en tressent des couronnes,

[1] Voir les notes critiques. L'établissement du texte est malaisé ; cependant celui que nous avons adopté paraît seul bien attesté. Le sens semble être que les bons, dans l'autre monde, n'ont pas besoin de *gagner leur vie* ; il n'y a pas de *saisons* ; la nuit et le jour se succèdent en conservant toujours une durée égale ; c'est un *ver perpetuum*. — D'autres entendent que les nuits et les jours des bienheureux sont *pareils*, parce que le soleil, dans l'autre monde, brille sans interruption ; le fragment 129 ne favorise pas cette explication. Les anciens comprenaient que les jours et les nuits ont une durée égale dans notre monde et dans l'autre.

[2] Il est clair que l'expression τιμίοις θεῶν ne signifie pas : *des Dieux vénérables entre les Dieux* (c'est-à-dire Pluton et Perséphone), mais les héros privilégiés qui sont *chers aux Dieux* ; il est plus difficile de dire si la proposition relative en dépend ou si elle est est sujet de νέμονται.

[3] Pour la peinture qui suit, cf. la *Notice* ; les fragments de thrènes qui s'y trouvent cités ; et aussi l'*Odyssée*, IV, 563-9 ; Platon, *Phèdre*, 249 a ; Hésiode, *Travaux*, 169.

λόγον φράσαις ἀνάγκᾳ·

ἴσαις δὲ νύκτεσσιν αἰεί, Str. 4.
ἴσαις δ' ἁμέραις 110
ἅλιον ἔχοντες, ἀπονέστερον
ἐσλοὶ δέκονται βίοτον, οὐ χθόνα τα-
ράσσοντες ἐν χερὸς ἀκμᾷ
70 οὐδὲ πόντιον ὕδωρ 115
κενεὰν παρὰ δίαιταν, ἀλ-
λὰ παρὰ μὲν τιμίοις
θεῶν οἵτινες ἔ-
χαιρον εὐορκίαις
ἄδακρυν νέμονται 120
αἰῶνα, τοὶ δ' ἀπροσόρα-
τον ὀκχέοντι πόνον·

75 ὅσοι δ' ἐτόλμασαν ἐστρίς Ant. 4.
ἑκατέρωθι μεί-
ναντες ἀπὸ πάμπαν ἀδίκων ἔχειν 125
ψυχάν, ἔτειλαν Διὸς ὁδὸν παρὰ Κρό-
νου τύρσιν· ἔνθα μακάρων
νᾶσον ὠκεανίδες
αὖραι περιπνέοισιν· ἄν- 130
θεμα δὲ χρυσοῦ φλέγει,
80 τὰ μὲν χερσόθεν ἀπ'
ἀγλαῶν δενδρέων,
ὕδωρ δ' ἄλλα φέρβει,
ὅρμοισι τῶν χέρας ἀνα- 135
πλέκοντι καὶ στεφάνους,

67 ἴσαις δὲ : ἴσαις δ' ἐν B || 68 ἴσαις δ' Momm. : ἴσαις δ' ἐν codd. || 69 δέκονται A : δέρκονται cett. vett. νέμονται Byz. || 71 κενεὰν vett. : κεινὰν Byz. || 77 ἔτειλαν Byz. : ἔστειλαν vett. || 78 νᾶσον vett : e scholiis et G (νᾶσος) apparet variam lectionem fuisse νάσος (= νάσους). || 82 στεφάνους : στεφάνοις C' N'.

sous l'équitable surveillance de Rhadamanthe, l'assesseur qui se tient aux ordres du puissant ancêtre des Dieux, de
85 l'époux de Rhéa, déesse qui siège sur le plus haut des trônes[1]. Parmi eux sont Pélée et Cadmos ; Achille y fut apporté par sa mère, quand elle eut touché par ses supplications le cœur de Zeus;

V

Achille, qui fit tomber Hector, colonne invincible,
90 inébranlable, de Troie, et donna la mort à Cycnos, ainsi qu'à l'Éthiopien, fils de l'Aurore[2]. J'ai sous le coude, dans mon carquois[3], des traits rapides en grand nombre ; ils savent pénétrer les bons esprits ; pour atteindre la foule, il est besoin d'interprètes. L'homme habile est celui qui tient de la nature son grand savoir ; ceux qui ne savent
95 que pour avoir appris, pareils à des corbeaux, dans leur bavardage intarissable, qu'ils croassent vainement[4],

contre l'oiseau divin de Zeus ! Allons, mon cœur, que ton arc maintenant vise au but ! Où s'adresseront les flèches glorieuses que va lancer mon esprit redevenu
100 clément[5] ? Je les dirigerai vers Agrigente, et je vais pro-

[1] Le texte donné par les manuscrits a subi deux altérations, qui paraissent provenir de l'embarras que les critiques anciens ont éprouvé à choisir, pour le personnage à qui Rhadamanthe sert d'assesseur, entre Zeus et Cronos ; il s'agit sûrement de Cronos, et Didyme avait raison contre Aristarque (sch. 140 a).

[2] Memnon. — Les mêmes exploits d'Achille sont rappelés dans l'*Isthmique IV*, 43, ils ne proviennent pas de l'Iliade, mais des poèmes cycliques.

[3] Le carquois se portait à la hauteur de la hanche (à la mode scythique), ou à la hauteur de l'épaule (à la mode crétoise).

[4] Sur le sens de cette apostrophe, cf. la *Notice*.

[5] Pindare emploie souvent la métaphore de l'*arc* et des *flèches* pour exprimer son génie et ses vers, sans aucune idée d'hostilité. On peut en voir un autre exemple tout aussi frappant au début de la *IX*e *Olympique*, adressée à Épharmostos d'Oponte (5-8).

βουλαῖς ἐν ὀρθαῖσι Ῥαδαμάνθυος, Ep. 4.
ὃν πατὴρ ἔχει ⟨μέ⟩γας ἑτοῖμον αὐ-
τῷ πάρεδρον,
πόσις ὁ πάντων Ῥέας 140
ὑπέρτατον ἐχοίσας θρόνον.
Πηλεύς τε καὶ Κάδμος ἐν
τοῖσιν ἀλέγονται·
Ἀχιλλέα τ' ἔνεικ', ἐπεὶ Ζηνὸς ἦτορ
λιταῖς ἔπεισε, μάτηρ·

ὃς Ἕκτορ' ἔσφαλε, Τροίας Str. 5.
ἄμαχον ἀστραβῆ 146
κίονα, Κύκνον τε θανάτῳ πόρεν,
Ἀοῦς τε παῖδ' Αἰθίοπα. Πολλά μοι ὑπ'
ἀγκῶνος ὠκέα βέλη 150
ἔνδον ἐντὶ φαρέτρας
φωνάεντα συνετοῖσιν· ἐς
δὲ τὸ πὰν ἑρμηνέων
χατίζει. Σοφὸς ὁ
πολλὰ εἰδὼς φυᾷ· 155
μαθόντες δὲ λάβροι
παγγλωσσίᾳ κόρακες ὡς
ἄκραντα γαρυέτων

Διὸς πρὸς ὄρνιχα θεῖον· Ant. 5.
ἔπεχε νῦν σκοπῷ 160
τόξον, ἄγε θυμέ· τίνα βάλλομεν
ἐκ μαλθακᾶς αὖτε φρενὸς εὐκλέας ὀ-
ϊστοὺς ἱέντες; Ἐπί τοι
Ἀκράγαντι τανύσαις 165

84-85 ⟨μέ⟩γας Pauw... ὑπέρτατον Tricl. Textus loci incertus. Aristarchus *Iovem*, Didymus *Saturnum* intellexisse videntur (cf. sch). Conjectura Pauwii, quam exempli causa accepi, sequitur quodammodo usum Hesiodi (*Theog.*, 168, 459, 473, 495) : γᾶς... ὕπατον vett. ‖ 96 γαρυέτων Bgk: γαρύετον codd.

férer, d'un cœur sincère, le serment que cette ville, en cent ans[1], n'a pas enfanté d'homme au cœur plus généreux et à la main plus libérale pour ses amis

105 que Théron ! Pourtant, contre toute justice, la jalousie vient attaquer la gloire ; par la bouche de quelques insolents, elle ne pense qu'à murmurer et à couvrir d'oubli les belles actions des héros. Mais le sable échappe au calcul : les joies aussi que cet homme a données aux autres, qui 110 pourrait en dire le nombre ?

[1] Un siècle représente en effet, approximativement, l'intervalle entre la date de cette ode (476) et celle de la fondation d'Agrigente (582, selon Thucydide — si Thucydide accepte pour la fondation de Syracuse, qui lui sert à calculer l'autre, la date traditionnelle de 735).

αὐδάσομαι ἐνόρκιον
λόγον ἀλαθεῖ νόῳ,
τεκεῖν μή τιν' ἑκα-
τόν γε ἐτέων πόλιν
φίλοις ἄνδρα μᾶλλον 170
εὐεργέταν πραπίσιν ἀ-
φθονέστερόν τε χέρα

105 Θήρωνος. Ἀλλ' αἶνον ἐπέβα κόρος Ep. 5.
οὐ δίκᾳ συναντόμενος, ἀλλὰ μάρ-
γων ὑπ' ἀνδρῶν, 175
τὸ λαλαγῆσαι θέλων
κρύφον τε θέμεν ἐσλῶν καλοῖς
ἔργοις· ἐπεὶ ψάμμος ἀριθ-
μὸν περιπέφευγεν,
καὶ κεῖνος ὅσα χάρματ' ἄλλοις ἔθηκεν, 180
110 τίς ἂν φράσαι δύναιτο;

101, αὐδάσομαι : αὐδάσομεν B (sch. D) || 107 κρύφον... ἐσλῶν καλοῖς Aristarchus (cf. sch) : κρύφιον... ἐσ(θ)λὸν κακοῖς codd. || 109 καὶ κεῖνος Momm. : κἀκεῖνος codd.

III

NOTICE

Les Théoxénies. Le culte des Dioscures était en honneur dans tous les pays doriens[1] ; les Emménides l'avaient sans doute apporté avec eux de Théra à Géla d'abord, et de là à Agrigente[2]. Les *Théoxénies* étaient chez les Grecs une cérémonie religieuse analogue aux *lectisternes* des Romains : on se représentait les Dieux comme assistant effectivement au banquet qu'on leur offrait. Nous n'avons aucun moyen de vérifier si la victoire de Théron lui avait été *annoncée* un jour où il célébrait la fête des Dioscures et d'Hélène, comme le dit une scholie ; ou si elle a été *remportée* un jour de *Théoxénies*, comme le dit une autre[3]. Nous ignorons également si les scholiastes suivaient une tradition selon laquelle Pindare avait écrit cette ode pour une célébration de cette solennité, ou si, comme il est plus vraisemblable, ils l'ont conclu simplement de la lecture du poème. Mais quand on rapproche le début (1-2) des vers 34-5 et 39-40, on ne peut que leur donner raison sur ce dernier point. Le même début, comparé à la fin du poème, indique que celui-ci a dû être exécuté à Agrigente, et quand on voit comment le poète reprend, pour en faire ici le sujet principal, un thème qu'il avait simplement indiqué au début de la *II*e *Olympique* — la fondation des jeux par Héra-

[1] Hélène, leur sœur, avait aussi un culte, à Sparte notamment.
[2] Les scholies *(l. c.)* confirment, en se fondant sur le témoignage d'Aristarque, l'existence de ce culte à Agrigente.
[3] P. 105, éd. Drachmann.

clès[1] — on a l'impression que la *III*e *Olympique*, qui célèbre la même victoire que la *II*e, a pu être composée après celle-ci. Il n'y a d'ailleurs pas grand intérêt à déterminer quel est le premier en date de deux poèmes qui, de toutes façons, doivent être si voisins.

Analyse de l'ode. Le plan est des plus simples et le ton est moins intime, l'accent moins original que dans l'ode qui précède. Le poète prend pour point de départ la fête des Dioscures et d'Hélène. Il nous apprend qu'elle coïncide avec la célébration de la victoire olympique gagnée par Théron ; il caractérise en quelques mots frappants — dont certains sont obscurs pour nous — ce que son ode offre de nouveau au point de vue de la musique (strophe et antistrophe de la 1re triade). Puis, dès la 1re épode, il aborde le mythe, qui est ici le récit d'un épisode de la vie d'Héraclès : le second voyage fait par le héros au pays des Hyperboréens[2], où l'avait déjà conduit antérieurement la chasse de la biche aux cornes d'or. Ce second voyage a pour objet de transplanter, dans la plaine nue d'Olympie, de beaux arbres dont l'ombrage abritera les pèlerins et dont le feuillage fournira des couronnes pour les vainqueurs. Héraclès veut que ces arbres soient les oliviers que dans sa première expédition il a admirés auprès des sources de l'Ister[3], et va demander aux Hyperboréens de lui céder les plants qui lui seront nécessaires. Le récit, commencé dans la 1re épode, remplit toute la seconde triade et se termine dans la 3e strophe.

[1] Pindare a traité le même sujet, d'un autre point de vue, dans la *X*e *Olympique*, composée pour Agésidamos de Locres (en Italie), qui avait été vainqueur au pugilat des enfants en cette même année 476 ; mais le poème est assez postérieur à la victoire.

[2] Pindare avait déjà célébré ce pays merveilleux dans la *X*e *Pythique* (le premier par la date des poèmes que nous connaissons de lui).

[3] Il est à peine utile de remarquer combien étaient vagues les informations que les Grecs avaient alors sur l'Europe centrale et septentrionale.

Le poète alors revient aux Dioscures en les présentant comme les successeurs d'Héraclès dans la présidence des jeux et, par l'idée que Théron leur doit sa victoire, il retrouve non moins aisément son héros, dont il loue en terminant, comme dans l'ode précédente, les vertus inégalées.

Le mètre. La *Ire Olympique* nous a offert un exemple de l'un des genres principaux entre lesquels se partagent, au point de vue du mètre, les odes triomphales de Pindare. La *IIIe* va nous offrir le premier exemple du second de ces deux genres, tandis que la *IIe*, nous l'avons vu, appartient à une classe beaucoup moins richement représentée.

Le mètre employé ici est par excellence celui de la poésie chorale, depuis Stésichore. Comme celui dont la *Ire Olympique* est un échantillon, il est différemment interprété par les diverses écoles de métriciens modernes. La même école qui considère les vers analogues à ceux de la *Ire Olympique* comme des vers *logaédiques*, c'est-à-dire des vers où, dans le même élément, le dactyle est mêlé à des trochées (ou l'anapeste à des iambes), appelle ceux de la *IIIe* des *dactylo-épitrites*, d'un terme que les anciens n'ont pas d'ailleurs employé. Ce terme est justifié par une analyse qui voit dans les vers de cette sorte des dactyles et des trochées (ou des anapestes et des iambes) répartis non pas côte à côte dans le même élément, mais par séries dans des éléments successifs, dont les deux principaux sont, pour les dactyles, la *tripodie*, soit complète, soit catalectique ; pour les trochées, la *dipodie*. La tripodie dactylique offre normalement la forme d'une série de trois pieds dont les deux premiers sont dactyliques et le troisième spondaïque ; inversement, si le rythme est anapestique, on a un spondée suivi de deux anapestes. Les trochées se présentent sous la forme spéciale de l'*épitrite*, c'est-à-dire avec un spondée au pied pair (– ⏑ – –) ; si le rythme est iambique, inversement, le spondée est au pied impair (– – ⏑ –).

Une autre école, qui a eu en particulier pour représentants en ces dernières années Blass et Schrœder, a contesté cette analyse et éliminé de ces sortes de mètres les séries dactyliques, comme elle élimine le dactyle des éléments prétendus logaédiques. Elle ramène tout, ici également, à des dipodies d'une valeur totale de 6 temps (deux mesures accouplées de 3 temps chacune, 6/8), pareilles à celles des vers *logaédiques* par cette valeur, différentes par l'arrangement successif des brèves et des longues. Elle donne ordinairement à ce rythme le nom d'*énhoplien*.

Ce nom ne répond pas plus à l'usage antique que celui de *dactylo-épitrite*, et l'analyse qu'il recouvre ne s'accorde pas beaucoup plus à ce que nous savons de la théorie antique que ne le fait d'ailleurs celle que recouvre l'autre dénomination. J'ai déjà dit plus haut que, si j'ai rejeté l'analyse *logaédique*, je n'ai pas cru devoir abandonner la scansion en *dactylo-épitrites*.

La *III*e *Olympique* est un modèle tout à fait classique de ce mètre. La strophe débute par un vers où l'épitrite est encadré par deux tripodies dactyliques, la première complète, la seconde catalectique ; le second vers présente une tripodie anapestique suivie d'un épitrite[1] ; dans le troisième, l'épitrite est encadré entre deux tripodies anapestiques, la première complète, la seconde catalectique ; le quatrième est un trimètre épitritique (de forme iambique), suivi d'une tripodie anapestique, et conclu par un épitrite ; le cinquième et dernier est un trimètre épitritique (de forme trochaïque), auquel les anciens donnaient le nom de *stésichoréen*.

L'épode contient dans les quatre premiers vers des éléments analogues, un peu différemment disposés, et se termine aussi par un stésichoréen[1].

Le mode musical était le dorien (vers 5) et l'accompagnement réunissait phorminx et flûtes (vers 8).

[1] Le vers 35 contient un choriambe (– ⏑ ⏑ –), répondant à une dipodie trochaïque dans les autres épodes (– ⏑ – –).

SCHÉMA MÉTRIQUE

Strophe : – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – – – ⏑ – –

– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ ⏓

– – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – – – ⏑ ⏓

– – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – – – ⏑ –

– – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ ⏓

– – ⏑ – – – ⏑ – – – ⏑ –

– – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – – – ⏑ ⏓

– ⏑ – – – ⏑ – – – ⏑ – ⏓

Épode : – ⏑ – ⏓ – ⏑ – –

– ⏑ ⏑ – ⏑⏑ –

– ⏑ – – – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – –

– ⏑ – – – ⏑ –

– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – –

⏓ ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – – – ⏑ ⏓

– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – –

– ⏑ – ⏓ – ⏑⏑ – ⏑⏑ ⏓

– ⏑ – ⏓ – ⏑ ⏓ – – ⏑ – ⏓

IIIe OLYMPIQUE

POUR LE MÊME, VAINQUEUR A LA COURSE DES CHARS, A L'OCCASION DES THÉOXÉNIES

I

Je veux plaire aux Tyndarides hospitaliers, ainsi qu'à Hélène aux belles tresses, en célébrant l'illustre Agrigente, et j'érige, comme un monument de la victoire que Théron a remportée à Olympie, cet hymne en l'honneur de ses chevaux aux jambes infatigables. Aussi bien la Muse se tenait-elle à mes côtés, quand j'ai inventé, dans sa fraîcheur
5 brillante, un mode nouveau d'associer à la cadence dorienne le chant[1],

parure de la fête. Oui, les couronnes qui enserrent les chevelures[2] me somment de remplir ma mission divine et d'unir, en une harmonie digne du fils d'Ainésidème, les accents variés de la phorminx, le son des flûtes et les vers de mon ode. Pise aussi me somme d'élever la voix : de Pise viennent, pour se répandre parmi les hommes, les
10 chants, octroyés par les Dieux

à celui qui a vu l'Étolien, l'Hellanodice véridique, exécuteur des antiques prescriptions d'Héraclès, poser au-dessus de ses paupières, autour de ses cheveux, le vert

[1] Il est difficile de dire en quoi consistait cette nouveauté.
[2] Les têtes sont couronnées en l'honneur des *Théoxénies*. Cf. la *Notice*.

Γ'

ΤΩΙ ΑΥΤΩΙ
ΑΡΜΑΤΙ ΕΙΣ ΘΕΟΞΕΝΙΑ

Τυνδαρίδαις τε φιλοξείνοις ἁδεῖν καλ- Str. 1.
λιπλοκάμῳ θ' Ἑλένᾳ
κλεινὰν Ἀκράγαντα γεραίρων εὔχομαι,
Θήρωνος Ὀλυμπιονίκαν ὕμνον ὀρ-
θώσαις, ἀκαμαντοπόδων 5
ἵππων ἄωτον. Μοῖσα δ' οὕτω ποι παρέ-
στα μοι νεοσίγαλον εὐρόντι τρόπον
Δωρίῳ φωνὰν ἐναρμόξαι πεδίλῳ

5 ἀγλαόκωμον· ἐπεὶ χαίταισι μὲν ζευχ- Ant. 1.
θέντες ἔπι στέφανοι 11
πράσσοντί με τοῦτο θεόδματον χρέος,
φόρμιγγά τε ποικιλόγαρυν καὶ βοὰν
αὐλῶν ἐπέων τε θέσιν
Αἰνησιδάμου παιδὶ συμμεῖξαι πρεπόν- 15
τως, ἅ τε Πίσα με γεγωνεῖν· τᾶς ἄπο
10 θεόμοροι νίσοντ' ἐπ' ἀνθρώπους ἀοιδαί,

ᾧ τινι κραίνων ἐφετμὰς Ep. 1.
Ἡρακλέος προτέρας 20
ἀτρεκὴς Ἑλλανοδίκας γλεφάρων Αἰ-
τωλὸς ἀνὴρ ὑψόθεν
ἀμφὶ κόμαισι βάλῃ γλαυ-
κόχροα κόσμον ἐλαίας, τάν ποτε

4 ποι (cf. *Pyth. V*, 101) : τοι D O ‖ 7 θεόδματον A D E : θεόδμητον B C ‖ 10 θεόμοροι M P (Tricl.) : - μοιροι cett. ‖ γλεφάρων : βλεφάρων A C V^{ac}.

feuillage de l'olivier que jadis, des sources ombreuses de
15 l'Ister, le fils d'Amphitryon rapporta, mémorial magnifique des victoires aux jeux d'Olympie.

II

Il l'avait obtenu du peuple des Hyperboréens, serviteurs d'Apollon, par ses paroles persuasives, quand il leur demanda, d'un cœur loyal, pour le sanctuaire hospitalier de Zeus, l'arbre qui donnerait son ombrage à la foule des visiteurs et fournirait des couronnes aux athlètes. Car déjà, en face des autels qu'il avait consacrés à son père, la Lune vespérale, la Lune au char d'or, au milieu du mois,
20 avait fait resplendir son œil plein,

et il avait institué à la fois le jugement intègre des grands Jeux et la fête quinquennale, près des coteaux divins de l'Alphée. Mais la terre de Pélops n'était point encore, dans la vallée du mont de Cronos, couverte de beaux arbres. En cette nudité, ce jardin lui parut exposé aux rayons ardents du soleil. Alors la pensée lui vint de
25 partir pour la terre

d'Istrie[1]. C'était là que la fille de Létô, la déesse habile à lancer les chevaux, l'avait reçu, quand il venait du fond de l'Arcadie aux gorges sinueuses, pour obéir, comme l'y contraignait son père, aux prescriptions d'Eurysthée, en ramenant la biche aux cornes d'or, que jadis, par l'inscrip-
30 tion gravée sur son collier, Taygète[2] avait consacrée à Orthôsie.

[1] Cette terre n'est pas la péninsule que nous nommons *Istrie* ; c'est le pays, mystérieux pour les Grecs du Ve siècle, où le Danube prend sa source. Sur la fondation des Jeux par Héraclès, cf. Apollodore, II, 139.

[2] Fille d'Atlas, aimée de Zeus. Orthôsie est un surnom d'Artémis.

Ἴστρου ἀπὸ σκιαρᾶν πα- 25
γᾶν ἔνεικεν Ἀμφιτρυωνιάδας,
15 μνᾶμα τῶν Ὀλυμπίᾳ κάλλιστον ἀέθλων,

δᾶμον Ὑπερβορέων πείσαις Ἀπόλλω- Str. 2.
νος θεράποντα λόγῳ·
πιστὰ φρονέων Διὸς αἴτει πανδόκῳ 30
ἄλσει σκιαρόν τε φύτευμα ξυνὸν ἀν-
θρώποις στέφανόν τ' ἀρετᾶν.
Ἤδη γὰρ αὐτῷ, πατρὶ μὲν βωμῶν ἁγι-
σθέντων, διχόμηνις ὅλον χρυσάρματος 35
20 ἑσπέρας ὀφθαλμὸν ἀντέφλεξε Μήνα,

καὶ μεγάλων ἀέθλων ἁγνὰν κρίσιν καὶ Ant. 2.
πενταετηρίδ' ἁμᾷ
θῆκε ζαθέοις ἐπὶ κρημνοῖς Ἀλφεοῦ·
ἀλλ' οὐ καλὰ δένδρε' ἔθαλλεν χῶρος ἐν 40
βάσσαις Κρονίου Πέλοπος.
Τούτων ἔδοξεν γυμνὸς αὐτῷ κᾶπος ὀ-
ξείαις ὑπακουέμεν αὐγαῖς ἁλίου.
25 Δὴ τότ' ἐς γαῖαν πορεύεν θυμὸς ὥρμα 45

Ἰστρίαν νιν· ἔνθα Λατοῦς Ep. 2.
ἱπποσόα θυγάτηρ
δέξατ' ἐλθόντ' Ἀρκαδίας ἀπὸ δειρᾶν
καὶ πολυγνάμπτων μυχῶν,
εὖτέ νιν ἀγγελίαις Εὐ- 50
ρυσθέος ἔντυ' ἀνάγκα πατρόθεν
χρυσόκερων ἔλαφον θή-
λειαν ἄξονθ', ἅν ποτε Ταῦγέτα
30 ἀντιθεῖσ' Ὀρθωσίᾳ ἔγραψεν ἱεράν.

17 αἴτει B^{pc} C^{s} D^{s} : ἕτει D^{i} αἰτεῖ A B^{ac} E N || 18 σκιαρόν : σκιερόν cum C D et quibusdam aliis habet hic etiam V, qui supra (14) dat σκιαρᾶν || 19 ὅλον χρυσάρματος: ὅλον ἡ χρ. C || 25 πορεύεν A : - ειν cett. || ὥρμα A : ὥρμαινε cett. || 26 Variam lectionem Ἰστριάνην afferunt sch.

III

En la poursuivant, il visita jusqu'à cette contrée qui est par delà les souffles du froid Borée ; devant les arbres qui la parent, il fut saisi d'admiration et il céda au désir séduisant de les planter autour de la borne dont les chars font le tour douze fois. Maintenant il vient apporter son patronage à cette fête, en compagnie des deux enfants
35 divins de Léda à l'ample ceinture.

Car, en partant pour l'Olympe, il leur a confié la mission de présider à cette solennité magnifique, où viennent concourir la vaillance des athlètes et l'art de lancer les chars rapides dans l'arène[1]. C'est pourquoi mon cœur m'invite à proclamer que les Emménides et Théron ont vu la gloire venir à eux par la faveur de ces bons cavaliers, les Tyndarides, reconnaissants de l'accueil qu'ils reçoivent,
40 plus que chez aucun autre mortel, à leurs tables hospitalières ;

et du sentiment pieux avec lequel sont observées par eux les cérémonies en l'honneur des Immortels. Si entre tous les éléments l'eau tient le premier rang, comme l'or est le plus estimable de tous les biens, en ce temps aussi c'est Théron, qui, entre tous, est allé le plus loin dans la voie des vertus. Son élan l'a porté jusqu'aux colonnes d'Hercule. Après elles, la voie est inaccessible aux hommes supérieurs aussi bien qu'au vulgaire. Je n'aspire point à la
45 suivre au delà : que je sois fou plutôt !

[1] Les Dioscures avaient, disait-on, remporté à Olympie l'un le prix de la course, l'autre celui du pugilat (Pausanias, V, 8, 4) ; une colonne en leur honneur se dressait près de l'*aphésis* (*ibid.* 15, 5). Pindare est seul à parler de la mission qu'Héraclès leur aurait confiée.

Τὰν μεθέπων ἵδε καὶ κείναν χθόνα πνοι- Str. 3.
αῖς ὄπιθεν Βορέα 56
ψυχροῦ· τόθι δένδρεα θάμβαινε σταθείς.
Τῶν νιν γλυκὺς ἵμερος ἔσχεν δωδεκά-
γναμπτον περὶ τέρμα δρόμου
ἵππων φυτεῦσαι. Καὶ νυν ἐς ταύταν ἑορ- 60
τὰν ἵλαος ἀντιθέοισιν νίσεται
35 σὺν βαθυζώνου διδύμοις παισὶ Λήδας.

Τοῖς γὰρ ἐπέτραπεν Οὐλυμπόνδ' ἰὼν θα- Ant. 3.
ητὸν ἀγῶνα νέμειν 65
ἀνδρῶν τ' ἀρετᾶς πέρι καὶ ῥιμφαρμάτου
διφρηλασίας. Ἐμὲ δ' ὦν πᾳ θυμὸς ὀ-
τρύνει φάμεν Ἐμμενίδαις
Θήρωνί τ' ἐλθεῖν κῦδος εὐίππων διδόν- 70
των Τυνδαριδᾶν, ὅτι πλείσταισι βροτῶν
40 ξεινίαις αὐτοὺς ἐποίχονται τραπέζαις,

εὐσεβεῖ γνώμᾳ φυλάσσον- Ep. 3.
τες μακάρων τελετάς.
Εἰ δ' ἀριστεύει μὲν ὕδωρ, κτεάνων δὲ 75
χρυσὸς αἰδοιέστατος,
νῦν δὲ πρὸς ἐσχατιὰν Θή-
ρων ἀρεταῖσιν ἱκάνων ἅπτεται
οἴκοθεν Ἡρακλέος στα-
λᾶν. Τὸ πόρσω δ' ἐστὶ σοφοῖς ἄβατον 80
45 κἀσόφοις. Οὔ νιν διώξω· κεινὸς εἴην.

31 καὶ κείναν Bœckh : κἀκείναν codd. || 32 θάμβαινε A : θάμαινε O D^{ac} θαύμαινε cett. || 35 διδύμοις A : διδύμοισι cett. vett (διδύμμοις Mosch. διδύμνοις Hermann) || 40 ξεινίαις Byz. : ξενίαις vett. || 43 δὲ A D O^{pc} : γε cett. vett. || 45 κεινὸς : κεῖνός D^{ac} schol 81 (κενεός? Schrœd. κενός ⟨ἂν⟩ ? Wackernagel).

IV

NOTICE

Date et nature de la victoire.

Le vainqueur que Pindare célèbre dans cette ode est encore un Sicilien ; mais la ville de Camarine, sa patrie, est moins illustre que Syracuse ou Agrigente, et lui-même, bien qu'il fût certainement riche et influent, ne pouvait se comparer à un Hiéron ou à un Théron.

Située sur la côte sud-est de l'île, Camarine avait été fondée par les Syracusains en 599[1] ; elle fut détruite par eux, à la suite d'une révolte, en 553. Hippocrate, tyran de Géla, la rebâtit après sa victoire d'Hélôros, en 492 ; mais Gélon la détruisit une seconde fois en 484. Les habitants de Géla la réoccupèrent et la repeuplèrent en 461-60[2]. On conçoit aisément que la victoire olympique remportée par Psaumis ait été accueillie, après tant de vicissitudes, avec une joie mêlée d'envie par les citoyens de Camarine, avec une certaine surprise par les autres Grecs.

Quand fut remportée cette victoire, et à quelle sorte d'épreuve ? La réponse à cette question ne va pas sans difficulté. Le titre de l'ode, dans nos manuscrits, la donne pour une victoire au quadrige, dont les scholies placent la date en l'Olympiade 82 (= 452). Puisque les grammairiens alexandrins disposaient des listes d'Aristote, il n'y a pas de raison de contester à priori que Psaumis ait réellement remporté cette victoire, et le papyrus d'Oxyrhynchus

[1] Thucydide, VI, 5 ; schol. *Ol. V*, 16.

[2] Diodore XI, 75-6. La date donnée schol. *Ol. V*, 16 est erronée. Cf. sur tous ces événements Gaspar, p. 155.

semble d'ailleurs avoir confirmé le témoignage des scholies[1]. Mais est-ce bien elle que célèbre l'ode IV ? Nous verrons que l'ode V, qui a également Psaumis pour héros, se rapporte certainement au succès d'un char de *mules*. Bœckh a soutenu qu'il en était de même de l'ode IV, et son opinion a gardé beaucoup de partisans. L'argument tiré du mot ὄχος que le poète emploie au vers 11 n'est pas tout à fait décisif. Le terme propre pour désigner le char de mules est ἀπήνη et, si ὄχος a *le plus souvent* la même signification, Pindare l'a employé dans la *IXe Pythique* (vers 12) pour le véhicule sur lequel Apollon conduit la nymphe Cyrène en Libye et qui n'est probablement pas traîné par des mules[2]. Mais on n'en est pas moins surpris que pour célébrer l'espèce de victoire qui était considérée comme la plus glorieuse de toutes, Pindare ne se soit pas servi du mot propre : ἅρμα[3]. Il en use dans tous les autres poèmes où il s'agit sûrement d'un quadrige, ou tout au moins il a soin de mettre en bonne place l'épithète εὐάρματος ou son équivalent ἵπποις. Il est bien dit ici que Psaumis *élève des chevaux*, mais cela vient seulement vers la fin de l'ode, dans une phrase qui commence ainsi : « Puisse la divinité exaucer ses autres vœux ! » On est bien tenté dès lors de soupçonner que parmi ces vœux était au premier rang celui de triompher avec un quadrige de chevaux et

[1] Le papyrus mentionne, en l'olympiade 82, σαμιου καμ[αριναιου τεθρ]ιππον. Les restitutions peuvent être considérés comme certaines et il y a bien des chances pour que σαμιου soit une altération de ψαυμιος. Les manuscrits de Pindare eux-mêmes varient entre ψαῦμις et ψάμμις.

[2] Inversement, au vers 26 de la *VIe Olympique*, ὄχος désigne sans conteste une ἀπήνη ; mais les mules sont nommées dans la même phrase.

[3] Cet argument n'est pas contre-balancé par le fait que le poète évoque, au début de l'ode, l'image du char de Zeus, qu'il serait peu honorable, a-t-on dit, de comparer à un char de mules. Ce qu'il faut se rappeler plutôt, c'est que les poètes, qui ne négligent jamais de mentionner en termes sans ambiguïté l'ἅρμα, trichent au contraire assez volontiers quand ils ont à parler d'une victoire de mules, moins brillante. Cf. le fameux fragment de Simonide (fr. 17).

que par conséquent Psaumis n'avait encore gagné que sa victoire de mules. On remarquera de plus que, dans l'ode V aussi bien que dans l'ode IV, il n'est jamais question que d'une seule victoire ; si les deux odes n'étaient pas contemporaines, il semble que le poète devrait, conformément à la loi du genre, rappeler dans l'une d'elles la victoire antérieure.

Admettons donc comme vraisemblable l'opinion de Bœckh. Les courses de mules, instituées en la 70e olympiade et supprimées en la 84e, ne figuraient pas sur les listes que possédaient les grammairiens alexandrins[1]. C'est seulement par conjecture qu'un scholiaste[2] place cette victoire de Psaumis en l'olympiade 81, quatre ans avant celle de son quadrige (= 456). Mais il va de soi qu'elle est antérieure à 444, année où l'épreuve disparut, et qu'elle est postérieure à 460, date de la reconstruction de Camarine ; comme d'autre part, il résulte des considérations précédentes qu'elle est vraisemblablement antérieure à 452, il ne semble donc pas qu'on puisse penser à une autre date qu'à celle de 456.

Analyse de l'ode. L'ode n'a qu'une triade. La strophe annonce la victoire, et la met sous le patronage de Zeus Etnéen. L'antistrophe est consacrée à Camarine et à Psaumis. La maxime qui la termine introduit une anecdote qui va tenir ici la place du mythe et que l'épode conte agréablement : Erginos l'Argonaute, fils de Clyménos, aux jeux funèbres célébrés en l'honneur de Thoas par Hypsipyle, reine des Lemniennes, avait battu, à la courses en armes, les fils de Borée plus jeunes que lui. Erginos avait les cheveux gris et l'assistance avait souri en le voyant se ranger parmi les concurrents[3]. Il se vengea

[1] Le papyrus d'Oxyrhynchus ne les mentionne pas. — Sur la date de l'institution et de la suppression, cf. Pausanias, V, 9, 1.

[2] *Olympique V*, scholie 19 d.

[3] Erginos était devenu proverbial chez les Grecs. Cf. les scholies (p. 136, éd. Drachmann), et une autre historiette assez savoureuse que met à son compte Pausanias (IX, 37, 6).

spirituellement de ce petit affront par quelques mots fins et brefs qu'il adressa à Hypsipyle en recevant de ses mains la couronne. L'anecdote s'applique-t-elle littéralement à Psaumis? Faut-il dire que Psaumis était comme Erginos ce que les Grecs appelaient un προπόλιος, c'est-à-dire un homme dont les cheveux avaient blanchi avant l'âge? Mais si l'on peut sourire en voyant un homme qui grisonne concourir à la course à pied avec des jeunes gens, on ne saurait s'étonner qu'il brigue la victoire à celle des chars. Disons seulement que Psaumis, ainsi que le prouve l'ode V, était déjà âgé, et n'oublions pas qu'après les vicissitudes qu'avait subies sa patrie, on ne devait guère s'attendre, en 456, à voir un citoyen de Camarine, renouveler, fût-ce avec un attelage de mules, les anciens exploits de Hiéron ou de Théron. Si le public laissa voir quelque surprise[1] et si Psaumis en fut vexé, Pindare a pu le consoler en souriant de ce petit désagrément; dans son œuvre, que les lois du genre condamnaient habituellement à la solennité, l'esprit ne se montre jamais indiscrètement; il ne fait cependant pas défaut.

Le mètre. La strophe et l'épode sont composées d'éléments *(côla)* assez courts, qui ne sont pas toujours réunis en groupes plus étendus *(vers)*. Les *ioniques* (– – ⏑ ⏑) y sont associés principalement à des *choriambes* et à des dipodies *iambiques* ou *trochaïques*, ou à des antispastes (⏑ – – ⏑). L'ensemble est en somme une variété du genre dit logaédique. Le vers 2 indique un accompagnement de cithare.

L'ode fut composée aussitôt après la victoire (vers 4); on doit vraisemblablement conclure des vers 6-12 qu'elle fut exécutée à Camarine, comme la suivante, chacune évidemment à un moment différent de la fête, sans qu'on puisse préciser ces moments.

[1] Il ressort probablement du vers 16 de l'ode V que le succès de Psaumis éveilla aussi certaines jalousies parmi ses concitoyens.

SCHÉMA MÉTRIQUE

Strophe : ⏑⏑–⏑ –⏑⏑–
–⏑⏑– ⏑⏑–
–⏑–⏑ –⏓
⏑⏑–⏑ ⏑––⏑ ⏑––
⏑–⏑⏑– ⏑–⏓
––⏑⏑ ––⏑⏑ ––
––– –––⏑
–⏑–⏑ –⏑⏑–
⏑–⏑– ⏑–⏓
––⏑– ⏑⏑–– ⏑–
–⏑–⏑ ⏑–⏑⏑⏑ –⏑⏑–
––⏑– ⏑⏓
⏒–⏑⏑ ––⏑–
⏑⏑–⏑– ⏑–⏑– ⏓

Épode : ––⏑⏑ –⏑–⏑
–⏑⏑– ⏑––
⏑–⏑– ⏑–⏑–
––⏑⏑ –⏑⏑– –⏑⏓
⏑–⏑– ⏑⏑––
⏑–⏑⏑⏑ ⏑–
–⏑⏑– ⏑⏑–⏓
––⏑⏑ –⏑⏑–
⏑––⏑ –⏑–
⏑–⏑– ⏑⏑–
⏑⏑⏑⏑⏑⏑ –⏑⏑–
⏑–⏑– ⏑–

IVe OLYMPIQUE

POUR PSAUMIS DE CAMARINE,
VAINQUEUR A LA COURSE DES CHARS

Dieu suprême, qui tiens les rênes du tonnerre[1], ce coursier infatigable, ô Zeus, les Saisons que tu gouvernes, en se déroulant, m'envoient, au son de la phorminx dont les notes variées accompagnent le chant, pour me porter témoin des victoires les plus sublimes[2]. Quand leurs hôtes triomphent, les vrais amis font bon et prompt accueil à la
5 douce nouvelle. Ah! fils de Cronos, maître de l'Etna, masse battue par les vents qui pèse sur le farouche Typhon aux cent têtes[3], reçois, en faveur des Charites, ce cortège olympionique,

10 le plus durable des honneurs qu'obtiennent les grands exploits! Ce chœur vient fêter le char victorieux de Psaumis, qui, couronné de l'olivier de Pise,

[1] Traduction empruntée à Boissonade. La métaphore est inspirée, comme il arrive souvent chez Pindare, par le genre d'épreuve où le héros de l'ode a triomphé. Horace s'en est souvenu (*Odes* I, 24, 8), mais, en l'imitant, en a atténué la hardiesse.

[2] En d'autres termes, les Saisons ramènent l'époque de la grande fête olympique.

[3] Ces vers rappellent l'admirable morceau de la *Ire Pythique* (15-28); la *Ire Pythique* est antérieure de dix-huit ans à la *IVe Olympique*. Camarine, située sur la côte sud de l'île, est assez éloignée de l'Etna; mais le principal culte de Zeus, en Sicile, était celui de Zeus Etnéen; et l'invocation à Zeus est de règle dans une *Olympique*. Pour ce culte, cf. la *Notice* sur la *Ire Pythique*.

Δ'

ΨΑΥΜΙΔΙ ΚΑΜΑΡΙΝΑΙΩΙ

ΑΡΜΑΤΙ

Ἐλατὴρ ὑπέρτατε βρον- Str.
τᾶς ἀκαμαντόποδος
Ζεῦ· τεαὶ γὰρ Ὧραι
ὑπὸ ποικιλοφόρμιγγος ἀοιδᾶς
ἐλισσόμεναί μ' ἔπεμψαν 5
ὑψηλοτάτων μάρτυρ' ἀέθλων.
Ξείνων δ' εὖ πρασσόντων ἔ-
σαναν αὐτίκ' ἀγγελίαν
ς ποτὶ γλυκεῖαν ἐσλοί.
Ἀλλ', ὦ Κρόνου παῖ, ὃς Αἴτναν ἔχεις 10
ἵππον ἀνεμόεσσαν ἑκατογκεφάλα
Τυφῶνος ὀβρίμου,
Ὀλυμπιονίκαν δέκευ
Χαρίτων θ' ἕκατι τόνδε κῶμον, 15

10 χρονιώτατον φάος εὖ- Ant
ρυσθενέων ἀρετᾶν.
Ψαύμιος γὰρ ἵκει
ὀχέων, ὃς ἐλαίᾳ στεφανωθεὶς
Πισάτιδι, κῦδος ὄρσαι 20
σπεύδει Καμαρίνᾳ. Θεὸς εὔφρων
εἴη λοιπαῖς εὐχαῖς· ἐ-

6 ἀλλ' ὦ C N: ἀλλὰ cett. || δέκευ Tricl. : δέξαι vett. || 9 Χαρίτων θ' : Χαρίτων γ' A Χαρίτων ἕκατι Tricl. (ὁ δέ τε σύνδεσμος περισσός sch.) Intellego cum Schrœd.: ἅτε Ὀλυμπιονίκαν ὄντα Χαρίτων θ' ἕκατι. || 10 ἵκει : ἥκει ADM.

brûle du désir d'illustrer Camarine. Puisse la divinité être aussi propice au reste de ses vœux ! Oui, je le dois
15 louer, puisqu'il met tant de zèle au soin de ses haras, puisqu'il se plaît à une large hospitalité et qu'en la pureté de son cœur, il rêve de la paix, amie des cités. Ma parole ne risque point de porter la couleur du mensonge; car c'est à l'épreuve que les mortels se font connaître.

C'est elle qui sauva de l'affront le fils de Clyménos[1],
20 devant les femmes Lemniennes. Il fut vainqueur à la course, dans son armure d'airain, et, en allant recevoir sa couronne, il dit à Hypsipyle : « Voilà ce que valent mes
25 jambes agiles; mes bras et mon cœur ne valent pas moins ! On voit des cheveux gris à des hommes en la fleur de l'âge, fréquemment, en dépit de leur jeunesse[2]. »

[1] Le fils de Clyménos est l'Argonaute Erginos, qui, aux jeux donnés à Lemnos, remporta le prix à la course d'hoplites sur Calaïs et Zétès, fils de Borée. Pindare parle encore de ces jeux dans la *IVe Pythique* (253-4). Hypsipyle, fille de Thoas, les présida.

[2] La dernière phrase est considérée par certains comme ne faisant plus partie du discours d'Erginos.

πεί νιν αἶνέω, μάλα μέν
τροφαῖς ἑτοῖμον ἵππων,
χαίροντά τε ξενίαις πανδόκοις, 25
καὶ πρὸς Ἡσυχίαν φιλόπολιν καθαρᾷ
γνώμᾳ τετραμμένον.
Οὐ ψεύδεϊ τέγξω λόγον·
διάπειρά τοι βροτῶν ἔλεγχος· 30

ἅπερ Κλυμένοιο παῖδα Ep.
Λαμνιάδων γυναικῶν
ἔλυσεν ἐξ ἀτιμίας.
Χαλκέοισι δ' ἐν ἔντεσι νικῶν δρόμον
ἔειπεν Ὑψιπυλείᾳ 35
μετὰ στέφανον ἰών·
« Οὗτος ἐγὼ ταχυτᾶτι·
χεῖρες δὲ καὶ ἦτορ ἴσον.
Φύονται δὲ καὶ νέοις
ἐν ἀνδράσιν πολιαί 40
θαμάκι παρὰ τὸν ἁλικίας
ἐοικότα χρόνον. »

19 ἅπερ καὶ B D E et alii Vaticani || 27 θαμάκι A : θαμὰ καὶ cett. || ἁλικίας : ἁλικίαις A V.

V

NOTICE

Date de l'ode. S'il a pu y avoir des doutes sur la nature de la victoire que célèbre l'ode IV, les premiers vers de l'ode V sont d'une clarté parfaite. C'est la victoire de l'ἀπήνη envoyée à Olympie par Psaumis que le poète va chanter, et ἀπήνη est le terme technique pour le char attelé de mules. Nous avons montré, dans la précédente notice, comment cette victoire doit se placer en 456, c'est-à-dire en l'olympiade 82, date à laquelle l'un des scholiastes a déjà été conduit par un raisonnement très juste[1].

Psaumis avait fait cette année-là un grand effort. Il avait surpris les Grecs réunis à Olympie par un luxe de dépenses qui rappelait les somptuosités de Théron ou de Hiéron et qu'on n'attendait guère d'un citoyen d'une ville qui renaissait à peine de ses cendres. Il avait concouru à trois épreuves : la course des quadriges (attelés de chevaux) ; la course des ἀπῆναι (chars attelés de mules) ; la course des chevaux montés (κέλητες). Si l'on rapproche le vers 7, qui nous l'apprend, du vers 3 où il n'est question que de la victoire des mules et si d'autre part on examine de près les expressions que le poète emploie dans le vers 7 : « Aux fêtes des Dieux les plus grandes, Psaumis a honoré les six autels doubles par ses sacrifices et par les concours (c'est-à-dire en prenant part aux concours) qui durent cinq jours, chars attelés de chevaux (mot à mot : chevaux), chars de

[1] Au contraire d'autres ont adopté faussement la date 452 (82e olympiade), parce qu'ils se sont trompés sur le sens des vers 6-8, vers d'ailleurs obscurs et qui vont être examinés.

mules et chars montés[1] », on voit que, lorsqu'en reprenant et en s'adressant à Camarine, il lui dit que Psaumis, « en étant vainqueur, lui a valu une gloire exquise », nous ne devons pas croire qu'il parle d'une triple victoire, comme certains commentateurs anciens se le sont imaginé[2]. Psaumis a pris part à trois épreuves et n'a vaincu qu'à une. S'il avait remporté trois couronnes, le poète n'aurait pas manqué de le proclamer dès le début de l'ode; il aurait souligné avec insistance cet exploit extraordinaire[3]. On peut lui reprocher de s'être exprimé en des termes qui prêtent en quelque mesure à la confusion, et ce reproche s'applique non seulement au dernier membre de phrase que je viens de citer, mais aussi à celui qui précède, où, en parlant des jeux qui durent cinq jours, il semble dire que Psaumis a concouru à chacune des cinq journées, quoique celui-ci n'ait pris part qu'à trois épreuves et que, sur les cinq journées, deux au moins fussent remplies par des cérémonies ou des sacrifices. Toute la construction de cette phrase, avec la surabondance des datifs accumulés, est d'ailleurs obscure et a été diversement expliquée.

Une note placée en tête de l'ode dans certains de nos manuscrits semble dire que la *Ve Olympique* ne figurait pas originairement dans le recueil des œuvres de Pindare[4]. Didyme en défendait l'authenticité. Didyme n'a pas

[1] J'ai donné ici une version littérale (différente de celle que j'ai adoptée dans la traduction de l'ode), afin de mieux éclairer le jugement du lecteur.

[2] Cf. schol. *inscriptio b*.

[3] Comme on pourrait à la rigueur imaginer que, différents poètes ayant été chargés de la composition d'un poème pour chacune des trois victoires, celui à qui est échue la victoire des mules ne mentionnât les autres qu'incidemment, je rappelle que c'est en 452 (cf. la notice précédente) que Psaumis a vaincu avec son quadrige, et nous savons qu'en 452 il ne fut pas vainqueur au κέλης; le papyrus d'Oxyrhynchus nomme pour cette épreuve un certain Python.

[4] Elle se trouve dans ABDE, dans un *Vaticanus* du XIVe siècle (H) et dans Q. — Je dis : semble, parce que la leçon de l'*Ambrosianus* a permis à Schrœder de se demander s'il ne fallait pas croire plutôt que les Alexandrins, sans contester l'authenticité du poème, avaient

toujours très bonne réputation auprès des critiques modernes, et il est dès lors nécessaire d'examiner de près si le poème présente par lui-même quelques caractères suspects. La construction un peu embarrassée des vers 5-7, bien qu'elle nous choque, n'est pas suffisante pour prouver qu'il ne saurait être de Pindare. Ceux qui refusent de le lui attribuer (et ils sont assez nombreux) insistent sur différentes observations, dont deux seulement me paraissent mériter d'être retenues. En premier lieu, on constate des rapports d'expression assez fréquents entre cette ode et quelques autres de Pindare[1], et il est vrai que, si la couleur générale est assez uniforme dans tout ce que Pindare a écrit, et même dans tout ce que la poésie chorale grecque a produit, le détail du style au contraire peut être assez aisément varié; Pindare ne manque pas d'ordinaire de s'en préoccuper, surtout dans les poèmes qui ont le même destinataire[2]. Ne peut-il lui être arrivé cependant de se répéter un jour plus que de coutume? et, surtout, si les deux odes se rapportent à la même victoire, comme nous l'avons admis, comment expliquera-t-on qu'un rival de Pindare ait osé s'inspirer aussi directement de l'ode que venait de composer son concurrent — même si celle-ci venait d'être chantée à Olympie[3], tandis que l'autre, un peu postérieure, aurait été destinée à l'être en Sicile? Comment imaginera-t-on même qu'il l'ait connue, si au con-

hésité à le classer dans la catégories des *odes triomphales* ou dans quelque autre, par exemple celle des *prosodies*, (*editio maior*, p. 58). Il est curieux en effet de noter qu'au témoignage des scholies elles-mêmes l'ode avait été commentée par Aristarque. D'autre part, il semble bien difficile, quand on lit la 1re strophe, de concevoir qu'on ait hésité à y voir une *ode triomphale*.

[1] Notamment la *IVe Olympique*, c'est-à-dire l'autre poème adressé à Psaumis ; et aussi la *VIe Isthmique* (datée par Gaspar de 484, et en tout cas bien antérieure à la *Ve Olympique*). Voir les rapprochements dans Christ, p. 35 de son *editio maior*.

[2] Cf. en particulier les divers poèmes adressés à Hiéron, à Théron, à Arcésilas.

[3] Ce que beaucoup admettent, mais ce qui n'est nullement démontré (cf. la notice précédente).

traire toutes les deux ont été également composées pour être exécutées à Camarine, dans deux moments successifs d'une même fête ? On est d'abord plus frappé de la seconde observation, qui concerne la métrique. La facture des vers n'est ici ni celle des strophes *logaédiques*, ni celle des strophes *dactylo-épitritiques* habituelles. Westphal a remarqué qu'elle présente une certaine analogie avec celle des *dactylo-trochées* d'Archiloque et que le vers dit *ithyphallique* (c'est-à-dire la tripodie trochaïque : καρδίᾳ γελανεῖ) y est employé régulièrement, comme chez Simonide ou chez les poètes tragiques, tandis que Pindare ne paraît pas s'en servir volontiers[1]. Toutefois ces constatations ne sont pas décisives. D'abord les strophes *logaédiques* et les strophes *dactylo-épitritiques* ne sont pas deux groupes si rigoureusement déterminés l'un et l'autre qu'ils ne laissent pas place à certaines variations. Ensuite ceux qui refusent de reconnaître dans la *V*e *Olympique* une œuvre de Pindare parce que le style n'en diffère pas assez de celui de la *IV*e *Olympique*, alors que, disent-ils, Pindare s'applique très diligemment à ne point se répéter, quand il chante une seconde fois le même héros, devraient reconnaître qu'à ce compte l'argument qu'on peut tirer de la versification, ici très particulière, contre-balance le leur. Enfin et surtout, il faut se souvenir que l'ode est de toutes façons postérieure à 460, c'est-à-dire qu'elle appartient à la dernière partie de la vie du poète, à celle qui n'est représentée pour nous que par quelques œuvres, cinq à six tout au plus ; il serait assez téméraire de prononcer un jugement péremptoire, sur le vu d'un si petit nombre d'échantillons.

En ce qui concerne les thèmes, la composition, le ton, la *V*e *Olympique* ne présente aucun contraste véritable avec la manière ordinaire de Pindare. Etant donnée la suspicion

[1] Il s'en sert toutefois, et, en particulier, justement dans la *IV*e *Olympique* : le second vers de la strophe (ou le second *élément* ; car, dans cette ode si brève, il est difficile de distinguer *vers* et *éléments*) : Ζεῦ, τεαὶ γὰρ Ὧραι, est un ithyphallique.

que fait peser sur elle le témoignage des scholies, il n'est pas possible d'affirmer qu'elle soit authentique; mais on peut dire tout au moins que le contraire n'est pas prouvé.

Analyse de l'ode. Dans la *IVe Olympique*, qui ne compte que trois unités rythmiques, une strophe, une antistrophe et une épode, chacun de ces éléments a son sujet propre [1] : la strophe est consacrée à la victoire ; l'antistrophe à Psaumis; l'épode à l'anecdote d'Erginos. Le même mode de composition est appliqué ici aux triades. Dans la 1re, la strophe contient, sous la forme d'une invocation à la nymphe Camarine, la mention précise de la victoire; l'antistrophe exalte cette victoire par le rappel de l'effort extraordinaire que Psaumis a fait en concourant pour plusieurs épreuves; et l'épode y associe le père et la patrie du vainqueur. Cette triade traite donc, sous ses différents aspects, le thème de la victoire. La 2e est plus spécialement consacrée à la ville de Camarine; à sa divinité tutélaire (Pallas); à son lac et à ses fleuves (l'Oanis et l'Hipparis) ; les réflexions qui la terminent, dans l'épode, se rattachent au même sujet; car elles visent l'attitude des concitoyens de Psaumis envers lui. La 3e est une prière à Zeus, pour qu'il veille à l'avenir sur la prospérité de Camarine, sur celle de Psaumis et de sa famille; à cette prière s'ajoute très naturellement le conseil d'éviter tout excès d'orgueil.

Le mètre. L'examen de l'authenticité du poème nous a amenés à dire déjà qu'il offre quelque analogie avec les dactylo-trochées d'Archiloque. Les dactyles (ou anapestes apparents), qui se présentent non seulement sous la forme de la tripodie, mais sous celle de la penta-

[1] Ce n'est pas, on le sait, le cas dans tous les poèmes de Pindare, et il arrive souvent que les triades empiètent l'une sur l'autre. Je rappelle ici la composition plus simple de la *IVe Olympique*, pour indiquer que la *Ve Olympique*, qui est composée de trois *triades indépendantes*, ne présente donc par là rien de suspect.

podie, sont associés, non pas à des épitrites, mais principalement à des ithyphalliques. La strophe et l'épode sont très courtes, si courtes que nos scholies métriques considèrent l'ode comme *monostrophique*, c'est-à-dire composée de trois strophes semblables, sans épode; elles considèrent comme une seule unité les trois éléments que notre schéma distingue.

Le mode musical était le lydien (vers 19). Observant que chacune des triades invoque une divinité spéciale, Bœckh a conjecturé que l'ode avait été chantée en trois stations, auprès de trois sanctuaires successifs, consacrés respectivement à la nymphe Camarine, à Pallas et à Zeus. Mais, quoique chaque triade ait son thème distinct, le mouvement est continu d'un bout du poème à l'autre, et la coupure est à peine sensible entre la 1re triade et la 2e, si le repos est nettement marquée entre celle-ci et la 3e.

SCHÉMA MÉTRIQUE

Strophe : – – – ⏑ ⏑ –

– ⏑ ⏑ – ⏑ – – ⏑ ⏓

– ⏓ – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ –

– ⏑ – ⏑ – ⏓

⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ – – ⏑ ⏓

– ⏑ – ⏑ – ⏓

Épode : – – – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑

– ⏑ – ⏑ – ⏓

– – – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ –

– ⏑ – – ⏑ –

– ⏑ – ⏑ – ⏓

Vᵉ OLYMPIQUE

POUR LE MÊME,
VAINQUEUR A LA COURSE DES CHARS ATTELÉS DE MULES

I

Des sublimes vertus, des couronnes qu'on gagne à Olympie, voici la douce récompense. O fille d'Océan[1], d'un cœur joyeux reçois cet hymne, don de Psaumis et de ses mules infatigables.

Psaumis a illustré ta ville populeuse, ô Camarine, en apportant aux Dieux des six autels doubles[2], pendant la
5 plus grande des fêtes, le tribut de ses hécatombes et sa participation aux cinq journées de concours.

Il a pris part à l'épreuve du quadrige, à celle des mules, à celle des chevaux montés. Vainqueur, il t'a fait partager sa gloire exquise ; il a fait proclamer par la voix du héraut le nom de son père Acron et celui de sa patrie ressuscitée.

II

Il revient du pays aimable d'Œnomaos et de Pélops, et il
10 chante, ô Pallas, patronne de cette ville, ton pur sanctuaire, et le fleuve Oanis, et le lac de votre pays,

[1] C'est-à-dire la nymphe Camarine, patronne du lac voisin de la ville.
[2] Autels de Zeus-Poseidon, Héra-Athéna, Hermès-Aphrodite, Charites-Dionysos, Artémis-Alphée, Cronos-Rhéa.

Ε'

ΤΩΙ ΑΥΤΩΙ
ΑΠΗΝΗΙ

Ὑψηλᾶν ἀρετᾶν — Str. 1
καὶ στεφάνων ἄωτον γλυκύν
τῶν Ὀλυμπίᾳ, Ὠκεανοῦ θύγατερ,
καρδίᾳ γελανεῖ — 5
ἀκαμαντόποδός τ' ἀπήνας δέκευ
Ψαύμιός τε δῶρα·

ὃς τὰν σὰν πόλιν αὔ- — Ant. 1.
ξων, Καμάρινα, λαοτρόφον,
5 βωμοὺς ἐξ διδύμους ἐγέραρεν ἑορ- — 10
ταῖς θεῶν μεγίσταις
ὑπὸ βουθυσίαις ἀέθλων τε πεμπ-
αμέροις ἁμίλλαις,

ἵπποις ἡμιόνοις τε μοναμπυκίᾳ τε. — Ep. 1.
Τὶν δὲ κῦδος ἁβρόν — 16
νικάσαις ἀνέθηκε, καὶ ὃν πατέρ' Ἄ-
κρων' ἐκάρυξε καὶ
τὰν νέοικον ἕδραν.

Ἵκων δ' Οἰνομάου — Str. 2.
καὶ Πέλοπος παρ' εὐηράτων — 21
10 σταθμῶν, ὦ πολιάοχε Παλλάς, ἀεί-

In inscriptione καὶ κέλητι καὶ τεθρίππῳ addunt A C καὶ κέλητι 3 D etc. ‖ 4 Καμάρινα Byz. : Καμαρίναν vett. ‖ 6 πεμπαμέροις Schneidewin : πενθαμέροις E πεμπταμέροις cett. vett. (cardinalem numerum sch. confirmant ; forma aeolica nusquam alias reperitur apud Pindarum). ‖ 9 εὐηράτων : εὐηλάτων varia lectio in schol.

et les canaux augustes de l'Hipparis, qui arrose la contrée[1] ; son cours rapide vient assembler la haute forêt de vos solides édifices et il tire votre cité de la détresse ; il la fait renaître à la lumière !

Les exploits, toujours, exigent labeur et dépenses ; le succès est le prix de la lutte ; il faut écarter le risque
15 qui le dérobe. Mais ceux qui réussissent font applaudir leur talent, même chez leurs concitoyens.

III

Zeus Sauveur, toi qui résides au-dessus des nuées, toi qui habites la colline de Cronos et qui aimes le large cours de l'Alphée, ainsi que l'antre auguste de l'Ida[2], je viens à toi, en suppliant, au son des flûtes lydiennes ;

20 je viens te demander de glorifier cette ville par d'illustres triomphes. Et puisse-t-il t'accorder, ô vainqueur Olympique[3], une vieillesse sereine qui te conduise au terme de tes jours, tandis que tu continueras à aimer les chevaux chers à Poseidon,

[1] De ces deux rivières, l'Oanis (ou Oanos) n'est connue que par ce texte ; l'Hipparis (Camerino) formait un lac qui est le site caractéristique de la région, et se divisait ensuite en plusieurs bras que Pindare appelle *augustes*, à cause des services qu'ils rendaient aux habitants. Aristarque entendait ces services du *limon* apporté par le fleuve, qui favorisait la croissance des bois de construction ; Didyme, avec plus de raison, pensait aux *chalands* sur lesquels les matériaux étaient amenés ; c'est aussi cette explication que Libanios a adoptée, dans son *Antiochicos*, 262. Il s'agit bien de l'*Hipparis*, comme l'entendent les scholies, et il ne faut pas, avec Hermann et Bergk, faire de *Psaumis* le sujet de la phrase. Ainsi se relève *rapidement* Camarine.

[2] Le rapprochement entre l'Alphée et *l'antre idéen* suggère qu'il ne s'agit pas de la grotte crétoise, mais d'une grotte située en Élide et portant la même épithète (scholies 42 a).

[3] J'ai conservé le tour du texte, qui passe très brusquement d'une apostrophe à Zeus à une apostrophe à Psaumis.

δει μὲν ἄλσος ἁγνόν
τὸ τεὸν ποταμόν τε Ὤανιν ἐγ- 25
χωρίαν τε λίμναν

καὶ σεμνοὺς ὀχετούς, Ant. 2.
Ἵππαρις οἷσιν ἄρδει στρατόν
κολλᾷ τε σταδίων θαλάμων ταχέως 30
ὑψίγυιον ἄλσος,
ἀπ' ἀμαχανίας ἄγων ἐς φάος
τόνδε δᾶμον ἀστῶν·

15 αἰεὶ δ' ἀμφ' ἀρεταῖσι πόνος δαπάνα τε Ep. 2.
μάρναται πρὸς ἔργον 35
κινδύνῳ κεκαλυμμένον· ἠὺ δ' ἔχον-
τες σοφοὶ καὶ πολί-
ταις ἔδοξαν ἔμμεν.

Σωτὴρ ὑψινεφὲς Str. 3.
Ζεῦ, Κρόνιόν τε ναίων λόφον 40
τιμῶν τ' Ἀλφεὸν εὐρὺ ῥέοντα Ἰδαῖ-
όν τε σεμνὸν ἄντρον,
ἱκέτας σέθεν ἔρχομαι Λυδίοις
ἀπύων ἐν αὐλοῖς, 45

20 αἰτήσων πόλιν εὐ- Ant. 3.
ανορίαισι τάνδε κλυταῖς
δαιδάλλειν, σέ τ', Ὀλυμπιόνικε, Ποσει-
δανίαισιν ἵπποις 50
ἐπιτερπόμενον φέρειν γῆρας εὔ-
θυμον ἐς τελευτάν,

υἱῶν, Ψαῦμι, παρισταμένων. Ὑγίεντα Ep. 3.

11 Ὤανιν Call. (B? qui in hujus poematis versibus 9-24 deficit) : Ὤανον A^{pc} D^{pc} Ὤανιν C N O V (parem varietatem exhibent sch). ‖ 16 ἠὺ δ' Hermann : εὖ δ' codd. ‖ 21 Ποσειδανίαισιν. Bœckh e sch. : Ποσειδανίοισιν codd. ‖ 23 ὑγίεντα codd. : ὑγιέντα Aristarchus (sch. 54).

entouré de tes fils, ô Psaumis[1] ! Celui qui sait entretenir son opulence et qui à des biens abondants ajoute la gloire, que celui-là ne prétende pas devenir un Dieu !

[1] Le vers indique assez clairement que Psaumis était déjà âgé ; cf. la *Notice*.

δ' εἴ τις ὄλβον ἄρδει, 55
ἐξαρκέων κτεάτεσσι καὶ εὐλογίαν
προστιθείς, μὴ ματεύ-
σῃ θεὸς γενέσθαι.

VI

NOTICE

La date de la victoire. La *VIe Olympique* termine le groupe où les éditeurs alexandrins ont réuni, en tête du recueil, les principales odes composées pour des vainqueurs siciliens[1], en plaçant au premier rang celles qui s'adressent à des tyrans, Hiéron et Théron. Elle célèbre une victoire gagnée par un attelage de mules et c'est sans doute ce qui l'a fait rapprocher de l'ode V. Nous avons vu, à propos de cette dernière, que les listes des vainqueurs ne furent pas conservées pour cette épreuve, dont l'existence fut éphémère. On ne peut donc pas déterminer la date du poème autrement que d'après son contenu. La fin, avec les allusions qu'elle contient à Hiéron, rend assez vraisemblable qu'il est postérieur au voyage de Pindare en Sicile ; l'invocation à Zeus Etnéen indique peut-être[2] qu'il l'est aussi à la fondation d'Etna. Comme Hiéron est mort en 466, on ne peut guère penser dès lors qu'à la 77e olympiade (= 472), ou à la 78e (= 468) ; ceux qui ont préféré la seconde ont signalé surtout certaines inquiétudes relatives à l'avenir que la seconde partie de l'ode exprime. Ces inquiétudes se justifièrent peu de temps après 468 et il semble naturel de supposer que, quand Pindare les a exprimées, les événements dont Agésias fut victime étaient déjà assez proches. Agésias en effet — tel est

[1] Il n'y a en dehors de ce groupe que la *XIIe*, qui célèbre un Sicilien *immigré* et *Crétois* d'origine.

[2] Mais pas *nécessairement*. Cf. les notices sur la *Ire Olympique* et sur la *Ire Pythique*.

le nom du vainqueur — était un des lieutenants de Hiéron[1], et les scholies nous apprennent qu'il fut assassiné après la mort de son souverain, c'est-à-dire sans doute dans les troubles qui suivirent le changement de règne. Le tyran de Syracuse (nous le savons par Pindare lui-même) avait de graves craintes sur sa santé quelques années avant sa mort[2] et sa disparition risquait d'être fatale à la dynastie des Dinoménides ; il s'en doutait bien lui-même et on le pressentait autour de lui.

La destination du poème.

L'ode a pour thème principal la glorification de la famille à laquelle Agésias appartenait. Cette famille, celle des *Iamides*, prétendait descendre d'Apollon et d'Évadné, et, par Évadné, de Poseidon et de Pitané. Comme celle des Clytiades et celle des Telliades, elle était au premier rang dans le corps sacerdotal d'Olympie, où elle exerçait, auprès du grand autel de Zeus, un ministère prophétique. Elle s'était d'ailleurs répandue par toute la Grèce et jusqu'en Sicile. Hérodote et Pausanias [3] nous confirment, par quelques informations dont certaines sont curieuses, ce que nous dit Pindare de sa célébrité. Par sa famille maternelle, Agésias se rattachait à la ville arcadienne de Stymphale, où il avait, selon Pindare, une seconde patrie. Il ressort clairement de la dernière épode que le poème a été chanté d'abord à Stymphale et que Pindare n'en a pas dirigé lui-même l'exécution ; il l'a confiée à un chorodidascale du nom d'Énée, sans doute lui-même Stymphalien et peut-être aussi Iamide[4]. Agésias se proposait de repartir bientôt pour Syracuse, où devait se renouveler la fête pour laquelle le poète invoque le patronage bienveillant de Hiéron.

[1] Scholies, 30 c et 165.
[2] Cf. la *III*e et la *I*e *Pythiques*.
[3] Hérodote, V, 44, IX, 33 ; Pausanias, III, 11, 6-12 ; IV, 16, 1 ; VI, 2, 4-5 ; VIII, 10,5.
[4] Cf. Xénophon, *Hellén.* VII, 3, 1, et Pausanias, VI, 2, 4.

Analyse. La composition — si quelques détails peuvent, comme toujours, demeurer obscurs — n'offre aucune difficulté dans l'ensemble. Le début développe une magnifique image, inspirée par l'architecture, et qui a peut-être été suggérée à Pindare, comme tant d'autres, par les circonstances où l'ode a été chantée, par l'aspect de l'édifice somptueux qui devait servir de cadre à la fête. Ces vers admirables sont suivis d'autres, non moins éclatants, où le poète assemble en une sorte de faisceau tous les titres de gloire d'Agésias. Après une maxime morale qui sert de transition, il définit, par une comparaison avec Amphiaraos, sa double supériorité : guerrier valeureux, Agésias est encore, en tant qu'Iamide, excellent devin. Telle est la 1re triade, consacrée au vainqueur. — La seconde, qui débute par une apostrophe au cocher qui a conduit le char et par un éloge des mules — éloge d'autant plus soigné que le poète semble avoir à cœur de faire oublier, par le prestige de sa poésie, qu'il ne s'agit que d'une victoire d'ἀπήνη — entame le récit du mythe, un des plus merveilleux que Pindare nous ait laissés. L'aventure de Pitané et celle de sa fille Évadné la remplissent, après le panégyrique du cocher et des mules. — Dans la 3e, au centre de l'ode, est enchâssé le tableau de la naissance d'Iamos, tableau d'un coloris aussi délicat que puissant. Comme il est assez habituel à Pindare de ne point isoler les triades les unes des autres, mais plutôt de les engrener, l'épode — toujours consacrée à Iamos — contient, après la naissance du héros, son invocation à Poseidon et à Apollon : devenu adolescent, Iamos réclame de ces deux grands Dieux dont il descend un rang digne de son origine. Il entre dans le lit du fleuve Alphée, en pleine nuit, et sa prière rappelle les strophes de la *Ire Olympique*[1] où la jeune vaillance de Pélops s'exprime

[1] Celles-ci ne les égalent point ; mais le poète a voulu cette fois aire de la naissance de l'enfant l'épisode principal. Il n'y a aucune raison de conclure, comme on l'a fait parfois, de cette infériorité toute relative à l'antériorité de la *VIe Ol.* par rapport à la *Ire*

en des accents si admirables. — La 4e triade exalte ce don de prophétie qu'Apollon a fait à Iamos et qui s'est transmis à sa race. L'objet propre en est l'éloge des Iamides, ancêtres d'Agésias du côté paternel, et celui de sa famille maternelle, originaire de Stymphale. — Ainsi se prépare la dernière triade, à laquelle Pindare nous conduit par une transition où il n'a pas mis moins d'art que dans celle qui liait la seconde triade à la triade initiale ; tout ce qui concerne la fête donnée actuellement à Stymphale, et celle qui doit avoir lieu plus tard à Syracuse, y est réuni.

Le mètre. Le mètre est le dactylo-épitrite, et ce poème, un de ceux où Pindare a le mieux prouvé la force de son imagination créatrice, est aussi un des meilleurs exemples de son habileté technique à l'employer.

SCHÉMA MÉTRIQUE

Strophe :

– – ⏑ – – – ⏑ –
– – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ ⏓
– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – – – ⏑ ⏑ ⏓
– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – – – ⏑ – ⏓
– ⏑ – – – ⏑ – –
– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏓
– – ⏑ – – – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏓
⏑ – – – ⏑ – – – ⏑ – –
– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏓
– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – –
– ⏑ ⏓ – – ⏑ ⏓ – – ⏑ – ⏓

Épode :

– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – –
– ⏑ – – – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ ⏓
– ⏑ – – – ⏑ ⏓ – – ⏑ ⏑ –
⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – – – ⏑ ⏑ ⏓
– ⏑ ⏑ – – – ⏑ ⏑ – –
– ⏑ – – – ⏑ ⏓
– ⏑ – – – ⏑ – ⏓
– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ ⏓
– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – –
– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ ⏓
– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – –
– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ –
– ⏑ – – ⏑ – –
– ⏑ – – – ⏑ – ⏓

VIe OLYMPIQUE

POUR AGÉSIAS DE SYRACUSE,
VAINQUEUR A LA COURSE DES CHARS ATTELÉS DE MULES

I

Pour soutenir le portique splendide, devant l'édifice, dressons des colonnes d'or; faisons comme si nous construisions un palais magnifique. A l'œuvre qui s'élève, il faut donner une façade qui brille au loin. Hé bien! que notre héros soit olympionique, qu'à Pise il soit préposé
5 à l'autel fatidique de Zeus et qu'il soit aussi l'un des fondateurs de l'illustre Syracuse! Est-il alors un hymne qui puisse lui manquer, sans que nulle jalousie se mêle aux chants précieux dont l'honorent ses concitoyens?

Qu'il sache donc, le fils de Sostrate, que, par la faveur des Dieux, son pied a chaussé pareille fortune! Les vertus qui ne savent point courir le risque n'ont pas plus de prix
10 au sein des cités que sur mer, à bord des vaisseaux; mais en de nombreuses mémoires survivent les beaux exploits. Agésias, à toi revient l'éloge qu'avec justice la langue d'Adraste rendit jadis au devin, fils d'Oïclée, Amphiaraos, quand la terre l'eut englouti avec ses chevaux étincelants[1].

[1] Sur la mort d'Amphiaraos, cf. Pausanias II, 23, 2; V, 17, 18; IX, 10, 3; Euripide, *Phéniciennes* 172-3, et Pindare lui-même, *X*e *Néméenne*, 8; Pindare s'inspire d'une vieille épopée, — la *Thébaïde*.

ϛ'

ΑΓΗΣΙΑΙ ΣΥΡΑΚΟΥΣΙΩΙ ΑΠΗΝΗΙ

Χρυσέας ὑποστάσαντες εὐ- Str. 1.
τειχεῖ προθύρῳ θαλάμου
κίονας, ὡς ὅτε θαητὸν μέγαρον
πάξομεν· ἀρχομένου δ' ἔργου πρόσωπον
χρὴ θέμεν τηλαυγές. Εἶ δ' εἴ- 5
η μὲν Ὀλυμπιονίκας,
5 βωμῷ τε μαντείῳ ταμίας Διὸς ἐν Πίσᾳ,
συνοικιστήρ τε τᾶν κλεινᾶν Συρακοσ-
σᾶν, τίνα κεν φύγοι ὕμνον
κεῖνος ἀνήρ, ἐπικύρσαις 10
ἀφθόνων ἀστῶν ἐν ἱμερταῖς ἀοιδαῖς;

Ἴστω γὰρ ἐν τούτῳ πεδί- Ant. 1.
λῳ δαιμόνιον πόδ' ἔχων
Σωστράτου υἱός. Ἀκίνδυνοι δ' ἀρεταί
10 οὔτε παρ' ἀνδράσιν οὔτ' ἐν ναυσὶ κοίλαις 15
τίμιαι· πολλοὶ δὲ μέμναν-
ται, καλὸν εἴ τι πονηθῇ.
Ἀγησία, τὶν δ' αἶνος ἑτοῖμος, ὃν ἐν δίκᾳ
ἀπὸ γλώσσας Ἄδραστος μάντιν Οἰκλεί-
δαν ποτ' ἐς Ἀμφιάρηον 20
φθέγξατ', ἐπεὶ κατὰ γαῖ' αὐ-
τόν τέ νιν καὶ φαιδίμας ἵππους ἔμαρψεν.

3 ἀρχομένου : -νους Lucianus, *Hippias*, 7 ; Iulianus, *Or.* IX, p. 116ᵃ (et duo codd. dett.) ‖ 11 πονηθῇ C : ποναθῇ cett. ‖ 13 Ἀμριάρηον : -ραον A C.

15 Alors, quand sur sept bûchers les morts eurent été placés[1], le fils de Talaos, à Thèbes, prononça cette parole : « Où est l'œil de mon armée, le héros qui fut à la fois un bon devin et un guerrier vaillant? » Voilà qui convient aussi au Syracusain qui donne cette fête. Je n'aime point les pro-
20 vocations ni les bravades ; mais j'en fais un grand serment, je puis lui rendre hautement ce témoignage; j'en prends pour arbitres les Muses à la voix de miel.

II

Allons, Phintis[2], attelle maintenant tes mules vaillantes; hâte-toi; menons ton char sur la route lumineuse, par où je veux aller retrouver la race d'Agésias jusqu'à sa source ;
25 mieux que d'autres, elles sauront nous montrer ce chemin, elles qui ont remporté la couronne à Olympie[3]. Devant elles donc, il le faut, ouvrons toutes grandes les portes de l'hymne : nous devons aller aujourd'hui — c'est le moment ! — aux rives de l'Eurôtas, vers Pitané[4].

Pitané s'unit au fils de Cronos, à Poseidon, et l'on dit qu'elle mit au monde Évadné, l'enfant aux tresses vio-

[1] Un mot du texte paraît altéré ; cf. les *notes critiques* ; mais le passage est clair dans l'ensemble. Il ne faut pas faire de difficultés sur le nombre *sept* ; il n'y a pas *sept* cadavres de *chefs*, puisqu'Adraste est vivant et qu'Amphiaraos a disparu ; mais on a élevé un bûcher pour les morts de chacun des *sept corps d'armée*. Remarquer aussi que Pindare suit une tradition différente de celle à laquelle les tragiques athéniens nous ont habitués.

[2] Forme dorienne du nom *Philtis*. Pindare fait habituellement sa place au *cocher* au-dessous du *propriétaire* du char ; cf. l'éloge de Carrhôtos dans la *V*e *Pythique*. Bœckh voulait, bien à tort, à cause du vers 9, qu'Agésias eût conduit le char lui-même.

[3] En d'autres termes, leur victoire à Olympie fournit l'occasion la plus propice de chanter la race d'Iamos.

[4] Nymphe, fille de l'Eurotas, éponyme d'une des six bourgades dont se composait Sparte (Hérodote, III, 55). Sa fille Évadné est à distinguer de l'Évadné, femme de Capanée.

15 Ἑπτὰ δ' ἔπειτα πυρᾶν νε- Ep. 1.
κρῶν τελεσθεισᾶν, Ταλαϊονίδας
εἶπεν ἐν Θήβαισι τοιοῦτόν τι ἔπος· 25
« Ποθέω στρατιᾶς ὀφθαλμὸν ἐμᾶς
ἀμφότερον μάντιν τ' ἀγαθὸν καὶ
δουρὶ μάρνασθαι. » Τὸ καὶ
ἀνδρὶ κώμου δεσπότᾳ πάρ- 30
εστι Συρακοσίῳ.
Οὔτε δύσηρις ἐὼν οὔτ'
ὢν φιλόνικος ἄγαν,
20 καὶ μέγαν ὅρκον ὀμόσσαις
τοῦτό γέ οἱ σαφέως 35
μαρτυρήσω· μελίφθογ-
γοι δ' ἐπιτρέψοντι Μοῖσαι.

Ὦ Φίντις, ἀλλὰ ζεῦξον ἤ- Str. 2.
δη μοι σθένος ἡμιόνων,
ᾷ τάχος, ὄφρα κελεύθῳ τ' ἐν καθαρᾷ
βάσομεν ὄκχον, ἵκωμαί τε πρὸς ἀνδρῶν 40
25 καὶ γένος· κεῖναι γὰρ ἐξ ἀλ-
λᾶν ὁδὸν ἁγεμονεῦσαι
ταύταν ἐπίσταντα, στεφάνους ἐν Ὀλυμπίᾳ
ἐπεὶ δέξαντο· χρὴ τοίνυν πύλας ὕ-
μνων ἀναπιτνάμεν αὐταῖς· 45
πρὸς Πιτάναν δὲ παρ' Εὐρώ-
τα πόρον δεῖ σάμερον ἐλθεῖν ἐν ὥρᾳ·

ἅ τοι Ποσειδάωνι μει- Ant. 2.
χθεῖσα Κρονίῳ λέγεται
30 παῖδα ἰόπλοκον Εὐάδναν τεκέμεν. 50

15 τελεσθεισᾶν Wilamowitz (*Isyllos*, p. 163) : τελεσθέντων codd. De lectione, vel de interpretatione, dubitatio superest. || 18 συ⟨ρ⟩ρακοσίῳ B D N : συρακουσίῳ V cum cett. vett. || 19 δύσηρις cum uno e Thom. Ald. : δύσερις vett. || φιλόνικος Cobet : φιλόνεικος codd. || 30 παῖδα ἰόπλοκον (cf. *Isthm. VII*, 23) Bgk. : παῖδ' ἰοπλόκαμον vett. ἰοδόστρυχον Byz.

lettes. Sous les plis de sa robe, elle cacha sa maternité virginale[1] et, quand vint le mois terminal, par le ministère de ses servantes, elle envoya l'enfant au fils d'Elatos et le confia aux soins de ce héros, qui régnait à Phaisané sur les hommes d'Arcadie, en sa résidence aux bords de l'Alphée[2].
35 Là, Évadné grandit et Apollon, le premier, lui fit goûter les joies d'Aphrodite.

Mais elle ne réussit pas à tromper Aipytos jusqu'au bout et à lui cacher que le Dieu l'avait rendue mère. Refoulant dans son cœur avec un soin inquiet son indignation indicible, il se rendit à Pythô pour interroger l'oracle sur cette indigne aventure. Elle cependant, dépo-
40 sant sa ceinture écarlate et son urne d'argent sous le taillis sombre, donna le jour à l'enfant divin[3]. Le Dieu aux cheveux d'or mit auprès d'elle Ilythie et les Parques bienveillantes;

III

et de ses flancs, par un doux travail, Iamos vint au monde, aussitôt. Pleine de chagrin, elle l'abandonna sur
45 le sol, et deux serpents aux yeux glauques, par la volonté des Dieux, le nourrirent du venin innocent des abeilles[4],

[1] Expression empruntée à Boissonade.

[2] Le vieux roi mythique Aipytos, fils d'Élatos, petit-fils d'Arcas, résidait, selon la tradition commune, dans le Nord de l'Arcadie, près du mont Cyllène, aux environs duquel on montrait son tombeau (Pausanias, VIII, 4 et 16-17). Pindare suit probablement une tradition différente; car, si le site de Phaisané est inconnu, la mention de l'Alphée suffit pour nous orienter vers une autre région; Pausanias, il est vrai, dit qu'après la mort de son cousin Cleitos, fils d'Azan, Aipytos devint maître de toute l'Arcadie. Sur toute la légende du devin Iamos, cf. les conjectures de Wilamowitz dans son *Isyllos* (*Philologische Untersuchungen*, IX).

[3] Mot à mot : *à l'esprit divin* ; Pindare pense déjà à ce pouvoir divinatoire qu'Iamos recevra en don de son père, le dieu-prophète, Apollon.

[4] L'abeille a un dard, comme le serpent : de là le *venin*, mais ce *venin* est *innocent*. Pindare joue déjà sur le mot ἰός (venin) et sur

Κρύψε δὲ παρθενίαν ὠδῖνα κόλποις·
κυρίῳ δ' ἐν μηνὶ πέμποισ'
ἀμφιπόλους ἐκέλευσεν
ἥρωι πορσαίνειν δόμεν Εἰλατίδᾳ βρέφος,
ὃς ἀνδρῶν Ἀρκάδων ἄνασσε Φαισά- 55
νᾳ, λάχε τ' Ἀλφεὸν οἰκεῖν·
35 ἔνθα τραφεῖσ' ὑπ' Ἀπόλλω-
νι γλυκείας πρῶτον ἔψαυσ' Ἀφροδίτας.

Οὐδ' ἔλαθ' Αἴπυτον ἐν παν- Ep. 2.
τὶ χρόνῳ κλέπτοισα θεοῖο γόνον. 61
Ἀλλ' ὁ μὲν Πυθῶνάδ', ἐν θυμῷ πιέσαις
χόλον οὐ φατὸν ὀξείᾳ μελέτᾳ,
ᾤχετ' ἰὼν μαντευσόμενος ταύ-
τας περ' ἀτλάτου πάθας. 65
Ἁ δὲ φοινικόκροκον ζώ-
ναν καταθηκαμένα
40 κάλπιδά τ' ἀργυρέαν λόχ-
μας ὑπὸ κυανέας
τίκτε θεόφρονα κοῦρον. 70
Τῷ μὲν ὁ χρυσοκόμας
πραύμητίν τ' Ἐλείθυι-
αν παρέστασέν τε Μοίρας·

ἦλθεν δ' ὑπὸ σπλάγχων ὑπ' ὠ- Str. 3.
δῖνός τ' ἐρατᾶς Ἴαμος
ἐς φάος αὐτίκα. Τὸν μὲν κνιζομένα 75
45 λεῖπε χαμαί· δύο δὲ γλαυκῶπες αὐτόν
δαιμόνων βουλαῖσιν ἐθρέ-
ψαντο δράκοντες ἀμεμφεῖ
ἰῷ μελισσᾶν καδόμενοι. Βασιλεὺς δ' ἐπεί
πετραέσσας ἐλαύνων ἵκετ' ἐκ Πυ- 80
θῶνος, ἅπαντας ἐν οἴκῳ

42 Ἐλείθυιαν P Q : Εἰλείθυιαν cett. vett.

avec sollicitude. Or, le roi, sur son char, revint de Pythô
la rocheuse, et à tous, dans la maison, il demanda l'enfant
50 d'Évadné. Cet enfant, disait-il, avait Phébus

pour père; mieux qu'aucun mortel il saurait dire aux
hommes l'avenir et sa race ne finirait jamais. Voilà ce
qu'annonçait Aipytos. Mais tous affirmaient qu'ils n'avaient
55 ni vu ni entendu l'enfant, né depuis cinq jours. Caché parmi
les joncs et les ronces impénétrables, les fleurs d'or et de
pourpre[1] inondaient de leurs rayons son tendre corps; et
c'est leur nom, que sa mère voulut lui donner en souvenir, pour toujours,

le nom immortel d'Iamos. Quand l'Adolescence, à la
60 couronne d'or, lui eut apporté son doux fruit, il descendit
au milieu de l'Alphée et il invoqua le puissant Poseidon,
son ancêtre, ainsi que l'archer qui veille sur la divine
Délos. Seul, sous la voûte sombre de la nuit, il leur demandait pour son front quelque dignité princière[2]. En réponse
la voix de son père se fit entendre claire et nette; elle
venait jusqu'à lui, l'appeler : « Lève-toi, mon fils, suis ma
parole, et viens en la contrée à tous hospitalière ».

le nom d'Iamos, comme il jouera plus bas sur le même nom et sur le mot ἴον (violette); mais il adoptera la seconde étymologie; remarquer aussi que les Grecs associent volontiers le *miel* à l'idée de prophétie (cf. par exemple *Hymne homérique à Hermès*, 560), et de même le serpent. La mention préalable des serpents rend plus naturel l'emploi figuré du mot *venin*.

[1] Il est difficile d'identifier exactement ces fleurs. Les Grecs connaissaient plusieurs espèces d'ἴα. Théophraste (*Histoire des plantes*, VI, 82) en distingue deux principales : l'une annuelle, qui comprend deux variétés, l'ἴον λευκόν, ion blanc, et l'ἴον φλόγινον, ion couleur de feu; l'autre plus vivace, qui est l'ἴον μέλαν, ion noir. L'épithète *empourprées* peut convenir à l'ion noir; celle de *blondes*, à la seconde variété de l'autre espèce.

[2] Les scholiastes se partagent entre λαότροφον (sens passif : nourri par le peuple) et λαοτρόφον (sens actif : qui nourrit le peuple). Le second sens est le bon; Iamos demande une *dignité*; le devin est comme le roi, une sorte de *pasteur des peuples*.

εἴρετο παῖδα, τὸν Εὐά-
δνα τέκοι· Φοίβου γὰρ αὐτὸν φᾷ γεγάκειν

50 πατρός, περὶ θνατῶν δ' ἔσε- Ant. 3.
σθαι μάντιν ἐπιχθονίοις 85
ἔξοχον, οὐδέ ποτ' ἐκλείψειν γενεάν.
Ὥς ἄρα μάνυε. Τοὶ δ' οὔτ' ὢν ἀκοῦσαι
οὔτ' ἰδεῖν εὔχοντο πεμπταῖ-
ον γεγενημένον. Ἀλλ' ἐν
κέκρυπτο γὰρ σχοίνῳ βατι-
ᾷ τ' ἐν ἀπειρίτῳ,
55 ἴων ξανθαῖσι καὶ παμπορφύροις ἀ- 90
κτῖσι βεβρεγμένος ἁβρόν
σῶμα· τὸ καὶ κατεφάμι-
ξεν καλεῖσθαί νιν χρόνῳ σύμπαντι μάτηρ

τοῦτ' ὄνυμ' ἀθάνατον. Τερ- Ep. 3
πνᾶς δ' ἐπεὶ χρυσοστεφάνοιο λάβεν 96
καρπὸν Ἥβας, Ἀλφεῷ μέσσῳ καταβὰς
ἐκάλεσσε Ποσειδᾶν' εὐρυβίαν,
ὃν πρόγονον, καὶ τοξοφόρον Δά- 100
λου θεοδμάτας σκοπόν,
60 αἰτέων λαοτρόφον τι-
μάν τιν' ἑᾷ κεφαλᾷ,
νυκτὸς ὑπαίθριος. Ἀντε-
φθέγξατο δ' ἀρτιεπής 105
πατρία ὄσσα, μετάλλα-
σέν τέ νιν· « Ὄρσο, τέκος,
δεῦρο πάγκοινον ἐς χώ-
ραν ἵμεν φάμας ὄπισθεν. »

53 γεγενημένον Ahrens : γεγεν(ν)αμένον codd. ‖ ἀλλ' ἐν κέκρυπτο Boeckh : ἀλλ' ἐκρύπτετο A ἀλλ' ἐγκέκρυπτο B C D E ‖ 54 βατιᾷ Wilamowitz : βατ(ε)ίᾳ codd. ‖ ἀπειρίτῳ Heyne : ἀπειρά(ν)τῳ codd. ‖ 59 θεοδμάτας : θεοδμάτου A N θεοδμήτας O ‖ 62 τέκος B' : τέκνον codd.

IV

Ils allèrent ainsi jusqu'à la roche abrupte du haut Cro-
65 nion et, là, le Dieu lui octroya un double trésor de prophétie. Il lui permit d'abord d'entendre sa voix qui ignore le mensonge et, pour le jour où viendrait l'audacieux Héraclès, auguste rejeton de la race d'Alcée, pour le jour où il instituerait, en l'honneur de son père, cette fête où les foules s'empressent et donnerait aux Jeux leur loi suprême, il lui prescrivit, — seconde faveur ! — d'établir,
70 à la plus haute cime de l'autel de Zeus, un oracle[1].

Depuis lors, la famille des Iamides est en grand renom parmi les Grecs et la prospérité l'accompagne. Ils parcourent leur route brillante en pratiquant les vertus. Chacun de leurs actes en témoigne ; l'envie des autres est seule
75 cause que la critique menace ceux qui, arrivés les premiers au terme du douzième parcours, apparaissent dans l'éclat que la Grâce auguste a répandu sur eux. Mais si vraiment, au pied du mont Cyllène, en leur demeure, tes ancêtres maternels,

ont honoré de leurs pieux sacrifices, souvent et reli-
80 gieusement, le héraut des Dieux, qui préside aux jeux, qui a sa part aux victoires et qui protège la vaillante Arcadie, ce Dieu, ô fils de Sostrate, avec son père, le maître

[1] Par le premier don, Apollon accorde à Iamos la faculté d'entendre sa propre parole. Pindare ne dit pas expressément quel mode de divination constitue le second privilège. Mais les scholies nous apprennent que les Iamides pratiquaient l'*empyromancie* sous une forme particulière : ils interprétaient les signes fournis par la flamme qui dévorait les peaux des victimes. Telle était du moins l'opinion la plus commune ; certains disaient qu'ils tiraient leurs présages de l'apparence, droite ou irrégulière, qu'offrait la ligne de découpure de ces peaux. — Sur le grand autel de Zeus à Olympie, cf. Pausanias, VI, 13, 8. L'emplacement n'est pas sûrement identifié

Ἵκοντο δ' ὑψηλοῖο πέ- Str. 4.
τραν ἁλίβατον Κρονίου· 110
65 ἔνθα οἱ ἅπασε θησαυρὸν δίδυμον
μαντοσύνας, τόκα μὲν φωνὰν ἀκούειν
ψευδέων ἄγνωτον, εὖτ' ἂν
δὲ θρασυμάχανος ἐλθών
Ἡρακλέης, σεμνὸν θάλος Ἀλκαΐδᾶν, πατρί 115
ἑορτάν τε κτίσῃ πλειστόμβροτον τε-
θμόν τε μέγιστον ἀέθλων,
70 Ζηνὸς ἐπ' ἀκροτάτῳ βω-
μῷ τότ' αὖ χρηστήριον θέσθαι κέλευσεν.

Ἐξ οὗ πολύκλειτον καθ' Ἕλ- Ant. 4.
λανας γένος Ἰαμιδᾶν· 121
ὄλβος ἅμ' ἕσπετο· τιμῶντες δ' ἀρετάς
ἐς φανερὰν ὁδὸν ἔρχονται· τεκμαίρει
χρῆμ' ἕκαστον· μῶμος ἐξ ἄλ-
λων κρέμαται φθονεόντων 125
75 τοῖς, οἷς ποτε πρώτοις περὶ δωδέκατον δρόμον
ἐλαυνόντεσσιν αἶδοία ποτιστά-
ξῃ Χάρις εὐκλέα μορφάν.
Εἰ δ' ἐτύμως ὑπὸ Κυλλά-
νας ὄρος, Ἀγησία, μάτρωες ἄνδρες 130

ναιετάοντες ἐδώρη- Ep. 4.
σαν θεῶν κάρυκα λιταῖς θυσίαις
πολλὰ δὴ πολλαῖσιν Ἑρμᾶν εὐσεβέως,
ὃς ἀγῶνας ἔχει μοῖράν τ' ἀέθλων, 135
80 Ἀρκαδίαν τ' εὐάνορα τιμᾷ,
κεῖνος, ὦ παῖ Σωστράτου,

67 ἄγνωτον A M : ἄγνωστον cett. || 68 πατρί Hermann : πατρί δ' A πατρί vel πατρός θ' cett. || Cum versu 72 incipit nova pars papyri Oxyrh. (XIII, n° 1616) || 74 μῶμος Bœckh : μῶμος δ' codd. || 76 ποτιστάξῃ Bgk. : ποτιστάζει A B E - ξει C D || 77 ὄρος papyrus et scholia, ut videtur (–⏑⏑– pro –⏑––) ; cf. *Iliad.*, II, 603 : ὄροις codd.

du tonnerre, assure ta félicité. Il me semble qu'une lime sonore aiguise ma langue et que le souffle léger de l'inspiration vient accroître mon élan[1]. A Stymphale est née la mère de ma mère, Métopé la fleurie[2],

V

85 et c'est elle qui a enfanté Thébé, dompteuse de chevaux, celle dont je veux boire l'onde aimable, tandis que pour les vaillants guerriers je tresse l'hymne harmonieux. Hé bien! Enée, invite tes compagnons, d'abord à chanter Héra Virginale[3], et puis à voir si vraiment nous savons démentir 90 ce vieil opprobre que l'on jette aux *porcs de Béotie*. Tu es un messager fidèle, une scytale[4] des Muses à la belle chevelure, un doux cratère plein de chants sonores.

Dis-leur de ne point oublier Syracuse et Ortygie, où 95 Hiéron, prince au sceptre pur, aux sages desseins, honore

[1] Mot à mot : *j'ai sur la langue l'apparence d'une pierre à aiguiser sonore, qui s'insinue en moi, à ma grande satisfaction, d'un souffle qui coule agréablement*. Les Grecs parlent souvent de *langue aiguisée*, et la métaphore initiale était moins surprenante pour eux que pour nous ; la phrase qui la développe est impossible à rendre en français sans d'assez grandes libertés ; il en est de même de quelques autres phrases de cette ode, l'une de celles où abondent les expressions hardies devant lesquelles le traducteur se sent impuissant.

[2] Nymphe fille du Ladon, affluent de l'Alphée, qui prend sa source au Sud-Ouest de Stymphale ; elle est, pour Pindare, la mère de la nymphe Thébé, dont le père est le fleuve Asôpos. Pindare aime à montrer les liens qui l'unissent ou qui unissent Thèbes aux héros qu'il chante et à leur patrie ; c'est ainsi que dans les odes adressées à des Éginètes il rappelle souvent la parenté d'Égine et de Thébé.

[3] Sur le culte d'Héra à Stymphale, cf. Pausanias, VIII, 22, 2.

[4] La *scytale* est la baguette sur laquelle les Spartiates enroulaient la lanière qui portait un message secret ; ce message ne pouvait être lu que si l'on possédait une baguette du même modèle que celle qui avait servi à le rédiger. Le *cratère*, où l'on mélangeait l'eau et le vin, symbolise le *chorodidascale*, sous la direction duquel poésie, chant et danse s'unifient.

σὺν βαρυγδούπῳ πατρὶ κραί-
νει σέθεν εὐτυχίαν.
Δόξαν ἔχω τιν' ἐπὶ γλώσ- 140
σᾳ ἀκόνας λιγυρᾶς,
ἅ μ' ἐθέλοντα προσέρπει
καλλιρόοισι πνοαῖς.
Ματρομάτωρ ἐμὰ Στυμ-
φαλίς, εὐανθὴς Μετώπα,

85 πλάξιππον ἃ Θήβαν ἔτι- Str. 5.
κτεν, τᾶς ἐρατεινὸν ὕδωρ
πίομαι, ἀνδράσιν αἰχματαῖσι πλέκων 145
ποικίλον ὕμνον. Ὄτρυνον νῦν ἑταίρους,
Αἰνέα, πρῶτον μὲν Ἥραν
Παρθενίαν κελαδῆσαι, 150
γνῶναί τ' ἔπειτ', ἀρχαῖον ὄνειδος ἀλαθέσιν
90 λόγοις εἰ φεύγομεν, Βοιωτίαν ὖν.
Ἐσσὶ γὰρ ἄγγελος ὀρθός,
ἠϋκόμων σκυτάλα Μοι-
σᾶν, γλυκὺς κρατὴρ ἀγαφθέγκτων ἀοιδᾶν· 155

εἶπον δὲ μεμνᾶσθαι Συρα- Ant. 5.
κοσσᾶν τε καὶ Ὀρτυγίας·
τὰν Ἱέρων καθαρῷ σκάπτῳ διέπων,
ἄρτια μηδόμενος, φοινικόπεζαν
95 ἀμφέπει Δάματρα, λευκίπ- 160
που τε θυγατρὸς ἑορτάν,

82 Papyrus puncto post γλώσσαι posito, significat verba ἀκόνας λιγυρᾶς cum πνοαῖς, ut putabat Bœhmer, iungenda esse (de quo dubitari potest.) || 83 προσέρπει papyrus cum plurimis codd. : προσέρποι D (variam lectionem προσέλκει sch. indicare videntur) || 89 ἀλαθέσιν E N : ἀλαθέσι papyrus cum A B D || 90 ἐσσί : ἔεσι papyrus (ἔσει Wilamowitz, *Isyllos*, p. 168) || 92 εἶπον codd. (cf. Schrœd. in *prolegomenis* edit. maioris, 90) : εἰπόν Bœckh || Συρακοσσᾶν : Συρακουσσᾶν papyrus cum quibusdam codd. || Versuum 92-5 reliquiae parum utiles insunt laterculo Syracusano (*Annali Inst. Corr. arch.* XV, 235).

Déméter aux pieds empourprés[1] et célèbre la fête de sa fille aux blancs coursiers, ainsi que la souveraineté de Zeus Etnéen. Les lyres et les chants aimables le connaissent bien. Puisse le temps, en sa course, ne point troubler sa félicité ! Qu'en sa bienveillance cordiale il reçoive le cortège triomphal d'Agésias,

100 qui va revenir, quittant une patrie pour en retrouver une, des murs de Stymphale, métropole de l'Arcadie aux riches troupeaux ! Il est bon qu'un vaisseau rapide, dans une nuit de tempête, ait deux ancres où s'appuyer[2]. A ces deux cités, pareillement, puisse la divinité amie assurer
105 un sort glorieux ! Maître de la mer, rends prompte la traversée, préserve-la de toute épreuve, époux d'Amphitrite à la quenouille d'or, — et fais croître la fleur charmante de mes hymnes !

[1] L'épithète évoque sans doute l'image d'une statue chaussée de brodequins couleur de pourpre. La famille de Hiéron possédait un sacerdoce héréditaire de Déméter et de Coré (sch. 158 a).

[2] Les vaisseaux antiques jetaient deux ancres, l'une à leur proue et l'autre à leur poupe. Avec ses deux patries, Agésias est comparé à un navire bien assuré sur ses deux ancres.

καὶ Ζηνὸς Αἰτναίου κράτος. Ἀδύλογοι δέ νιν
λύραι μολπαί τε γινώσκοντι. Μὴ θράσ-
σοι χρόνος ὄλβον ἐφέρπων,
σὺν δὲ φιλοφροσύναις εὐ- 165
ηράτοις Ἀγησία δέξαιτο κῶμον

οἴκοθεν οἴκαδ' ἀπὸ Στυμ- Ep. 5.
φαλίων τειχέων ποτινισόμενον,
100 ματέρ' εὐμήλοιο λιπόντ' Ἀρκαδίας.
Ἀγαθαὶ δὲ πέλοντ' ἐν χειμερίᾳ 170
νυκτὶ θοᾶς ἐκ ναὸς ἀπεσκίμ-
φθαι δύ' ἄγκυραι. Θεός
τῶν τε κείνων τε κλυτὰν αἶ-
σαν παρέχοι φιλέων. 175
Δέσποτα ποντομέδων, εὐ-
θὺν δὲ πλόον καμάτων
ἐκτὸς ἐόντα δίδοι, χρυσ-
αλακάτοιο πόσις
105 Ἀμφιτρίτας, ἐμῶν δ' ὕ-
μνων ἄεξ' εὐτερπὲς ἄνθος. 180

97 θράσσοι Bœckh : θραύσοι codd. || 102 τῶν τε κείνων τε Schræd. : τῶνδ' ἐκείνων τε codd. (τῶνδε κείνων τε Bœckh) || 105 ἐμῶν δ' ὕμνων ἄεξ' : ἐμῶν δ' ὕμνων δέξ' M N O''' ἐμῶν ὕμνων δέξ' A.

VII

NOTICE

La *VII*e *Olympique* est, comme la *VI*e, une des plus belles œuvres de Pindare. Elle est, de plus, particulièrement remarquable par la renommée exceptionnelle du héros et de sa famille ; par le nombre des mythes que Pindare y a fait entrer et la manière dont il les a enchaînés ; par la composition d'ensemble et aussi par la métrique.

Le héros. Le γένος auquel appartenait Diagoras s'appelait le γένος des *Ératides*, ce qui semble supposer un premier ancêtre du nom d'Ératos. Pourtant Pindare ne remonte pas plus loin qu'un Callianax, qu'il donne pour auteur commun à toute la race (vers 93). Les *Ératides* occupaient un rang élevé dans la ville d'Ialysos, — le premier, peut-on dire ; car ils avaient autrefois possédé le pouvoir royal. Damagétos, un des leurs, qui en fut revêtu, épousa, au temps des guerres de Messénie, une des filles d'Aristomène[1]. La haute stature de Diagoras, fils d'un Damagétos plus récent, le signalait d'abord à l'attention; il atteignait presque deux mètres[2]. Sa vigueur lui valut de nombreuses victoires, que Pindare énumère avec complaisance ; c'était un *périodonice*, c'est-à-dire un athlète qui avait été couronné aux quatre grands Jeux. Son fils aîné — un autre Damagétos — presque aussi grand que lui, gagna le prix du pancrace à Olympie ; un autre de ses fils, Dorieus, y triompha trois fois dans cette même

[1] Pausanias IV, 24.
[2] 4 coudées et 5 doigts (1 m. 96 environ), selon la scholie 28 a.

épreuve, et un troisième, Acousilaos, y fut vainqueur, comme son père, au pugilat. Ses petits-fils, Euclès et Peisirhodos, triomphèrent également à Olympie et à Delphes. On voyait à Olympie la statue de Diagoras, œuvre du Mégarien Calliclès, et celles de ses descendants[1].

Une si brillante fortune ne pouvait manquer de faire travailler l'imagination des Grecs. On contait sur cette famille privilégiée toutes sortes d'anecdotes, dont certaines pouvaient être authentiques ; on lui fit même une légende. Le jour où furent vainqueurs, à Olympie, Acousilaos et Damagétos, Diagoras, disait-on, assistait à la fête et la foule porta en triomphe cet *olympionique*, père de deux *olympioniques*[2]. Sa fille Callipateira se fit octroyer le droit, refusé aux femmes, d'assister aux jeux, parce qu'elle était la mère, la fille, la sœur ou la tante de six *olympioniques*. On se plut à croire que Diagoras, l'homme le plus robuste qu'on eût vu depuis Héraclès, avait une origine divine : Damagétos n'aurait été que son père putatif et sa mère aurait été aimée par Hermès. Les Eratides connurent aussi, plus tard, le malheur. Dorieus prit ardemment parti pour les Lacédémoniens, et fut condamné à mort par les Athéniens (Xénophon, *Hellén*, I, 5, 19).

Date de la victoire. Diagoras remporta sa victoire en la 79e olympiade, c'est-à-dire en 464[3]. Pindare avait alors 54 ans, mais la vieillesse qui venait n'avait en rien affaibli son génie. La *VIIe Olympique* fut si admirée que, selon un témoignage rapporté par les scholies[4], elle fut gravée en lettres d'or dans le temple d'Athéna, à Lindos.

[1] Cf. sur tout ce qui suit Pausanias, VI, 7, et les scholies.

[2] Outre les textes cités dans la note 1, il convient de rappeler le morceau bien connu de Cicéron, *Tusculanes*, I, 16.

[3] De la même année est aussi la *XIIIe Olympique*, dédiée à Xénophon de Corinthe.

[4] Celui de Gorgon, auteur d'un traité περὶ θυσιῶν (Ier siècle avant J.-C.). Cf. Athénée, 697 a.

Analyse de l'ode. Ainsi que l'ode VI, la VIIe commence par une belle image[1], qui a été sans doute inspirée au poète par les circonstances où elle devait être chantée ; elle a été composée, si cette induction est juste, pour être exécutée dans un banquet. Les vers 7-16 peuvent être interprétés au sens que Pindare dirigeait lui-même cette exécution, mais ils n'en fournissent pas une preuve certaine. Toute la 1re triade est remplie par la comparaison initiale et l'annonce du sujet. L'épode réunit à la mention de Diagoras et à celle de son père Damagète celle de l'île de Rhodes et de la nymphe, fille d'Aphrodite et amante du *Soleil*, dont l'île porte le nom ; elle prépare ainsi la série des mythes rhodiens, savamment engrenés, qui commence avec la seconde triade. Conformément à une de ses habitudes, Pindare ne va pas suivre l'ordre chronologique ; il suit la méthode régressive qu'il emploie souvent ailleurs. Il prend d'abord le récit de la colonisation de Rhodes par l'Héraclide Tlépolème et une troupe d'Argiens ; il explique ainsi l'origine des Rhodiens historiques[2], par conséquent celle de Diagoras et de sa race ; et il rapporte l'histoire du meurtre de Licymnios par Tlépolème, meurtre qui, lui-même, explique le départ du héros. L'oracle rendu à Tlépolème et qui lui assigne Rhodes pour nouvelle patrie, procure au poète le moyen de rappeler, en des vers merveilleux, le miracle qui accompagna la naissance d'Athéna, c'est-à-dire de la divinité à laquelle s'attachait spécialement, — avec Hélios — la piété des Rhodiens. Hélios aura sa place dans la 3e triade et l'hommage qui lui est rendu est amené par celui que vient de recevoir Athéna, comme l'intervention d'Athéna est dérivée de l'histoire de Tlépolème. Pindare raconte comment Hélios, après la naissance de la déesse, prescrivit

[1] C'est la célèbre comparaison de la coupe, assez bien imitée par Ronsard dans une de ses Odes (Livre Ier : *Ode au roi Henri II*). André Chénier s'en est également inspiré.

[2] La colonisation *historique* de Rhodes remonte, selon Strabon (qui paraît suivre Éphore), à Althéménès d'Argos (cf. Strabon 479 et 653).

aux habitants de l'île de lui rendre un culte, qu'ils instituèrent en effet, mais en commettant un oubli qui devint le principe d'un rite particulier. Nous sommes donc en présence d'un mythe *aitiologique*, qui nous ramène à une époque antérieure à la colonisation argienne: Rhodes était alors habitée par les descendants d'Hélios et de la nymphe Rhodos, et Zeus avait fait pour ces privilégiés le miracle de la pluie d'or, tandis qu'Athéna leur avait octroyé l'art d'exceller dans le travail des métaux et dans la sculpture. Ce retour à une époque légendaire va conduire maintenant le poète à un dernier mythe, qui lui permettra de rappeler les premières origines de Rhodes, dont il a seulement indiqué dès le début un des éléments essentiels. Ce sera l'objet de la 4e triade, qui nous apprend comment Hélios absent fut oublié, quand les Dieux se partagèrent la terre par un tirage au sort ; comment alors l'île sortit du fond des mers pour devenir son apanage ; comment il y aima la nymphe éponyme et eut d'elle cette postérité chérie des Dieux. La 5e triade encadre avec la 1re les trois triades consacrées aux mythes. Après avoir dit un mot des fêtes célébrées en l'honneur de Tlépolème, où Diagoras a été aussi deux fois vainqueur, Pindare énumère les autres victoires de ce terrible boxeur ; il invoque pour lui la protection de Zeus, parce qu'il est en même temps un sage, ennemi de l'orgueil ; il associe à cette prière toute la famille des Ératides ; une brève maxime sur l'inconstance de la fortune termine le poème.

Les mythes qui remplissent les trois triades centrales suggèrent une remarque curieuse. Tous — sauf le récit épisodique, et très bref, de la naissance d'Athéna[1] — ont ce caractère commun qu'ils ont pour matière une faute — grave ou légère — qui amène des conséquences heureuses. Tlépolème tue Licymnios, et il fonde la colonie dorienne de Rhodes. Les fils du Soleil oublient d'emporter avec

[1] Avec un peu de subtilité, on pourrait aussi faire rentrer ce mythe dans la même catégorie que les autres.

eux « la semence du feu » sur l'acropole, où doit être établi le culte d'Athéna, et Zeus ainsi qu'Athéna leur accordent des faveurs insignes. Hélios est oublié dans le tirage au sort, et Rhodes sort miraculeusement des flots pour lui apporter la compensation d'un magnifique apanage et d'un amour heureux. Ce n'est certainement pas sans intention que Pindare a réuni ainsi trois fables qui ont toutes la même conclusion. Mais n'y-a-t-il là qu'un ingénieux artifice de composition, ou bien le trait qui est commun à ces divers récits est-il en relation avec certains faits de la vie de Diagoras ou de l'histoire des Ératides ? Dissen a supposé que la victoire de Diagoras avait eu aussi son origine dans quelque faute ou quelque négligence, et, précisant à l'excès sa pensée, il a cru que, comme il est arrivé parfois à d'autres athlètes, le redoutable pugiliste avait tellement mis à mal son adversaire que celui-ci avait succombé. Mais le silence absolu des anciens sur un accident de ce genre est bien peu favorable à cette hypothèse, alors surtout que la tradition relative aux Ératides est si riche et si variée. Si l'on se soustrait difficilement à l'impression que le choix de trois mythes associées par un même caractère — et par un caractère assez singulier — a pu avoir quelque raison secrète, il faut avouer qu'ici, comme en d'autres cas sans doute, cette raison nous échappe.

Le mètre. Le mètre employé dans la *VII*e *Olympique* est le mètre dactylo-épitrite ; ou, pour parler avec plus d'exactitude, anapesto-iambique ; le mouvement initial en effet est ici anapestique. De là résulte déjà un caractère particulier, qui distingue nettement le rythme de celui que nous ont offert les deux odes de la même classe que nous avons rencontrées jusqu'à présent : la *III*e *Olympique* qui commence par la tripodie dactylique et continue par des épitrites de forme trochaïque, et même la *VI*e qui débute, il est vrai, par un vers de mouvement iambique, mais auquel succèdent des dactyles ; il est plus rapide,

moins solennel. Mais cette observation générale ne suffit pas. Si on entre dans l'examen du détail, on se trouve en présence de certaines particularités intéressantes, et parfois embarrassantes. La division des membres est assez délicate à opérer, principalement dans l'épode, et demanderait pour sa justification une discussion beaucoup plus détaillée que nous ne pouvons la donner ici. Signalons seulement, dans la strophe, la brièveté du troisième vers, que l'on pourrait être tenté de réunir au quatrième; mais il y a, entre les deux éléments, un hiatus à la première antistrophe et, dans la quatrième antistrophe, la syllabe finale est brève, au lieu d'être longue comme partout ailleurs. Dans l'épode, si nous prenons pour exemple la première triade, le second vers se termine, selon notre division, avec le mot Ῥόδον; selon l'analyse préférée par les grammairiens anciens, telle que la reproduisent les scholies, ce mot est rapporté au vers suivant, et deux au moins des éditeurs de Pindare qui ont le plus d'autorité en cette matière, Hermann et Bœckh, ont suivi sur ce point la tradition; nous avons préféré, avec Dissen qui a été suivi par Schrœder, le rattacher au vers 2, qui se trouve ainsi avoir, approximativement, plus d'égalité avec le vers 1; mais il faut convenir qu'on peut hésiter.

Il ressort du vers 12 que l'accompagnement réunissait la phorminx et les flûtes. Le premier vers de l'épode, dans la première triade, n'implique pas nécessairement que Pindare soit allé lui-même à Rhodes diriger le chœur, bien que la chose n'ait rien d'impossible.

SCHÉMA MÉTRIQUE

Strophe : ⏑ ⏑ – – – ⏑ – ⏓

– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ ⏓

– ⏑ – ⏓ – ⏑ – – – ⏑ ⏓

– – ⏑ ⏓

⏓ – ⏑ – – ⏓ ⏑ –

– – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ –

– – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ –

– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – –

– ⏑ – – – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ ⏓

⏑ ⏑ – – – ⏑ – –

– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – –

Épode : – ⏑⏑ – ⏑ ⏑ – –

– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – – – ⏑ ⏓

– ⏑ – – – ⏑ – –

– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – – ⏑ ⏓

– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ –

⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏓

– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ ⏓

– ⏑ – – – ⏑ – ⏓

– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏓

⏑ ⏑ ⏑ – – – ⏑⏑ – ⏑ ⏑ ⏓

⏑ ⏑ – – ⏑ ⏑ –

⏑ ⏑ – – – ⏑ ⏓

– ⏑ – – – ⏑ – – – ⏑ – –

VIIe OLYMPIQUE

POUR DIAGORAS DE RHODES,
PUGILISTE

I

Comme un homme opulent prend en main une coupe[1], où bouillonne la rosée de la vigne, et, portant au nom de sa maison la santé de la maison à laquelle il s'allie, offre au jeune fiancé cette pièce d'or massif, le joyau de ses trésors
5 — car il veut rehausser l'éclat de la fête et honorer son gendre, en le faisant envier par l'assistance amie, pour un hymen si bien accordé —

ainsi j'apporte aux athlètes vainqueurs ce don des Muses, ce nectar limpide, doux fruit du génie, et j'en fais
10 hommage à ceux qui ont triomphé à Olympie ou à Pythô. Heureux celui qu'une renommée glorieuse environne! De l'un à l'autre, tour à tour, va le regard vivifiant de la Grâce[2], au double accompagnement de la phorminx mélodieuse et du plus riche des instruments, la flûte!

[1] Pour l'offre de la coupe — qui, du reste, s'explique toute seule — cf. des anecdotes comme celle que conte Athénée, 575, d'après Charès de Mitylène, et la légende de la fondation de Marseille. Toute cette comparaison, si bien suivie, paraît indiquer que l'ode est destinée à être chantée dans un banquet; voir un autre emploi, ingénieusement varié, de la même image, dans la *IIIe Néméenne*, 76-80.

[2] L'épithète ζωθάλμιος (vivifiante), que porte ici la *Grâce*, va plus loin que le rôle habituel des *Charites* chez Pindare, et répond à la conception plus ancienne qui en faisait des divinités de la nature.

Ζ'

ΔΙΑΓΟΡΑΙ ΡΟΔΙΩΙ

ΠΥΚΤΗΙ

Φιάλαν ὡς εἴ τις ἀφνε- Str. 1.
ᾶς ἀπὸ χειρὸς ἑλών
ἔνδον ἀμπέλου καχλάζοισαν δρόσῳ
δωρήσεται
νεανίᾳ γαμβρῷ προπί-
νων οἴκοθεν οἴκαδε, πάγ- 5
χρυσον, κορυφὰν κτεάνων,
5 συμποσίου τε χάριν κᾶ-
δός τε τιμάσαις ἑόν, ἐν δὲ φίλων
παρεόντων θῆκέ νιν ζα- 10
λωτὸν ὁμόφρονος εὐνᾶς·

καὶ ἐγὼ νέκταρ χυτόν, Μοι- Ant. 1.
σᾶν δόσιν, ἀεθλοφόροις
ἀνδράσιν πέμπων, γλυκὺν καρπὸν φρενός,
ἱλάσκομαι, 15
10 Ὀλυμπίᾳ Πυθοῖ τε νι-
κώντεσσιν· ὁ δ' ὄλβιος, ὃν
φᾶμαι κατέχοντ' ἀγαθαί.
Ἄλλοτε δ' ἄλλον ἐποπτεύ-
ει Χάρις ζωθάλμιος ἁδυμελεῖ 20
θαμὰ μὲν φόρμιγγι παμφώ-
νοισί τ' ἐν ἔντεσιν αὐλῶν.

1 ἀφνεᾶς A : ἀφνειᾶς cett. ‖ 4 προπίνων : variam lect. (vel potius coniecturam, et pravam) προπέμπων afferunt sch. ‖ 5 συμποσίου : συμποσίω A' (- ου A²) συμποσίῳ Momm.

Donc, aujourd'hui, aux sons de l'une et de l'autre, j'aborde ici avec Diagoras, et je viens chanter la fille marine d'Aphrodite, l'épouse d'Hélios, Rhodes[1], pour
15 célébrer l'athlète gigantesque, le prompt combattant qui, près de l'Alphée, a gagné la couronne, prix du pugilat, et aussi près de Castalie. Avec lui, je célèbre son père, Damagète, cher à la Justice. Voisins de l'éperon que projette l'immense Asie[2], ils habitent tous deux l'île aux trois cités[3], parmi les vaillants Argiens.

II

20 A eux, à la forte race d'Héraclès, je veux — en commençant à l'origine, avec Tlépolème — conter et expliquer exactement leur commune histoire. Par leur père, ils se targuent de remonter à Zeus; Amyntorides, ils ont pour mère Astydamie[4]. Mais sur l'esprit des hommes planent,
25 en nombre infini, les Fautes, et nul ne saurait découvrir

quel vœu, une fois réalisé, se révélera le meilleur pour l'un d'eux! Dans un accès de colère, l'illustre fondateur de Rhodes frappa un jour, de son bâton d'olivier dur, à

[1] La nymphe *Rhodos* est l'éponyme de l'île ; sur sa généalogie, cf. les scholies (24 et 25).

[2] La côte asiatique projette au nord de Rhodes une sorte d'appendice qui se divise en deux bras : la presqu'île de Cnide au N.-O. ; un bras plus court, au S., qui se termine par le cap Cynosséma et s'étend vers Rhodes (cf. Strabon, 652).

[3] Sur les trois villes rhodiennes et la colonisation argienne, cf. la *Notice* ; la colonisation *historique* était de date beaucoup plus récente (cf. Strabon, 653, qui dérive sans doute d'Éphore) ; Pindare suit la tradition du *catalogue* homérique (*Iliade*, II, 661).

[4] Selon l'*Iliade* (II, 658), la mère de Tlépolème s'appelle *Astyoché* ; selon Phérécyde (scholies 42 b), *Astygénéia* ; ce ne sont guère que des variantes d'un même nom. Mais Pindare s'éloigne du *Catalogue* en faisant d'Astydamie une Amyntoride (cf. *Iliade*, IX, 448). Le poète homérique, sans nommer le père d'Astyoché, lui donne une autre origine.

Καί νυν ὑπ' ἀμφοτέρων σὺν Ep. 1.
Διαγόρᾳ κατέβαν, τὰν ποντίαν
ὑμνέων παῖδ' Ἀφροδίτας 20
Ἀελίοιό τε νύμφαν, Ῥόδον,
15 εὐθυμάχαν ὄφρα πελώ-
ριον ἄνδρα παρ' Ἀλφε-
ῷ στεφανωσάμενον
αἰνέσω πυγμᾶς ἄποινα 30
καὶ παρὰ Κασταλίᾳ, πα-
τέρα τὲ Δαμάγητον ἀδόντα Δίκᾳ,
Ἀσίας εὐρυχόρου
τρίπολιν νᾶσον πέλας
ἐμβόλῳ ναίοντας Ἀργείᾳ σὺν αἰχμᾷ. 35

20 Ἐθελήσω τοῖσιν ἐξ ἀρ- Str. 2.
χᾶς ἀπὸ Τλαπολέμου
ξυνὸν ἀγγέλλων διορθῶσαι λόγον,
Ἡρακλέος
εὐρυσθενεῖ γέννᾳ. Τὸ μὲν 40
γὰρ πατρόθεν ἐκ Διὸς εὔ-
χονται· τὸ δ' Ἀμυντορίδαι
ματρόθεν Ἀστυδαμείας.
Ἀμφὶ δ' ἀνθρώπων φρασὶν ἀμπλακίαι
25 ἀναρίθμητοι κρέμανται· 45
τοῦτο δ' ἀμάχανον εὑρεῖν,

ὅτι νῦν ἐν καὶ τελευτᾷ Ant. 2.
φέρτατον ἀνδρὶ τυχεῖν.
Καὶ γὰρ Ἀλκμήνας κασίγνητον νόθον
σκάπτῳ θενών 50

13-14 ποντίαν... Ἀφροδίτας : ποντίας... Ἀμφιτρίτας varia lectio in sch. || 15 Ἀλφεῷ A M : - ειῷ papyrus cum cett. codd. || 18 εὐρυχόρου B G : - ὡρου A D E - ὁροιο P Q - ὡροιο C N || 19 ἐμβόλῳ : Theotimum (historicum) εὔβολον legisse sch. afferunt. || 26 φέρτατον : φέρτερον A. || 27 Ἀλκμήνας codd. : Ἀλκμάνας Schrœd.

30 Tirynthe, le frère bâtard d'Alcmène, Licymnios[1], venu du palais de Midéa, et il le tua[2]. Le trouble de l'esprit égare même le sage. Tlépolème se rendit auprès du Dieu et interrogea l'oracle.

Le Dieu à la chevelure d'or, de son sanctuaire embaumé, lui prescrivit de mettre à la voile[3], tout droit, du promontoire de Lerne, vers la terre ceinte par les mers, où jadis le grand Souverain des Dieux fit pleuvoir sur la ville une 35 neige d'or[4], quand, grâce à l'art d'Héphaistos, d'un coup frappé par la hache de bronze, Athéna jaillit du front de son père en poussant un cri formidable[5]. Ouranos en frissonna ainsi que la Terre-Mère.

III

Alors le Dieu qui donne aux hommes la lumière, le fils 40 d'Hypérion, prescrivit à ses enfants l'obligation qu'ils devaient observer à l'avenir : sur l'autel brillant que les premiers ils élèveraient à la Déesse, ils institueraient un

[1] Il semble que la tradition la plus commune voyait dans le meurtre accompli par Tlépolème un meurtre involontaire (cf. Apollodore, II, 8, 2). C'est peut-être parce que Pindare innove sur ce point, parce qu'il s'écarte d'Homère pour la généalogie du héros, enfin parce qu'il interprète d'une manière personnelle la légende en montrant qu'un crime aboutit à un résultat heureux, c'est peut-être pour ces trois raisons, dis-je, qu'il a déclaré vouloir non seulement conter, mais *expliquer exactement* aux Rhodiens leur origine.

[2] Alcmène était fille d'Électryon et de Lysidicé ; Licymnios, fils d'Électryon et d'une Phrygienne, Midéa. Il y avait en Argolide une petite ville qui portait aussi le nom de Midéa ; Pindare la cite *Olympique X*, 66. — Le poète laisse dans le vague les motifs de la colère de Tlépolème et les scholies, qui parlent « d'une rivalité d'honneur et de pouvoir », ne faisaient sans doute qu'une induction, tirée de ce texte même.

[3] La réponse d'Apollon est en accord avec la vieille coutume : le meurtrier doit s'exiler.

[4] Pindare s'inspire probablement, en le modifiant, du vers 670 du second chant de l'*Iliade*.

[5] Cette naissance merveilleuse d'Athéna avait déjà été contée par Hésiode (*Théogonie*, 924) et Stésichore (sch. Apoll. Rhod. IV, 1310).

σκληρᾶς ἐλαίας ἔκτανεν
Τίρυνθι Λικύμνιον ἐλ-
θόντ' ἐκ θαλάμων Μιδέας
30 τᾶσδέ ποτε χθονὸς οἰκι-
στὴρ χολωθείς. Αἳ δὲ φρενῶν ταραχαί 55
παρέπλαγξαν καὶ σοφόν. Μαν-
τεύσατο δ' ἐς θεὸν ἐλθών.

Τῷ μὲν ὁ χρυσοκόμας εὐ- Ep. 2.
ώδεος ἐξ ἀδύτου ναῶν πλόον
εἶπε Λερναίας ἀπ' ἀκτᾶς 60
εὐθὺν ἐς ἀμφιθάλασσον νομόν,
ἔνθα ποτὲ βρέχε θεῶν
βασιλεὺς ὁ μέγας χρυ-
σέαις νιφάδεσσι πόλιν,
35 ἁνίχ' Ἁφαίστου τέχναισιν 65
χαλκελάτῳ πελέκει πα-
τέρος Ἀθαναία κορυφὰν κατ' ἄκραν
ἀνορούσαισ' ἀλάλα-
ξεν ὑπερμάκει βοᾷ.
Οὐρανὸς δ' ἔφριξέ νιν καὶ Γαῖα μάτηρ. 70

Τότε καὶ φαυσίμβροτος δαί- Str. 3.
μων Ὑπεριονίδας
40 μέλλον ἔντειλεν φυλάξασθαι χρέος
παισὶν φίλοις,
ὡς ἂν θεᾷ πρῶτοι κτίσαι- 75
εν βωμὸν ἐναργέα, καὶ
σεμνὰν θυσίαν θέμενοι
πατρί τε θυμὸν ἰάναι-

33 εὐθὺν Boeckh : εὔθυν' A E εὔθύν' D εὐθὺν' B. Sch. inter εὐθὺν, εὐθῦναι, εὔθυνε fluctuant. || 36 Ἀθαναία Cp^c : Ἀθηναία cett. || 39 φαυσι(μ)-βροτος codd. (V αυ in linea et supra lineam : αυ in linea videtur e correctione ortum) : φαεσίμβροτος Schrœd.

sacrifice auguste, pour réjouir le cœur de la Vierge à la lance frémissante et celui de son père. C'est en respectant Prométhée[1] que les hommes trouvent la vertu et la joie.

45 Cependant, parfois, insensiblement s'avance le nuage de l'oubli et il dérobe à l'esprit la voie droite. Ainsi ils montèrent à l'acropole sans avoir pris avec eux la semence de la flamme ardente; le sacrifice par lequel ils célébrèrent la création du sanctuaire fut un sacrifice sans feu[2]. Mais Zeus leur envoya une blonde nuée, qui laissa échapper une 50 abondante pluie d'or, et la Déesse aux glauques prunelles leur accorda elle-même

de l'emporter en tous les arts, de leurs mains industrieuses, sur les autres humains. Et les chemins portaient des figures semblables à des vivants en marche[3], et la gloire des fils d'Hélios fut immense. L'art qu'engendre la science sait grandir, toujours plus beau, sans recourir à la fraude[4]. Or donc les antiques traditions des hommes racontent 55 que, lorsque Zeus et les Immortels se partagèrent la terre, Rhodes ne se montrait pas encore sur les flots de la mer; l'île restait cachée dans les abîmes de l'onde salée.

IV

Hélios était absent; personne ne désigna son lot. On

[1] Dans la *Ve Pythique*, Pindare évoque aussi le souvenir du frère maladroit de Prométhée, Épiméthée ; c'est une raison de voir ici un nom propre, non un adjectif neutre pris subtantivement.

[2] Selon les scholies (86 a et 89 a), les Rhodiens avaient conservé ce rite jusqu'à l'époque historique. D'autres poètes se sont amusés à en donner encore, après Pindare, leur explication, par exemple Apollonios (sch. *ib.*).

[3] Pindare s'inspire de ce que dit Homère des œuvres d'Héphaistos (*Iliade*, XVIII, 418).

[4] Le poète oppose cet art *innocent* à la magie suspecte que la légende attribuait aux *Telchines* (cf. Strabon XII, 653).

εν κόρᾳ τ' ἐγχειβρόμῳ. Ἐν δ' ἀρετὰν
ἔβαλεν καὶ χάρματ' ἀνθρώ- 80
ποισι Προμαθέος αἰδώς.

45 Ἐπὶ μὰν βαίνει τι καὶ λά- Ant. 3.
θας ἀτέκμαρτα νέφος,
καὶ παρέλκει πραγμάτων ὀρθὰν ὁδὸν
ἔξω φρενῶν. 85
Καὶ τοὶ γὰρ αἰθοίσας ἔχον-
τες σπέρμ' ἀνέβαν φλογὸς οὖ.
Τεῦξαν δ' ἀπύροις ἱεροῖς
ἄλσος ἐν ἀκροπόλει. Κεί-
νοισι μὲν ξανθὰν ἀγαγὼν νεφέλαν 90
50 πολὺν ὗσε χρυσόν· αὐτὰ
δέ σφισιν ὤπασε τέχναν

πᾶσαν ἐπιχθονίων Γλαυκ- Ep. 3.
ῶπις ἀριστοπόνοις χερσὶ κρατεῖν.
Ἔργα δὲ ζωοῖσιν ἑρπόν- 95
τεσσί θ' ὁμοῖα κέλευθοι φέρον·
ἦν δὲ κλέος βαθύ. Δαέν-
τι δὲ καὶ σοφία μεί-
ζων ἄδολος τελέθει.
Φαντὶ δ' ἀνθρώπων παλαιαί 100
55 ῥήσιες, οὔπω ὅτε χθό-
να δατέοντο Ζεύς τε καὶ ἀθάνατοι,
φανερὰν ἐν πελάγει
Ῥόδον ἔμμεν ποντίῳ,
ἁλμυροῖς δ' ἐν βένθεσιν νᾶσον κεκρύφθαι. 105

Ἀπεόντος δ' οὔτις ἔνδει- Str. 4.

44 Προμαθέος Hermann: sch. alia Promethea, alia τὸ προμαθές interpretantur. || 45 ἀτέκμαρτα Er. S.: ἀτέκμαρτον codd. || 48 αἰθοίσας Bœckh: αἰθούσας codd. || 49 ἀκροπόλει: ἀκροπόλι Schrœd. || νεφέλαν Byz.: νεφέλαν Ζεὺς vett. || 57 ἁλμυροις δ'ἐν βένθεσιν Byz.: ἁλμυροῖσ(ι) δ'ἐν βένθεσ(σ)ι codd.

60 le laissa ainsi sans apanage, le Dieu pur. Il vint se plaindre, et Zeus allait faire recommencer le tirage. Mais lui ne le voulut pas; car voici, disait-il, qu'il voyait, au fond de la mer écumante, surgir du sol et grandir une terre, nourricière pour les hommes et propice aux troupeaux,

et il invita aussitôt Lachésis[1] au bandeau d'or à étendre
65 les mains et à prononcer, sans réticence, le grand serment des Dieux[2], pour jurer, avec le fils de Cronos, qu'une fois apparue à la lumière du jour, cette terre serait désormais sa part privilégiée[3]. — La condition s'accomplit; le Destin donna leur effet à ses paroles[4]. De l'onde marine germa

70 l'île; elle appartient au Dieu générateur des rayons perçants, au maître des chevaux qui soufflent le feu. Là, un jour, il s'unit à Rhodes, et il engendra sept fils, auxquels il transmit, entre tous les hommes des premiers âges, l'esprit le plus inventif. L'un d'entre eux[5] engendra lui-même, avec Camiros leur aîné, Ialysos et Lindos. Ils partagèrent

[1] Lachésis, par son nom même, est celles des Parques à laquelle il convient d'intervenir à propos d'un partage qui a été fait par tirage au sort (λαγχάνειν).

[2] Le *grand serment* est le serment par l'eau du Styx (*Iliade*, XV, 37 ; Hésiode. *Théogonie*, 400) ; παραβαίνειν ὅρκον, c'est *passer au-delà* d'un serment, le violer dans l'exécution ; παρφάμεν ὅρκον, c'est, comme le montre l'étymologie, prononcer les paroles d'un serment *contre sa pensée intime*, jurer seulement des lèvres ; Apollon invite Lachésis à jurer sincèrement (même expression dans la *IXe Pythique*, 43).

[3] Mot à mot : privilège *pour sa tête* ; l'expression est la même dans la bouche d'Iamos (*VIe Olympique*, 60).

[4] Une traduction littérale est impossible ici ; Pindare dit que les *cimes des discours* (c'est-à-dire le point où ils culminent, leur sens essentiel) *tombèrent dans la vérité* ; cette seconde expression est empruntée au jeu de dés ; *vérité*, c'est ici la vérité *concrète*, la *réalité*. L'expression contraire πίπτειν παρὰ γνώμην se trouve *Olympique* XII, 10 ; la *cime des paroles* reparaît *Pythique* III, 80.

[5] Cercaphos (cf. schol. 132 c) ; il eut de Cydippé, fille d'Ochimos, les *trois* fils qui devinrent les héros éponymes des *trois* grandes villes rhodiennes (cf. le vers 8).

ξεν λάχος Ἀελίου·
καί ῥά νιν χώρας ἀκλάρωτον λίπον,
60 ἁγνὸν θεόν.
Μνασθέντι δὲ Ζεὺς ἄμπαλον 110
μέλλεν θέμεν. Ἀλλά νιν οὐκ
εἴασεν· ἐπεὶ πολιᾶς
εἶπέ τιν' αὐτὸς ὁρᾶν ἔν-
δον θαλάσσας αὐξομέναν πεδόθεν
πολύβοσκον γαῖαν ἀνθρώ- 115
ποισι καὶ εὔφρονα μήλοις.

Ἐκέλευσεν δ' αὐτίκα χρυσ- Ant. 4.
άμπυκα μὲν Λάχεσιν
65 χεῖρας ἀντεῖναι, θεῶν δ' ὅρκον μέγαν
μὴ παρφάμεν, 120
ἀλλὰ Κρόνου σὺν παιδὶ νεῦ-
σαι, φαεννὸν ἐς αἰθέρα νιν
πεμφθεῖσαν ἑᾷ κεφαλᾷ
ἐξοπίσω γέρας ἔσσε-
σθαι. Τελεύταθεν δὲ λόγων κορυφαί 125
ἐν ἀλαθείᾳ πετοῖσαι·
βλάστε μὲν ἐξ ἁλὸς ὑγρᾶς
70 νᾶσος, ἔχει τέ νιν ὀξει- Ep. 4.
ᾶν ὁ γενέθλιος ἀκτίνων πατήρ,
πῦρ πνεόντων ἀρχὸς ἵππων· 130
ἔνθα Ῥόδῳ ποτὲ μειχθεὶς τέκεν
ἑπτὰ σοφώτατα νοή-
ματ' ἐπὶ προτέρων ἀν-
δρῶν παραδεξαμένους
παῖδας, ὧν εἷς μὲν Κάμιρον 135
πρεσβύτατόν τε Ἰάλυ-

68 γέρας : μέρος AC B ? || τελεύταθεν schol. B C E : τελεύτασαν codd. schol. A || 73 Κάμιρον sch. A : Κάμειρον codd.

75 en trois la terre paternelle, et habitèrent chacun de son côté la ville qui lui était échue : ces villes portent leur nom.

V

C'est là que Tlépolème reçoit la douce rançon de sa triste infortune. Au chef de la colonie tirynthienne, comme 80 à un Dieu, viennent en procession les grasses victimes, et il préside au jugement des Jeux[1]. A ce concours, deux fois Diagoras a conquis la couronne ; quatre fois il a triomphé à l'Isthme ; à Némée une fois, et une fois encore ; il a vaincu aussi dans la rocheuse Athènes.

L'airain d'Argos le connaît ; ils le connaissent, les prix qu'on distribue en Arcadie et à Thèbes, et les fêtes natio- 85 nales des Béotiens ; Pellène et Égine l'ont vu vaincre six fois ; à Mégare, les tables de pierre ne tiennent pas un autre langage[2]. O Zeus, ô Père qui veilles sur la croupe de l'Atabyre[3], sois propice à cet hymne, dû, selon le rite, au vainqueur olympique ;

protège ce héros à qui son poing a conquis la gloire ;

[1] Selon les scholies (461 b), d'après Istros (disciple de Callimaque), Pindare s'était trompé : les jeux rhodiens étaient célébrés en l'honneur du Soleil.

[2] Pindare mentionne les jeux nationaux aussitôt après la victoire olympique ; il passe ensuite aux autres grands jeux (Isthmiques et Néméens ; la victoire pythique avait été mentionnée dès le vers 17), et de là aux jeux mineurs autres que les rhodiens ; ceux d'Athènes *peuvent* être les Panathénées, mais Pindare ne précise pas, et il y en avait d'autres ; ceux d'Argos sont les *Héraia*, où l'on donnait pour prix un bouclier d'airain ; ceux d'Arcadie, probablement les *Lycaia*, où, selon le témoignage un peu confus des scholies, qui se réfèrent à Polémon, on donnait en prix, ainsi qu'à Thèbes, des trépieds ; ceux de Thèbes, les jeux en l'honneur des enfants d'Héraclès et d'Iolaos ; on ne peut préciser pour la Béotie ; à Pellène, on célébrait des *Hermaia* ; les *tables de pierre* (littéralement le *vote de pierre*) sont les stèles qui portaient le nom des vainqueurs.

[3] Ce mont est au centre de la chaîne qui traverse Rhodes.

σον ἔτεκεν Λίνδον τ'· ἀπάτερθε δ' ἔχον,
75 διὰ γαῖαν τρίχα δασ-
σάμενοι πατρωΐαν,
ἀστέων μοῖραν, κέκληνται δέ σφιν ἕδραι. 140

Τόθι λύτρον συμφορᾶς οἴκ- Str. 5.
τρᾶς γλυκὺ Τλαπολέμῳ
ἵσταται Τιρυνθίων ἀρχαγέτᾳ,
ὥσπερ θεῷ,
80 μήλων τε κνισάεσσα πομ- 145
πὰ καὶ κρίσις ἀμφ' ἀέθλοις.
Τῶν ἄνθεσι Διαγόρας
ἐστεφανώσατο δίς, κλει
νᾷ τ' ἐν Ἰσθμῷ τετράκις εὐτυχέων,
Νεμέᾳ τ' ἄλλαν ἐπ' ἄλλᾳ, 150
καὶ κραναᾶς ἐν Ἀθάναις.

Ὅ τ' ἐν Ἄργει χαλκὸς ἔγνω Ant. 5.
νιν, τά τ' ἐν Ἀρκαδίᾳ
ἔργα καὶ Θήβαις, ἀγῶνές τ' ἔννομοι
85 Βοιωτίων, 155
Πέλλανά τ' Αἴγινά τε νι-
κῶνθ' ἑξάκις· ἐν Μεγάροι-
σίν τ' οὐχ ἕτερον λιθίνα
ψᾶφος ἔχει λόγον. Ἀλλ' ὦ
Ζεῦ πάτερ, νώτοισιν Ἀταβυρίου 160
μεδέων, τίμα μὲν ὕμνου
τεθμὸν Ὀλυμπιονίκαν,

ἄνδρα τε πὺξ ἀρετὰν εὖ- Ep. 5.

74 ἔτεκεν Byz. : τέκε(ν) codd. Sch. 131[a] testari videntur fuisse variam lectionem quam non afferunt || ἔχον A (et Byz.) : ἔχοντα B ἔχοντι cett. vett. || **79** θεῷ : θεοῖς A || **85** Βοιωτίων A : Βοιωτίας C Βοιωτῶν cett. vett. || **86** Πέλλανά τ' Αἴγινα τε Boeckh : Πελλάνα (vel - ᾳ) τ' Αἴγινα (vel ᾳ vel Αἴγινά) codd. V quoque Πελλάνα habet, non Πελλανά ut referunt Momm. et Schroed. || ἕτερον : ἑτέρου A.

90 donne-lui le respect affectueux de ses concitoyens et des étrangers. Il va droit sur sa route, ennemie de l'insolence, et il sait bien pratiquer les sages leçons qu'il tient de ses nobles ancêtres. Ne laisse pas s'obscurcir le renom de toute la postérité de Callianax ; en l'honneur des Ératides, la Cité elle-même est en fête ; mais un seul instant voit souf-
95 fler, des point opposés du ciel, des brises contraires.

ρόντα, δίδοι τέ οἱ αἰδοίαν χάριν
90 καὶ ποτ' ἀστῶν καὶ ποτὶ ξεί- 165
νων. Ἐπεὶ ὕβριος ἐχθρὰν ὁδόν
εὐθυπορεῖ, σάφα δαεὶς
ἅ τε οἱ πατέρων ὀρ-
θαὶ φρένες ἐξ ἀγαθῶν
ἔχρεον. Μὴ κρύπτε κοινόν 170
σπέρμ' ἀπὸ Καλλιάνακτος·
Ἐρατιδᾶν τοι σὺν χαρίτεσσιν ἔχει
θαλίας καὶ πόλις· ἐν
δὲ μιᾷ μοίρᾳ χρόνου
95 ἄλλοτ' ἀλλοῖαι διαιθύσσοισιν αὖραι. 175

89 δίδοι : δίδου A || 92 ἔχρεον A (cf. Ahrens, *De dialecto dorica*, p. 131) : ἔχραον cett. || 93 Ἐρατιδᾶν Byz. : Ἐραστειδᾶν vett. || 95 διαιθύσσοισιν Bœckh : διαιθύσσουσιν codd.

VIII

NOTICE

Date de l'ode. Les données des scholies sont unanimes; elles placent la victoire d'Alcimédon en l'olympiade 80, c'est-à-dire en l'année 460. Rien ne fait soupçonner, dans l'ode, qu'elle n'ait pas été composée et exécutée aussitôt après la victoire.

Lieu de la fête. Il est beaucoup plus difficile de déterminer en quel endroit a été célébrée la fête, où a eu lieu cette exécution. Est-ce à Olympie même ou à Égine? La 1re strophe contient une invocation à Olympie, « *mère des Jeux* »; cette invocation se développe assez longuement, sous la forme d'une allusion à ces devins Iamides que la *VIe Olympique* nous a appris à connaître; puis le mouvement initial reprend, avec une nouvelle apostrophe *au bois sacré de Pise, situé sur la rive de l'Alphée* (vers 10: début de l'antistrophe), et il se termine par ces mots: « *Reçois* (δέξαι) ce cortège, *qui apporte la couronne d'Alcimédon;* » mot à mot: « *ce cortège et cette stéphanéphorie* ». Bœckh et beaucoup d'autres après lui en ont conclu que la cérémonie devait être considérée comme se passant à Olympie même et que le cortège, en chantant l'ode, avait accompagné le vainqueur à l'autel de Zeus, cet autel où les Iamides exercent leurs fonctions. Mais, d'autre part, au vers 25, dans la seconde strophe, qui contient l'éloge d'Égine, l'île est désignée par l'emploi du pronom démonstratif τάνδε, qui doit se rapporter à l'en-

droit même où le poème est chanté, si cet emploi est correct et conforme à l'usage ordinaire qu'en fait Pindare. Ce n'est pas tout; à la fin du *mythe*, au vers 51 de la 3e strophe, il est dit que Poseidon, une fois accomplie la tâche pour laquelle Apollon et lui avaient demandé le concours d'Éaque, *a ramené Éaque ici* sur son char rapide. *Ici* ne peut évidemment signifier Olympie et il n'y a aucun doute que le poète n'entende : *la patrie d'Éaque, Égine*. Il faut donc, de toute nécessité, interpréter au sens large ou bien l'invocation initiale, ou bien le pronom τάνδε et l'adverbe δεῦρο. Nous avons dit quel parti avait pris Bœckh ; Hartung, que Schrœder en dernier lieu a approuvé, a pris le parti contraire. Il est assez embarrassant de se prononcer; cependant il paraît très difficile d'admettre que τάνδε et surtout δεῦρο n'aient pas une valeur précise, tandis que l'hommage adressé à Olympie, même exprimé par le mot δέξαι, peut se concilier plus aisément avec l'hypothèse d'une célébration de la fête à Égine[1].

La famille et la patrie du vainqueur.

Aucune ode de Pindare ne manque d'intérêt; il faut reconnaître pourtant que celle-ci n'égale pas les deux qui précèdent. L'une des raisons de cette infériorité relative est peut-être que le héros en est un *enfant*. Certes, Pindare a écrit pour certains *enfants* des poèmes admirables, et il suffira de citer la *XIVe Olympique*. Il est clair néanmoins qu'en règle générale ces victoires lui offraient une matière moins riche. Peut-être aussi la famille des *Blepsiades*, bien qu'elle eût remporté six couronnes aux Jeux (en comptant celle d'Alcimédon), bien que sans doute même elle prétendît rattacher son origine à Zeus, par l'intermédiaire d'Éaque[2], n'avait-elle pas autant d'illustration que celle des *Iamides* ou celle des *Ératides*. Elle avait d'ailleurs été

[1] Il n'est pas impossible que le mot δέξαι signifie simplement : *regarde d'un œil favorable*.

[2] Cf. la note sur le vers 16.

éprouvée par des morts prématurées. Au contraire l'éloge d'Égine prend ici une importance particulière. Nous avons dit déjà quel était l'attachement de Pindare pour Égine et les Éginètes ; en 460, les progrès incessants d'Athènes commençaient à menacer sérieusement la suprématie commerciale et maritime que l'île avait longtemps exercée dans ces parages, et devaient éveiller chez le poète une inquiétude légitime.

Analyse. L'ode commence par l'invocation à Olympie, et aux devins Iamides qu'Alcimédon a interrogés sur ses chances, avant de concourir. C'est la 1re strophe. L'antistrophe paraît indiquer les circonstances dans lesquelles la fête est donnée (cf. *supra*) et, par quelques réflexions morales, elle prépare l'éloge de Timosthène, frère d'Alcimédon, couronné antérieurement à Némée, et celui d'Alcimédon même ; ce double éloge remplit l'épode, qui entame déjà celui d'Égine, objet principal de la 2e triade, où sont exaltés d'abord son culte de la justice, rehaussé par l'importance que prend une telle vertu dans un pays d'activité commerciale intense ; puis son origine dorienne et la gloire plus ancienne qu'elle tient d'Éaque. Le nom d'Éaque amène le mythe, qui est l'histoire du concours que ce héros a prêté à Poseidon et à Apollon, lorsqu'ils construisirent pour Laomédon les remparts de Troie[1], et du présage qui, interprété par Apollon, révéla que Troie serait prise du côté où des mains humaines avaient travaillé à sa défense. Ce récit paraît d'abord n'avoir rien de bien glorieux pour Éaque, puisque, tout en l'associant à deux divinités puissantes, il rappelle un peu crûment combien un mortel reste au-dessous d'elles. Mais, en fait, cet échec apparent tourne au bénéfice et à la gloire des Éacides, qui, par deux fois, avec Pélée et Télamon d'abord, compagnons d'Héraclès, ensuite avec Néoptolème, ouvriront dans le mur de Troie la brèche annoncée par le prodige des serpents. Il

[1] Cf. *Iliade*, VI, 452-3.

est clair que ce mythe n'a aucun rapport avec Alcimédon personnellement ; il peut en avoir un avec la famille des Blepsiades, si celle-ci prétendait remonter en quelque façon à une branche des Éacides. Il se peut d'autre part qu'il en ait un avec l'état où se trouvait Égine diminuée, en face d'Athènes grandissante ; qu'il soit une invitation à la vigilance, une indication voilée du péril auquel sont exposées, en tout temps, les cités même les mieux défendues. Mais cette interprétation n'est pas sûre et on peut se demander si Pindare n'aurait pas choisi un présage moins inquiétant, au cas où il eût voulu donner un avertissement discret à ces Éginètes qu'il aimait. Il n'a pu, en tout cas, penser qu'à une suggestion imprécise, non à une leçon directe, et ce qui domine dans tout le mythe, c'est, comme dans toutes les odes adressées à des Éginètes, la glorification des Éacides.

La 3e triade fait le panégyrique du professeur, de l'*entraîneur* qui a formé Alcimédon, l'*alipte* Mélésias. Nous retrouverons ce maître célèbre dans deux *Néméennes*, la *IVe* et la *VIe*. Il était Athénien, ce qui oblige Pindare à prendre quelques précautions avant de le louer devant des Éginètes. Mais, ces précautions prises, il le loue dignement, en développant surtout cette idée, que le meilleur maître est celui qui a fait lui-même ses preuves en pratiquant l'art qu'il enseigne, et c'est le cas de Mélésias, athlète souvent victorieux et professeur excellent. L'éloge de *l'alipte* est naturellement un des thèmes qui conviennent d'une manière plus particulière aux odes dédiées à des *enfants*.

La 4e triade nous ramène à la victoire d'Alcimédon, en donnant un détail intéressant sur les circonstances qui l'ont accompagnée et en opposant la joie de son triomphe à la déconvenue de ses rivaux — autre thème qui peut trouver sa place à propos de la victoire d'un enfant et qu'il est de bon goût au contraire d'éviter quand des hommes faits sont en jeu. D'Alcimédon le poète passe à la famille des Blepsiades, énumère ses couronnes, donne un souvenir

ému à ses deuils ; il termine par un appel à la protection de Zeus, pour elle et pour Égine.

Le mètre. Le mètre est le dactylo-épitrite, avec quelques négligences, qu'explique probablement le délai assez court dans lequel l'ode a dû être composée.

Strophe :

– ⏑ – – – ⏑ ⏑ –
⏑ ⏑ – ⏓ – ⏑ ⏓
– – ⏑ – – – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏓
– ⏑ – ⏓ – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – –
– ⏑ ⏑ – ⏑⏑ – ⏓
– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏓ – ⏑ ⏓
– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ ⏓
⏑ ⏑ – – – ⏑ ⏓
– ⏑ – – – ⏑ ⏓

Épode :

– – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – – – ⏑ ⏓
– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏓
– ⏑ ⏑ – ⏑⏑ ⏓
– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏓ – ⏑ ⏓
– ⏑ ⏑ – ⏑⏑ – ⏓
– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – –
– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏓
– ⏑⏑ – ⏑⏑ – ⏓
– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏓ – ⏑ ⏓
– ⏑ – – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ ⏓
⏓ – ⏑ – – – ⏑ ⏓

VIIIe OLYMPIQUE

POUR ALCIMÉDON D'ÉGINE,
LUTTEUR, VAINQUEUR AU CONCOURS DES GARÇONS

I

Mère des Jeux, où se décernent les couronnes aussi précieuses que l'or, Olympie, reine de Vérité, où les devins, en interrogeant la flamme des sacrifices[1], demandent à Zeus, le maître de la foudre étincelante, s'il veut favoriser les
5 hommes dont le cœur brûle du désir d'obtenir une grande victoire et le réconfort de leurs labeurs !

Et la piété fait exaucer les prières ! — Allons, enceinte sacrée de Pise, rives de l'Alphée, ombragées de beaux
10 arbres, accueillez cette procession triomphale ! Grande est éternellement la célébrité de qui reçoit votre éclatante récompense. Les biens se partagent diversement entre les hommes et il y a, les Dieux aidant, plus d'une voie de la félicité[2].

15 Timosthène, le destin vous a placés sous la tutelle de Zeus ; Zeus est le père de votre race[3]. Zeus t'a couvert de gloire à Némée et, au pied de la colline de Cronos, il a

[1] Ces devins sont les Iamides ; cf. *Olympique VI*. Olympie est *reine de Vérité* parce que les couronnes y sont données, après un concours équitable, à ceux que Zeus a élus.

[2] Cette maxime signifie simplement que si Alcimédon a vaincu à Olympie, Timosthène (son frère, cf. sch. 19) a vaincu à Némée.

[3] Les Blepsiades prétendaient sans doute descendre de Zeus.

Η'

ΑΛΚΙΜΕΔΟΝΤΙ ⟨ΑΙΓΙΝΗΤΗΙ⟩ ΠΑΙΔΙ ΠΑΛΑΙΣΤΗΙ

Μᾶτερ ὦ χρυσοστεφάνων — Str. 1.
ἀέθλων, Ὀλυμπία,
δέσποιν' ἀλαθείας, ἵνα μάντιες ἄνδρες
ἐμπύροις τεκμαιρόμενοι παραπειρῶν-
ται Διὸς ἀργικεραύνου, 5
εἴ τιν' ἔχει λόγον ἀνθρώπων πέρι
μαιομένων μεγάλαν
ἀρετὰν θυμῷ λαβεῖν,
τῶν δὲ μόχθων ἀμπνοάν.

Ἄνεται δὲ πρὸς χάριν εὐ- — Ant. 1.
σεβίας ἀνδρῶν λιταῖς· 11
ἀλλ' ὦ Πίσας εὔδενδρον ἐπ' Ἀλφεῷ ἄλσος,
τόνδε κῶμον καὶ στεφαναφορίαν δέ-
ξαι. Μέγα τοι κλέος αἰεί,
ᾧτινι σὸν γέρας ἔσπετ' ἀγλαόν. 15
Ἄλλα δ' ἐπ' ἄλλον ἔβαν
ἀγαθῶν, πολλαὶ δ' ὁδοί
σὺν θεοῖς εὐπραγίας.

Τιμόσθενες, ὕμμε δ' ἐκλάρωσεν πότμος — Ep. 1.
Ζηνὶ γενεθλίῳ· ὃς σὲ 20

Inscriptiones codicum addunt nomina Timosthenis et Melesiae ; ethnicum deest praeter in A. ‖ 1 Ὀλυμπία : Οὐλυμπία E cum plerisque codd. recc. ‖ 8 ἄνεται... εὐσεβείας... λιταῖς vett : πληρέονται... εὐσεβέων δ'... λιταί Byz. ‖ εὐσεβίας Bœckh : εὐσεβείας codd. ‖ λιταῖς : λιταί Asclepiades (cf. sch.) ‖ 11 ἔσπετ' : ἔσπητ' G N ἔσποιτ' D^{lit}.

donné à Alcimédon la victoire olympique. La beauté d'Alcimédon a excité l'admiration, et ses exploits n'ont
20 pas démenti sa beauté. Vainqueur à la lutte, il a fait proclamer le nom de sa patrie, Égine aux longues rames[1], où l'assistante de Zeus hospitalier, Thémis Salutaire, est honorée

II

plus que partout ailleurs ! Avoir à juger des questions innombrables et aux innombrables aspects, et les juger toujours à propos, d'un esprit droit, tâche malaisée[2] !
25 Mais un décret des Immortels, a, pour les étrangers de toute race, dressé comme une colonne divine[3] cette terre où viennent se briser les flots. Puisse le temps, en sa course, veiller sans cesse à la maintenir !

30 Un peuple dorien, depuis[4] Eaque, l'administre ; Eaque, au concours de qui firent appel le fils de Latone et le puissant Poseidon, lorsqu'ils durent entourer Ilion d'une couronne de murs ; car le destin voulait que, quand éclate-
35 rait la guerre, parmi les batailles dévastatrices, ce rempart s'évanouît en un tourbillon de fumée !

Des serpents verdâtres, dès qu'il fut construit, bondirent

[1] L'épithète est en relation avec la *marine* éginétique.

[2] Il s'agit des *procès*, nombreux dans une grande place de commerce. J'ai dû traduire la phrase avec une certaine liberté ; la métaphore du texte est tirée de l'idée de *pesée dans une balance*.

[3] *Une colonne*, c'est-à-dire ce qui *soutient* et qui protège ; c'est ainsi qu'aux vers 89-91 de la *IIe Olympique*, Hector est appelé *la colonne de Troie*.

[4] *Depuis* (ἐξ) ne peut signifier qu'*après* ; car Éaque n'était pas *dorien*. La colonisation dorienne n'est pas non plus immédiatement postérieure à Éaque. Pindare marque à grands traits les deux époques caractéristiques de l'histoire de l'île et sans doute n'est-il pas fâché, en s'exprimant en ces termes vagues, de paraître reculer jusqu'aux plus lointaines origines la parenté des Éginètes et des Doriens du Péloponnèse.

μὲν Νεμέᾳ πρόφατον,
Ἀλκιμέδοντα δὲ πὰρ Κρόνου λόφῳ
θῆκεν Ὀλυμπιονίκαν.
Ἦν δ' ἐσορᾶν καλός, ἔργῳ τ'
οὐ κατὰ εἶδος ἐλέγχων 25
ἐξένεπε κρατέων πά-
λᾳ δολιχήρετμον Αἴγιναν πάτραν·
ἔνθα Σώτειρα Διὸς ξενίου
πάρεδρος ἀσκεῖται Θέμις

ἔξοχ' ἀνθρώπων. Ὅ τι γὰρ Str. 2
πολὺ καὶ πολλᾷ ῥέπῃ, 31
ὀρθᾷ διακρίνειν φρενὶ μὴ παρὰ καιρόν
δυσπαλές· τεθμὸς δέ τις ἀθανάτων καὶ
τάνδ' ἁλιερκέα χώραν
παντοδαποῖσιν ὑπέσταση ξένοις 35
κίονα δαιμονίαν —
ὁ δ' ἐπαντέλλων χρόνος
τοῦτο πράσσων μὴ κάμοι —

Δωριεῖ λαῷ ταμιευ- Ant. 2.
ομέναν ἐξ Αἰακοῦ· 40
τὸν παῖς ὁ Λατοῦς εὐρυμέδων τε Ποσειδάν,
Ἰλίῳ μέλλοντες ἐπὶ στέφανον τεῦ-
ξαι, καλέσαντο συνεργόν
τείχεος, ἦν ὅτι νιν πεπρωμένον
ὀρνυμένων πολέμων 45
πτολιπόρθοις ἐν μάχαις
λάβρον ἀμπνεῦσαι καπνόν.

Γλαυκοὶ δὲ δράκοντες, ἐπεὶ κτίσθη νέον, Ep. 2.

16 ὃς σὲ μὲν Νεμέᾳ Boeckh : σὲ μὲν ἐν A^{ac} N^{ac}BVPQ ὃς σὲ μὲν ἐν C D E A^{pc} G^{pc} N^{pc} (cf. Schrœd. *Proleg.* p. 10) ‖ πρόφατον Byz. : πρόφαντον codd. ‖ 23 ῥέπῃ Bgk : ῥέπει vett. ῥέπει Byz. ‖ 24 διακρίνειν : διακρῖναι A ‖ 37 Sunt qui post κτίσθη distinguunt; scholia post νέον.

vers la tour ; ils étaient trois ; deux tombèrent sur place
40 et, frappés de stupeur, rendirent le souffle[1]. L'autre passa, en sifflant. Aussitôt Apollon, en face de ce prodige, en dégagea le sens et proclama : « Héros ! Pergame succombera par l'endroit même où tes mains ont travaillé ! Voilà ce que me dit l'apparition envoyée par le fils de Cronos, Zeus qui fait retentir la foudre.

III

45 Ce ne sera point sans l'aide de tes descendants. Troie sera soumise par eux dès la première génération, et de nouveau avec la quatrième[2]. » Ainsi parla, clairement, le Dieu ; puis, il se hâta de repartir vers le Xanthe[3] et les Amazones, bonnes cavalières, et l'Ister, tandis que le Maître du Trident dirigeait son char rapide vers la mer de
50 l'Isthme et, reconduisant Éaque ici, avec ses chevaux brillants d'or,

allait voir le rivage escarpé de Corinthe, où il reçoit de splendides sacrifices. Il n'est rien qui puisse plaire également à tous les hommes. Quand j'aurai rappelé la gloire qu'ont value à Mélésias les concours d'adolescents, que
55 la jalousie ne me frappe pas de sa pierre dure[4] ! Non ; car je veux dire aussi qu'il eut le même succès à Némée et qu'ensuite, au concours des hommes, il obtint la victoire

[1] Selon Didyme (sch. 41 a), Pindare est le premier poète qui ait raconté cette légende.

[2] La première génération est représentée par Pélée et Télamon, qui ont pris Troie avec Héraclès ; la quatrième — en comptant Éaque — par Néoptolème, fils d'Achille. — Le mot ἄρξεται a été très discuté et diversement interprété.

[3] La mention des Amazones, qui suit celle du Xanthe, indique qu'il s'agit ici du fleuve *troyen*, non du fleuve *lycien*.

[4] Mélésias est athénien ; Pindare doit prendre des précautions pour le louer ; pour l'emploi fait ici de l'aoriste ἀνέδραμον, cf. encore *Ire Néméenne*, 19.

πύργον ἐσαλλόμενοι τρεῖς,
οἱ δύο μὲν κάπετον, 50
αὖθι δ' ἀτυζόμενοι ψυχὰς βάλον,
40 εἷς δ' ἀνόρουσε βοάσαις.
Ἔννεπε δ' ἀντίον ὁρμαί-
νων τέρας εὐθὺς Ἀπόλλων·
« Πέργαμος ἀμφὶ τεαῖς, ἥ- 55
ρως, χερὸς ἐργασίαις ἁλίσκεται·
ὣς ἐμοὶ φάσμα λέγει Κρονίδα
πεμφθὲν βαρυγδούπου Διός·

45 οὐκ ἄτερ παίδων σέθεν, ἀλλ' Str. 3.
ἅμα πρώτοις ἄρξεται 60
καὶ τετράτοις. » Ὡς ἦρα θεὸς σάφα εἴπαις
Ξάνθον ἤπειγεν καὶ Ἀμαζόνας εὐίπ-
πους καὶ ἐς Ἴστρον ἐλαύνων.
Ὀρσοτρίαινα δ' ἐπ' Ἰσθμῷ ποντίᾳ
ἅρμα θοὸν τάνυεν, 65
50 ἀποπέμπων Αἰακόν
δεῦρ' ἀν' ἵπποις χρυσέαις

καὶ Κορίνθου δειράδ' ἐπο- Ant. 3.
ψόμενος δαιτικλυτάν.
Τερπνὸν δ' ἐν ἀνθρώποις ἴσον ἔσσεται οὐδέν. 70
Εἰ δ' ἐγὼ Μελησίᾳ ἐξ ἀγενείων
κῶδος ἀνέδραμον ὕμνῳ,
55 μὴ βαλέτω με λίθῳ τραχεῖ φθόνος·
καὶ Νεμέᾳ γὰρ ὁμῶς
ἐρέω ταύταν χάριν, 75

40 ἀνόρουσε B (et sch. B) : ὄρουσε A ἐπόρουσε O ἐσόρουσε cett. ‖ 44 βαρυγδούπου : βαρυκτύπου A ‖ 46 τετράτοις A B C D : τετάρτοις E B' τερτάτοις Ahrens (quod probari potest, cf. Bacchylidem, V, 165) ‖ 53 δαιτικλυτάν Bgk. (cui coniecturae scholiorum interpretatio favet) : δαῖτα κλυτάν codd. ‖ 54 Μελησίᾳ : Μελησίᾳ AB ‖ ὕμνῳ : ὕμνων A^{pc} E ὕμνον N^{ac} O.

du pancrace. Il est facile d'enseigner[1], quand on sait. Ne
60 pas commencer par apprendre est absurde ; qui n'a pas l'expérience a l'esprit bien léger. Celui qui la possède est capable de montrer, plus avant que les autres, la méthode et les pratiques efficaces pour entraîner l'homme destiné à remporter aux Jeux sacrés la gloire tant désirée. Aujour-
65 d'hui Mélésias a vu Alcimédon lui apporter sa trentième victoire[2].

IV

Par la faveur des Dieux, et non moins par sa vaillance, il a fait peser sur quatre autres enfants[3] la honte d'un retour ignominieux, du silence qu'il faut garder, de la retraite
70 où il faut se cacher ; et au père de son père il a insufflé une vigueur capable de contre-balancer la vieillesse : le bonheur fait oublier Hadès.

Mais il me faut réveiller la mémoire du prestige que les
75 Blepsiades ont conquis, par la force de leurs bras : voici la sixième couronne que leur octroient les Jeux dont un feuillage est le prix. Et les morts aussi ont leur part des hon-

[1] La *voix moyenne*, qu'emploie ici Pindare, n'a pas un sens très différent de l'actif ; voir un exemple analogue dans les *Nuées* d'Aristophane, 783.

[2] C'est-à-dire la trentième remportée par ses élèves ; dans l'antistrophe qui précéde, il était question des victoires remportées par Mélésias lui-même.

[3] Littéralement quatre *corps* (ou *membres*) d'enfants ; l'expression rappelle qu'Alcimédon est un lutteur. Pourquoi *quatre* enfants ? On peut imaginer diverses combinaisons qui expliquent comment Alcimédon a eu a livrer quatre combats. En voici une : supposons douze concurrents ; on les répartit en six couples et la première épreuve donne six vainqueurs ; ces six vainqueurs forment trois couples pour un second tour, qui donne trois vainqueurs, nombre impair. Un nouveau tirage au sort permet de former un couple avec deux de ces vainqueurs ; le troisième reste en surplus momentanément ; il est ce que les Grecs appelaient un *éphèdre*. Le vainqueur du troisième tour lutte enfin avec l'éphèdre, et il le bat ; il a vaincu quatre adversaires. — Le verbe que j'ai traduit par : *fait peser*, signifie littéralement : *il a écarté de lui* et *imposé* à d'autres...

τὰν δ' ἔπειτ' ἀνδρῶν μάχας

ἐκ παγκρατίου. Τὸ διδάξασθαι δέ τοι Ep. 3.
60 εἰδότι ῥᾴτερον· ἄγνω-
μον δὲ τὸ μὴ προμαθεῖν·
κουφότεραι γὰρ ἀπειράτων φρένες. 80
Κεῖνα δὲ κεῖνος ἂν εἴποι
ἔργα περαίτερον ἄλλων,
τίς τρόπος ἄνδρα προβάσει
ἐξ ἱερῶν ἀέθλων μέλ-
λοντα ποθεινοτάταν δόξαν φέρειν. 85
65 Νῦν μὲν αὐτῷ γέρας Ἀλκιμέδων
νίκαν τριακοστὰν ἑλών·

ὃς τύχᾳ μὲν δαίμονος, ἀ- Str. 4.
νορέας δ' οὐκ ἀμπλακὼν
ἐν τέτρασιν παίδων ἀπεθήκατο γυίοις 90
νόστον ἔχθιστον καὶ ἀτιμοτέραν γλῶσ-
σαν καὶ ἐπίκρυφον οἶμον,
70 πατρὶ δὲ πατρὸς ἐνέπνευσεν μένος
γήραος ἀντίπαλον·
Ἀΐδα τοι λάθεται 95
ἄρμενα πράξαις ἀνήρ.

Ἀλλ' ἐμὲ χρὴ μναμοσύναν Ant. 4.
ἀνεγείροντα φράσαι
75 χειρῶν ἄωτον Βλεψιάδαις ἐπίνικον,
ἕκτος οἷς ἤδη στέφανος περίκειται 100
φυλλοφόρων ἀπ' ἀγώνων.
Ἔστι δὲ καί τι θανόντεσσιν μέρος
κἀν νόμον ἐρδόμενων·

58 μάχας Schræd. (iam proposuerat Christ) : μάχαν codd. (μαχᾶν Wiskemann) ‖ 59 ἐκ παγκρατίου : ἐν παγκρατίῳ B^3 C^{ac} D^i lemma schol. 74ᵃ ‖ 69 οἶμον ABE : οἴμον CD ‖ 79 ἐρδόμενων Er. S. : ἐρδόμενον codd.

neurs que nous rendons selon les rites ; la poussière du
80 tombeau ne leur dérobe pas la chère gloire de leur postérité.

La Renommée[1], fille d'Hermès, apportera ce message à Iphion, qui apprendra à Callimaque l'honneur éclatant que Zeus, à Olympie, vient d'accorder à leur race. Puisse-t-il donner aux Blepsiades d'accomplir exploits sur exploits
85 et écarter d'eux les maladies douloureuses ! Je le supplie de ne pas laisser la jalouse Némésis attenter à leur félicité. Qu'il règle, à l'abri de l'infortune, le cours de leurs destinées ; qu'il les fasse prospérer, eux et leur patrie !

[1] Hermès est le messager des Dieux. *Angélia* (le Message ou la Renommée), abstraction personnifiée, devient nécessairement sa fille. Aucun témoignage positif ne paraît avoir permis aux scholiastes de déterminer le degré de parenté entre Alcimédon et les personnages nommés dans cette conclusion du poème. Comme Iphion est nommé le premier et qu'il a été déjà question du grand-père au vers 70, il est vraisemblable qu'il est le père (schol. 106 d). Callimaque peut être un oncle et il est probablement un des Blepsiades qui, avant Alcimédon, ont été couronnés aux jeux.

κατακρύπτει δ' οὐ κόνις
80 συγγόνων κεδνὰν χάριν. 105

Ἑρμᾶ δὲ θυγατρὸς ἀκούσαις Ἰφίων Ep. 4.
Ἀγγελίας ἐνέποι κεν
Καλλιμάχῳ λιπαρόν
κόσμον Ὀλυμπίᾳ, ὅν σφι Ζεὺς γένει
ὤπασεν. Ἐσλὰ δ' ἐπ' ἐσλοῖς 110
85 ἔργα θέλοι δόμεν, ὀξεί-
ας δὲ νόσους ἀπαλάλκοι.
Εὔχομαι ἀμφὶ καλῶν μοί-
ρᾳ νέμεσιν διχόβουλον μὴ θέμεν·
ἀλλ' ἀπήμαντον ἄγων βίοτον 115
αὐτούς τ' ἀέξοι καὶ πόλιν.

IX

NOTICE

La date. La *IX*e *Olympique* est dédiée à un lutteur opontien, Épharmostos, qui avait été couronné à Olympie, à Delphes, à l'Isthme et à Némée (plusieurs fois), et avait en outre remporté nombre de victoires à des jeux de moindre dignité. Il était donc ce que les Grecs appelaient un *périodonice;* nous ne le connaissons cependant que par l'ode de Pindare. La date de sa victoire olympique a donné lieu à beaucoup de discussions, jusqu'au moment où le papyrus d'Oxyrhynchus a permis de se débrouiller dans la confusion des scholies en la fixant à la 78e olympiade (= 468)[1]. Mais Pindare nous dit qu'Épharmostos s'était d'abord contenté, à Olympie, de célébrer son triomphe par le chant de l'hymne traditionnel d'Archiloque; et, dès le début du poème, il associe à la victoire olympique, très étroitement, une victoire pythique, qu'on est assez naturellement porté à croire postérieure. Les scholies donnent pour cette victoire pythique deux dates: la 33e pythiade (sch. 17a), et la 30e (18a). La première a un double inconvénient : elle est beaucoup trop éloignée de celle de la victoire olympique, telle que l'a établie le papyrus; elle nous ferait descendre aussi en un temps où la situation malheureuse de la Locride[2] s'accorderait mal avec le ton sur lequel Pindare célèbre Oponte.

[1] On a vu que c'est probablement aussi l'année de la victoire de Diagoras *(VIIe Olympique)*.

[2] Cf. Thucydide, I, 108, et Diodore, XI, 82.

La seconde, au contraire (= 466), est postérieure de deux ans à la victoire olympique, et convient au délai que le début de l'ode suppose entre cette victoire et l'exécution du poème, qui est donc au plus tôt, semble-t-il, de la fin de l'année 466. On peut croire avec assez de probabilité, d'après le vers 83, que Pindare fut présent à la fête et, d'après la fin de l'ode, que cette fête consista principalement dans un banquet en l'honneur du héros Locrien, Ajax, fils d'Oïlée[1].

Analyse. La composition du poème est assez simple, mais certains détails n'ont pas pour nous toute la clarté désirable. L'objet en est d'unir à l'éloge d'Épharmostos celui de sa patrie et Pindare marque nettement, dès le vers 14, αἰνήσαις ἕ (c.-à-d. Oponte) καὶ υἱόν, sa double intention. Après un exorde où il rappelle la première célébration de la victoire d'Épharmostos, à Olympie même, et y joint aussitôt la mention de la victoire pythique, le poète nomme immédiatement Oponte ; il célèbre la sagesse de sa constitution[2] et les exploits de ses fils dans les grands jeux. Il a foi, pour y réussir, dans son génie qu'inspirent les Charites. La pensée de ce qu'il doit à leur inspiration l'amène à formuler cette maxime générale — fréquente chez lui — que la valeur des hommes comme leur talent est un don de la divinité. Cette maxime est illustrée, dans la strophe de la 2e triade, par l'exemple d'Héraclès[3] et du combat qu'il a soutenu à Pylos contre trois Dieux. Telle est du moins la tradition ; mais Pindare s'empresse de la rejeter, comme indigne de la majesté divine, et il en vient au thème qu'il a promis : l'éloge d'Oponte, la ville de Protogénie[4]. La première origine des Locriens d'Oponte remonte à ces pierres lancées par

[1] L'éloge du vin au vers 48 vient à l'appui de cette hypothèse.

[2] Cf. sur ce point l'inscription des Thermopyles citée par Strabon p. 424 (Λοκρῶν εὐθυνόμων).

[3] Y a-t-il quelque raison plus particulière au choix de cet exemple ? Il est impossible de le dire, quoiqu'on puisse se poser la question.

[4] Sur cette Protogénie, cf. p. 113, n. 1.

Deucalion et Pyrrha après le déluge, et qui furent transformées en créatures humaines. C'est ce peuple antique que Pindare va chanter, dans des *chants nouveaux* — soit qu'il veuille faire entendre qu'il interprétera à sa façon tels ou tels points particuliers des légendes locales (et il semble qu'il l'ait fait parfois), soit qu'il signale simplement que la poésie en a tiré jusqu'à présent point ou peu de parti. Les ancêtres d'Épharmostos, qui prétendaient être de sang royal, remontent eux-mêmes à cette première race de pierre ; ils datent du temps où les souverains de la Locride étaient indigènes. Mais, avec le fils adoptif de Locros, commence une seconde période de l'histoire locrienne. Locros était menacé de mourir sans postérité : Zeus lui a amené, après s'être uni avec elle, la fille du roi d'Élide, Opous[1] ; il la lui a donnée pour femme, et le second Opous, nommé du nom de son grand-père maternel et fils de Zeus, est devenu le fils adoptif de Locros, qui lui a légué son sceptre. Cette seconde période marque l'accroissement de la cité par un afflux d'étrangers, accourus des régions les plus illustres de la Grèce ; en insistant sur ce dernier point, il semble que Pindare veuille donner une interprétation avantageuse des traditions qui associaient aux Locriens les Lélèges, peuple dont le nom était expliqué parfois comme indiquant une race non homogène, une tribu recrutée d'éléments divers. Parmi ces nouveaux colons était Ménoitios, le père de Patrocle, venu d'Égine, et le poète trouve ainsi le moyen de célébrer le premier exploit d'un de ses héros favoris : le combat de Patrocle contre

[1] Pindare ne la nomme pas ici ; mais il est probable que c'est elle qu'il entend, quand il appelle Oponte la ville de *Protogénie*. Que cette seconde Protogénie, si c'est bien d'elle qu'il s'agit, soit elle-même la fille de la première, née de Deucalion et de Pyrrha et passée en Élide, le poète ne le dit pas, et il ne manquerait sans doute pas de nous l'apprendre, s'il l'entendait ainsi. Qu'on se rappelle la précision avec laquelle il expose la généalogie de Pitané et d'Évadné dans la *VI*e *Olympique*. — Sur toutes ces difficultés, cf. mon étude dans la *Revue des Études grecques*, t. XXXII, p. 415.

Télèphe. Il le célèbre brièvement, pressé qu'il est d'accomplir un devoir plus direct en revenant au vainqueur et à son entourage. Une transition relie la partie centrale de l'ode, ainsi remplie par des légendes locales, avec la dernière triade, et ramène l'éloge d'Épharmostos, en associant sa gloire à celle d'un parent, Lampromachos, qui était proxène des Thébains à Oponte et avait sans doute, en cette qualité, fait la commande du poème à Pindare. Après une énumération des couronnes innombrables d'Épharmostos, une réflexion — assez coutumière au poète — sur la primauté des dons naturels, comparés aux talents acquis, et l'allusion déjà mentionnée à Ajax, fils d'Oïlée, terminent l'ode.

Le mètre. Le mètre est ici le prétendu *logaédique*. L'analyse présente certaines difficultés, en particulier pour le 5e vers de l'épode.

SCHÉMA MÉTRIQUE

Strophe : ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏓
⏓ – ⏑ ⏑ – ⏑ –
– ⏓ – ⏑ ⏑ – ⏑ – ⏑ – ⏓
– ⏓ – ⏑ ⏑ – ⏑ –
⏓ – ⏑ ⏑ – ⏓
– – – ⏑ ⏑ – ⏑ –
– – ⏑ ⏑ – ⏓
– ⏓ – ⏑ ⏑ – ⏑ –
– – ⏑ ⏑ – ⏓
⏑ ⏑ ⏑ – ⏓ – – ⏑ ⏑ –
– – ⏑ ⏑ – ⏓
– ⏓ – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏓
– – ⏑ ⏑ – ⏓
⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ – – ⏑ ⏓
– – ⏑ ⏑ – ⏓ ⏑ –
⏓ – ⏑ ⏑ – ⏓

Épode : ⏑ – ⏑ – ⏑ – ⏑ –
⏑ ⏑ – ⏑ – ⏑ – ⏑ – ⏓
⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏓
– – – – ⏑ ⏑ – ⏑ – – –
– ⏑ ⏑ – – – – –
– – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ ⏓
⏓ – ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – – –
– – ⏑ – ⏓ – ⏑ – ⏑ ⏑ –
⏓ – ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ – ⏓

IXe OLYMPIQUE

POUR ÉPHARMOSTOS D'OPONTE,
VAINQUEUR A LA LUTTE

I

Le chant d'Archiloque[1], que l'on entonne à Olympie, ce refrain de la victoire qui éclate à trois reprises, a suffi, au pied de la colline de Cronos, pour guider le cortège
5 d'Epharmostos, fêté par ses amis. Mais aujourd'hui, armé de l'arc des Muses, de l'arc à longue portée, couvre des flèches qu'elles te donnent Zeus, qui lance le rouge éclair, et l'auguste promontoire de l'Élide, que jadis le Lydien
10 Pélops sut conquérir, dot magnifique d'Hippodamie !

Fais voler aussi un de ces doux traits vers Pythô ! Tes paroles ne risquent point de tomber vainement à terre[2], quand tu fais vibrer la phorminx pour les exploits d'un lutteur issu de l'illustre Oponte ; quand tu célèbres Oponte

[1] Sur *ce chant d'Archiloque*, au sujet duquel les scholies donnent des renseignements assez confus et des explications parfois puériles, cf. A. Hauvette, *Archiloque, sa vie et ses poésies*, p. 168, et Croiset, *Histoire de la Littérature grecque*, II, p. 186. Le mot καλλίνικος, dans le second vers de Pindare, est un emprunt à ce chant qui célébrait Héraclès et Iolaos, et commençait par τήνελλα, onomatopée, sorte de *tra-la-la*, imitation du son de la cithare ; on le chantait sans accompagnement instrumental.

[2] La comparaison des flèches se continue ; les paroles de Pindare sont des *flèches* qui *atteignent le but*, non de celles qui tombent inutilement à terre ; on a déjà vu dans la *IIe Olympique* (98-100) la même image, sans aucune idée d'*hostilité*.

Θ′

ΕΦΑΡΜΟΣΤΩΙ ΟΠΟΥΝΤΙΩΙ ΠΑΛΑΙΣΤΗΙ

Τὸ μὲν Ἀρχιλόχου μέλος Str. 1.
φωνᾶεν Ὀλυμπίᾳ,
καλλίνικος ὁ τριπλόος κεχλαδώς,
ἄρκεσε Κρόνιον παρ' ὄ-
χθον ἁγεμονεῦσαι
κωμάζοντι φίλοις Ἐφαρ-
μόστῳ σὺν ἑταίροις·
ἀλλὰ νῦν ἑκαταβόλων
Μοισᾶν ἀπὸ τόξων
Δία τε φοινικοστερόπαν
σεμνόν τ' ἐπίνειμαι
ἀκρωτήριον Ἄλιδος
τοιοῖσδε βέλεσσιν,
τὸ δή ποτε Λυδὸς ἥρως Πέλοψ
ἐξάρατο κάλλιστον ἕ-
δνον Ἱπποδαμείας·

πτερόεντα δ' ἵει γλυκύν Ant. 1.
Πυθῶνάδ' ὀϊστόν· οὔ-
τοι χαμαιπετέων λόγων ἐφάψεαι,
ἀνδρὸς ἀμφὶ παλαίσμασιν
φόρμιγγ' ἐλελίζων
κλεινᾶς ἐξ Ὀπόεντος, αἰ-
νήσαις ἓ καὶ υἱόν,

2 φωνᾶεν : φωνᾷ ἐν B^{ac} D^{ac} E^{ac} varia lectio in sch. ‖ 8 βελε(ε)σ(σ)ιν N S O P Q V : μέλεσσιν cett. ‖ 14 Ὀπόεντος, αἰνήσαις : sunt qui cum B post Ὀπόεντος plene distinguunt, ut αἰνήσαις sit optativus.

15 et son fils[1], Oponte, apanage de Thémis et de sa fille salutaire, la glorieuse Eunomie[2]. Sa renommée brille auprès de ta rive, Castalie, comme sur celle de l'Alphée. Les couronnes éclatantes qu'elle en rapporte élèvent aux nues 20 cette noble métropole des Locriens, cette cité qu'ombragent des arbres merveilleux[3].

La flamme ardente de mes chants empourprera[4] cette ville chérie, et, plus vite qu'un cheval généreux ou que le 25 navire qui vole, je vais publier partout mon message, si le sort a bien voulu que ma main sache cultiver le jardin privilégié des Charites[5]. Ce sont elles qui donnent tout ce qui charme ; c'est la divinité qui distribue aux hommes la bravoure et l'intelligence.

II

Sinon, comment, contre le trident, le bras d'Héraclès aurait-il brandi la massue, lorsque, posté aux abords de Pylos, Poseidon le pressait, et que Phoibos le pressait, en le menaçant de son arc d'argent, et qu'Hadès encore[6] ne laissait pas au repos cette verge avec laquelle il fait descendre les corps des humains par la route qui mène à

[1] Le *fils d'Oponte* est le héros de l'ode, Épharmostos.

[2] Cf. Hésiode, *Théogonie*, 901.

[3] Strabon appelle les environs d'Oponte πεδίον εὔδαιμον (IX, 424).

[4] Pindare emploie assez fréquemment le verbe φλέγειν, *embraser*, au sens d'*illustrer* ; mais d'ordinaire la métaphore est à peine sensible ; elle est rehaussée ici par l'adjectif μαλεραῖς, épithète habituelle de la *flamme*.

[5] Cf. le « champ » des Charites, *VI*e *Pythique*, 2.

[6] Selon les scholies, Pindare réunit en un seul trois exploits distincts : la lutte d'Héraclès contre Poseidon, quand le héros se rendit à Pylos, pour demander à Nélée de le purifier d'un meurtre ; sa lutte contre Apollon après le rapt du trépied delphique ; sa lutte contre Hadès, lors du rapt de Cerbère. Le vers 387 du chant V de l'*Iliade* facilitait en tout cas l'intervention d'Hadès à Pylos. — La verge magique est tantôt attribuée à Hermès (*Odyssée*, XXIV, 2), tantôt à Hadès lui-même.

15 ἂν Θέμις θυγάτηρ τέ οἱ
σώτειρα λέλογχεν 25
μεγαλόδοξος Εὐνομία.
Θάλλει δ' ἀρεταῖσιν
σόν τε, Κασταλία, πάρα
Ἀλφεοῦ τε ῥέεθρον·
ὅθεν στεφάνων ἄωτοι κλυτάν 30
20 Λοκρῶν ἐπαείροντι μα-
τέρ' ἀγλαόδενδρον.

Ἐγὼ δέ τοι φίλαν πόλιν Ep. 1.
μαλεραῖς ἐπιφλέγων ἀοιδαῖς,
καὶ ἀγάνορος ἵππου 35
θᾶσσον καὶ ναὸς ὑποπτέρου παντᾷ
25 ἀγγελίαν πέμψω ταύταν,
εἴ σύν τινι μοιριδίῳ παλάμᾳ
ἐξαίρετον Χαρίτων νέμομαι κᾶπον· 40
κεῖναι γὰρ ὥπασαν τὰ τέρπν'· ἀγαθοὶ
δὲ καὶ σοφοὶ κατὰ δαίμον' ἄνδρες

ἐγένοντ'· ἐπεὶ ἀντίον Str. 2.
30 πῶς ἂν τριόδοντος Ἡ-
ρακλέης σκύταλον τίναξε χερσίν, 45
ἀνίκ' ἀμφὶ Πύλον σταθεὶς
ἤρειδε Ποσειδάν,
ἤρειδεν δέ νιν ἀργυρέῳ
τόξῳ πολεμίζων
Φοῖβος, οὐδ' Ἀΐδας ἀκι- 50
νήταν ἔχε ῥάβδον,
βρότεα σώμαθ' ᾗ κατάγει
κοίλαν ἐς ἄγυιαν

16-17 ἀρεταῖσιν σόν τε Bgk e sch. : ἀρεταῖσιν ἔν τε A ἀρεταῖσιν ἴσον τε cett. (ἴσον Κασταλίας τε πάρ' Ahrens) || **19** κλυτάν : κλυτῶν A || **32** πολεμίζων codd : πελεμίζων Thiersch || **34** ἐς ACDE : πρὸς BGV.

35 l'abîme des morts? — Mais rejette ce propos, ô ma bouche[1] ! Insulter les Dieux, c'est un art que j'abhorre ; l'insolence importune

accompagne[2] le chant de la folie. Silence à ces sottises !
40 Ne souffre pas que jamais guerre ou bataille approche des Immortels ! Que ta langue s'adresse à la ville de Protogénie[3], où, par la volonté de Zeus, qui vibre le tonnerre, Pyrrha et Deucalion, descendus du Parnasse, établirent d'abord
45 leur demeure et, sans l'aide de l'amour, créèrent un peuple de même origine, une race de pierre — et cette race porte ce nom[4]. Pour eux[5], ouvre la voie où cheminent les vers mélodieux ! Louons le vin vieux et la fleur des hymnes

nouveaux[6] ! Donc, l'on conte que la force des eaux avait
50 jadis inondé la terre noire, mais que, par l'art de Zeus, soudainement, cette marée se résorba. De la race qui
55 naquit ainsi, vos ancêtres aux boucliers d'airain ont tiré

[1] Cf. l'interprétation de la légende de Pélops dans la *Ire Olympique*. La déclaration que fait ici Pindare vise, ou tout au moins atteint, directement Homère ; elle prélude à la polémique que Platon dirigea contre lui, notamment aux critiques qui ont trouvé leur expression la plus forte dans le second livre de la *République* (p. 378 c).

[2] Au sens *musical* du mot : fait l'*accompagnement;* l'orgueil *accompagne* la folie comme la *cithare accompagne* le chant ; les scholies entendent : *donne le ton, prélude* ; mais les verbes composés avec ὑπό n'ont pas ce sens.

[3] Oponte. La légende localisait d'ordinaire le premier établissement de Deucalion au port de Cynos (Strabon, IX, 425). — Protogénie est, selon la tradition commune, la fille de Deucalion et de Pyrrha. Les scholies pensent que Pindare donne le même nom à la fille d'Opous, dont il va conter l'histoire, et qu'Aristote appelait Cambysé, Plutarque, Cabyé ; elles croient aussi qu'il s'agit ici de la seconde Protogénie. Cf. mon article indiqué *supra*.

[4] Pindare (ou plutôt la légende) jouait sur le mot λαοί (peuples) et le mot λᾶες (pierres).

[5] C'est-à-dire ces premiers Locriens, non pas seulement Deucalion et Pyrrha.

[6] Sur ce qui peut justifier cette épithète, cf. mon article.

35 θνᾳσκόντων; ἀπό μοι λόγον
τοῦτον, στόμα, ῥῖψον· 55
ἐπεὶ τό γε λοιδορῆσαι θεούς
ἐχθρὰ σοφία, καὶ τὸ καυ-
χᾶσθαι παρὰ καιρόν

μανίαισιν ὑποκρέκει. Ant. 2.
40 Μὴ νῦν λαλάγει τὰ τοι- 60
αὗτ'· ἔα πόλεμον μάχαν τε πᾶσαν
χωρὶς ἀθανάτων· φέροις
δὲ Πρωτογενείας
ἄστει γλῶσσαν, ἵν' αἰολο-
βρόντα Διὸς αἴσᾳ 65
Πύρρα Δευκαλίων τε Παρ-
νασσοῦ καταβάντε
δόμον ἔθεντο πρῶτον, ἄτερ δ'
εὐνᾶς ὁμόδαμον
45 κτισσάσθαν λίθινον γόνον· 70
λαοὶ δ' ὀνύμασθεν.
Ἔγειρ' ἐπέων σφιν οἶμον λιγύν,
αἴνει δὲ παλαιὸν μὲν οἶ-
νον, ἄνθεα δ' ὕμνων

νεωτέρων. Λέγοντι μάν Ep. 2.
50 χθόνα μὲν κατακλύσαι μέλαιναν 76
ὕδατος σθένος, ἀλλά
Ζηνὸς τέχναις ἀνάπωτιν ἐξαίφνας
ἄντλον ἐλεῖν. Κείνων δ' ἔσσαν
χαλκάσπιδες ὑμέτεροι πρόγονοι 80
55 ἀρχᾶθεν, Ἰαπετιονίδος φύτλας

35 λόγον : λόγων V^s || 43 καταβάντε : καταβάντες A O sch. || 45 κτισσάσθαν Momm. : κτισάσθαν A N κτησάσθαν B O E κτησάσθην C || 46 ὀνύμασθεν Bgk : ὠνύμασθεν C ὀνόμασθεν cett. || 47 οἶμον AE : οἶμον CD || 52 ἀνάπωτιν Byz. : ἄμπωτιν vett.

leur origine, fils des filles de la tribu de Japet et des Cronides sublimes, souverains indigènes qui se succédèrent

III

jusqu'au jour où le maître de l'Olympe, de la terre des Épéens, ravit la fille d'Opous[1] ; leur union sereine[2] s'accomplit dans les gorges du Ménale et il la conduisit à Locros,
60 pour que, quand les coups du temps viendraient l'atteindre, le destin ne l'enlevât pas, sans qu'il laissât après lui un descendant. L'épouse qu'il lui octroya portait en elle la plus auguste des semences et le héros se réjouit quand il vit l'enfant offert à son adoption[3] ; il voulut lui donner le nom même de son ancêtre maternel, et ce fut, par sa
65 beauté comme par ses exploits, un homme extraordinaire. Locros lui confia le gouvernement de sa ville et de son peuple,

et les étrangers affluèrent auprès de lui, venus d'Argos ou de Thèbes, Arcadiens ou Pisates ; parmi ces nouveaux sujets, il honora plus que tout autre, l'enfant d'Actor et
70 d'Égine, Ménoitios, dont le fils parti pour la plaine de Teuthras en compagnie des Atrides, tint pied, seul, avec Achille, quand Télèphe, chassant les Danaens belliqueux,

[1] La famille d'Épharmostos prétendait sans doute remonter à la race de pierre, qui est aussi la race de Japet, parce qu'elle est regardée comme provenant de Pyrrha et de Deucalion. Pindare ne dit pas comment les *Laoi* sont *Cronides* ; ce ne peut être que par Locros, fils de Zeus (selon la scholie 82 d), ou d'Amphictyon, lui-même fils de Zeus (sch. 96 c). Les pluriels *filles* et *Cronides* ne désignent proprement que la première Protogénie et Zeus. — Sur la ponctuation qu'il faut adopter dans le texte, cf. les notes critiques. — Pindare n'indique pas combien il y a de générations depuis l'origine jusqu'à Locros.

[2] Les scholies interprètent ἔκαλος soit ἥσυχος (tranquille), soit νύκτωρ (de nuit) ; on essaie vainement de justifier ce dernier sens par deux textes de l'*Iliade* (VIII, 512) et de l'*Odyssée* (XVII, 478). Le mot de *sérénité* est celui qui me paraît convenir le mieux ici et dans la *VII*e *Isthmique*, 41.

[3] Expression empruntée à Boissonade. — L'*ancêtre maternel* est le premier Opous, l'Épéen d'Élide.

κοῦροι κορᾶν καὶ φερτάτων Κρονιδᾶν,
ἐγχώριοι βασιλῆες αἰεί,

πρὶν Ὀλύμπιος ἁγεμών, Str. 3.
θύγατρ' ἀπὸ γᾶς Ἐπει- 86
ῶν Ὀπόεντος ἀναρπάσαις, ἔκαλος
μείχθη Μαιναλίαισιν ἐν
δειραῖς, καὶ ἔνεικεν
60 Λοκρῷ, μὴ καθέλοι νιν αἰ- 90
ὼν πότμον ἐφάψαις
ὀρφανὸν γενεᾶς. Ἔχεν
δὲ σπέρμα μέγιστον
ἄλοχος, εὐφράνθη τε ἰδὼν
ἥρως θετὸν υἱόν, 95
μάτρωος δ' ἐκάλεσσέ νιν
ἰσώνυμον ἔμμεν,
65 ὑπέρφατον ἄνδρα μορφᾷ τε καὶ
ἔργοισι. Πόλιν δ' ὤπασεν
λαόν τε διαιτᾶν. 100

Ἀφίκοντο δέ οἱ ξένοι Ant. 3.
ἔκ τ' Ἄργεος ἔκ τε Θη-
βᾶν, οἱ δ' Ἀρκάδες, οἱ δὲ καὶ Πισᾶται·
υἱὸν δ' Ἄκτορος ἐξόχως
τίμασεν ἐποίκων 105
70 Αἰγίνας τε Μενοίτιον.
Τοῦ παῖς ἅμ' Ἀτρείδαις
Τεύθραντος πεδίον μολὼν
ἔστα σὺν Ἀχιλλεῖ
μόνος, ὅτ' ἀλκάεντας Δαναοὺς 110

56 κορᾶν Byz. : κουρᾶν vett. || post αἰεί plene distinguunt A B C E cum plurimis, non distinguunt D O Q V; comma posuit Hermann. || 65 ὑπέρφατον : ὑπέρφυτον A || 73 ἀλκάεντας A; ἀλκαντας cett. (cum variis accentibus).

les rejetait vers leurs vaisseaux[1]. Ainsi fut révélée aux bons
75 juges la valeur de Patrocle et, depuis, dans les combats sanglants, le fils de Thétis

prescrivit que jamais il ne se rangeât ailleurs qu'à côté de sa lance meurtrière. Puisse mon génie se montrer assez
80 inventif pour que je m'avance dignement sur le char des Muses, et puisse-t-il avoir à son service l'ampleur d'un talent aussi hardi que fort! Mais je suis venu pour rendre hommage à la proxénie et aussi à la vaillance de Lampromachos[2], aux bandelettes dont il s'est couronné à l'Isthme, quand Épharmostos et lui accomplirent

IV

85 le même exploit victorieux, en un seul jour. Puis, aux portes que garde Corinthe, ce furent deux autres victoires, et, dans le vallon de Némée encore, Épharmostos a réussi. Argos l'a vu triompher des hommes, comme Athènes l'avait vu triompher des enfants. Et quel combat il soutint
90 à Marathon, pour la conquête des coupes d'argent[3], contre des rivaux plus âgés, lorsque le temps l'eut ravi à la classe des imberbes! Son adresse preste, qui savait éviter la chute, vint à bout de ses adversaires : aussi quelles accla-

[1] Il s'agit de la première expédition contre Troie, expédition manquée où les Grecs abordèrent en Mysie et furent repoussés par Télèphe. Ces événements, ignorés d'Homère, étaient racontés par les *Chants Cypriens*.

[2] Parent d'Épharmostos (sch. 123 a et 125 e), et en même temps proxène des Thébains à Oponte (123 c). C'est lui sans doute qui s'était entremis auprès de Pindare pour commander le poème. Il avait été couronné à l'Isthme le même jour qu'Épharmostos. Dans la suite, il n'est plus question que de ce dernier.

[3] Les prix aux *Héracléia* de Marathon étaient des *phiales* d'argent. Le classement en *enfants, imberbes, hommes faits*, ne parait pas avoir été réglé par des prescriptions très strictes ; cf. Pausanias, VI, 14, 1.

τρέψαις ἁλίαισιν
πρύμναις Τήλεφος ἔμβαλεν·
ὥστ' ἔμφρονι δεῖξαι
75 μαθεῖν Πατρόκλου βιατὰν νόον·
ἐξ οὗ Θέτιος γόνος οὐ- 115
λίῳ νιν ἐν Ἄρει

παραγορεῖτο μή ποτε Ep. 3.
σφετέρας ἄτερθε ταξιοῦσθαι
δαμασιμβρότου αἰχμᾶς.
80 Εἴην εὐρησιεπὴς ἀναγεῖσθαι 120
πρόσφορος ἐν Μοισᾶν δίφρῳ·
τόλμα δὲ καὶ ἀμφιλαφὴς δύναμις
ἔποιτο. Προξενίᾳ δ' ἀρετᾷ τ' ἦλθον
τιμάορος Ἰσθμίαισι Λαμπρομάχου 125
μίτραις, ὅτ' ἀμφότεροι κράτησαν

85 μίαν ἔργον ἀν' ἁμέραν. Str. 4.
Ἄλλαι δὲ δύ' ἐν Κορίν-
θου πύλαις ἐγένοντ' ἔπειτα χάρμαι,
ταὶ δὲ καὶ Νεμέας Ἐφαρ- 130
μόστῳ κατὰ κόλπον·
Ἄργει τ' ἔσχεθε κῦδος ἀν-
δρῶν, παῖς δ' ἐν Ἀθάναις.
Οἷον δ' ἐν Μαραθῶνι συ-
λαθεὶς ἀγενείων 135
90 μένεν ἀγῶνα πρεσβυτέρων
ἀμφ' ἀργυρίδεσσιν·
φῶτας δ' ὀξυρεπεῖ δόλῳ
ἀπτωτὶ δαμάσσαις
διήρχετο κύκλον ὅσσᾳ βοᾷ, 140

76 γόνος codd : locus tentatus saepe propter metrum (–⏑⏑–pro ––⏑–) || 83 ἔποιτο M N Thom. : ἔσποιτο cett. || προξενίᾳ : αἰεὶ προξενία A (ξενίᾳ A¹) Cp^c.

mations l'accompagnèrent quand il traversa l'arène, dans la beauté de sa jeunesse, dans la gloire de son triomphe !

95 Du peuple Parrhasien aussi il se fit admirer, à la grande fête de Zeus Lycéen, non moins qu'à Pellène, quand il y conquit le chaud remède qui protège contre les brises glacées[1]. Et le tombeau d'Iolaos comme la marine Éleusis furent témoins de ses succès. Rien ne vaut les dons natu-
100 rels : pourtant, souvent, les hommes prétendent remporter la gloire par les qualités qu'ils ont apprises. Mais les efforts que la divinité ne récompense pas, mieux vaut sans doute les taire ; car il y a des voies

105 qui mènent plus loin que d'autres et nous ne réussissons pas tous aux mêmes études. L'art est difficile. En louant aujourd'hui cet exploit, ose clamer d'une voix claire que cet homme a reçu des Dieux propices la force et l'adresse,
110 que ses regards respirent la vaillance, et qu'à la fête du fils d'Ilée, il a paré d'une couronne l'autel d'Ajax[2] !

[1] Cette périphrase désigne les manteaux de laine donnés en prix à Pellène, en Achaïe ; elle est inspirée d'Hipponax (fr. 19). — Les jeux auprès du tombeau d'Iolaos sont des jeux thébains, ceux d'Éleusis, des *Démétria* (cf. Foucart, *R. des Études grecques*, XXXII, p. 196 et 199).

[2] Littéralement : il a *couronné l'autel aiantéen du fils d'Ileus* (ou Oïleus). Il ne s'agit pas, comme le veulent les scholies, d'une victoire à des jeux opontiens, d'ailleurs inconnus. Épharmostos célèbre une fête, un banquet, en l'honneur d'Ajax, à l'occasion de sa victoire, et il dépose sa couronne sur l'autel du héros locrien.

ὡραῖος ἐὼν καὶ καλὸς
κάλλιστά τε δέξαις.

95 Τὰ δὲ Παρρασίῳ στρατῷ Ant. 4
θαυμαστὸς ἐὼν φάνη
Ζηνὸς ἀμφὶ πανάγυριν Λυκαίου, 145
καὶ ψυχρᾶν ὁπότ' εὐδια-
νὸν φάρμακον αὐρᾶν
Πελλάνᾳ φέρε· σύνδικος δ'
αὐτῷ Ἰολάου
τύμβος ἐνναλία τ' Ἐλευ- 150
σὶς ἀγλαΐαισιν.

100 Τὸ δὲ φυᾷ κράτιστον ἅπαν·
πολλοὶ δὲ διδακταῖς
ἀνθρώπων ἀρεταῖς κλέος
ὄρουσαν ἀρέσθαι· 155
ἄνευ δὲ θεοῦ, σεσιγαμένον
οὐ σκαιότερον χρῆμ' ἕκα-
στον· ἐντὶ γὰρ ἄλλαι

105 ὁδῶν ὁδοὶ περαίτεραι, Ep. 4.
μία δ' οὐχ ἅπαντας ἄμμε θρέψει 160
μελέτα· σοφίαι μέν
αἰπειναί· τοῦτο δὲ προσφέρων ἄεθλον,
ὄρθιον ὄρυσαι θαρσέων

110 τόνδ' ἀνέρα δαιμονίᾳ γεγάμεν
εὔχειρα, δεξιόγυιον, ὁρῶντ' ἀλκάν, 165
Αἰάντεον τ' ἐν δαιτὶ Ἰλιάδα
νικῶν ἐπεστεφάνωσε βωμόν.

99 ἐνναλία N^{ac} : ἐναλία cett. vett. || 102 ἀρέσθαι A : ἀνελέσθαι cett. vett. ἑλέσθαι Byz. αἱρεῖσθαι Aristides, XLV, 28 || 110 δαιμονίᾳ vett : δαιμονίως Byz. || 112 Αἰάντεον Boeckh : Αἰάντειον vett. Byz. (Αἰάν, τεόν Hermann) || Ἰλιάδα B C' E' : Ὀϊλιάδα A D Ὀϊλιάδου C'.

X-XI

NOTICE

Relation entre les deux odes; date de la victoire.

Ces deux odes ont le même héros : un Locrien de la Grande-Grèce, Agésidame, vainqueur au pugilat des enfants. La relation qu'elles ont l'une avec l'autre a été fort discutée.

La date de la victoire d'Agésidame est restée douteuse, tant que l'on n'a eu que le témoignage des scholies, qui donnent une fois l'olympiade 76 (= 476), une fois l'olympiade 64 (= 484)[1]. Le papyrus d'Oxyrhynchus a tranché le différend en faveur de l'olympiade 76. C'est l'année des grandes odes siciliennes (*Ol. I, II, III*) et il n'est pas étonnant que Pindare, occupé à célébrer Hiéron et Théron, ait négligé ses engagements envers Agésidame, à la victoire duquel il avait assisté et auquel il avait promis une ode.

Analyse de l'ode X.

L'ode X en effet débute par des excuses. Ces excuses sont-elles compatibles avec l'opinion de ceux qui, à la suite de Bœckh, pensent que l'ode XI, qui est très courte, avait été composée par Pindare à Olympie même, immédiatement après la victoire de l'enfant locrien, pour être chantée sur place, et qu'elle contient, dans sa dernière partie, la promesse d'un poème plus développé — promesse que Pindare n'aurait pas tenue d'abord et qu'il acquitterait dans l'ode X? Nous examinerons tout à l'heure si l'ode XI contient cette promesse. Tant qu'on s'en tient à l'ode X — il faut le reconnaître — tout y donne l'impression que Pindare n'a jamais

[1] *Inscr. a* et *inscr. b.*

écrit le moindre vers pour Agésidame. Il lui eût été cependant facile, par un procédé analogue à celui qu'il a employé au début de l'ode IX, de rappeler la première célébration de la victoire sur place, avec l'exécution, non plus comme pour Épharmostos, du refrain traditionnel emprunté à Archiloque, mais d'un court poème composé par lui-même et en quelque sorte provisoire. Il ne l'a pas fait, et l'explication la plus vraisemblable de la phrase où Pindare parle du paiement de l'*intérêt* reste peut-être celle des commentateurs anciens : Pindare, en offrant maintenant deux odes au lieu d'une, réglerait le capital et l'intérêt[1].

Quoi qu'il en soit du sens précis des excuses formulées dans la strophe et l'antistrophe de la 1re triade, la composition de l'ode est claire. L'épode fait l'éloge des Locriens et celui d'Ilas, l'*alipte* qui avait instruit le jeune Agésidame. Avec la seconde triade, Pindare aborde le mythe qui va remplir la plus grande partie du poème. C'est le récit de l'institution des jeux Olympiques par Héraclès, avec la liste des premiers vainqueurs aux six épreuves qui datent de cette institution. Le mythe remplit 3 triades presque entières; la mention des banquets et des chants, qui ont servi à célébrer les triomphateurs de cette Olympiade inaugurale, fournit, dans l'épode 4, une transition facile qui nous ramène à Agésidame. La dernière triade, en renouvelant, à l'aide d'une jolie comparaison, les excuses dues pour le retard avoué (c'est le sujet de la strophe), traite dans l'antistrophe un des thèmes familiers de l'*épinicie* : la glorification de la poésie qui donne l'immortalité. L'épode, après un mot d'éloge pour les Locriens, évoque, en des vers exquis, l'image du jeune Agésidame, dans tout l'éclat de sa beauté adolescente, tel qu'il apparut, pareil à un second Ganymède, aux yeux de Pindare, venu, en 476, assister aux jeux.

[1] Elle n'est pas certaine; on pourrait comprendre l'expression même si elle ne s'appliquait qu'à l'ode X ; le poète dirait qu'il offre une ode à laquelle il a donné tous ses soins.

Analyse de l'ode XI. L'ode XI ne comprend qu'une triade et elle est assez banale. Les hommes, selon les circonstances, ont des besoins divers; l'athlète vainqueur a besoin des hymnes qui le rendront immortel. Pindare avec l'aide de la divinité, va chanter Agésidame et les Locriens. Il invite les Muses à se joindre à lui, pour louer ce peuple intelligent et courageux.

Il faut avouer qu'une ode aussi brève, et en somme peu originale, paraît répondre assez bien à ce que pouvait être un poème improvisé, en un ou deux jours, pour être chanté sur place, immédiatement après la victoire, et la majorité des critiques, depuis Bœckh, se range à cette interprétation. On veut en voir la confirmation dans la phrase que voici : « Sache-le, ô fils d'Archestrate, Agésidame, j'ajouterai à la précieuse couronne d'olivier que tu as gagnée la parure de mes vers mélodieux, etc. » Ce futur contiendrait la promesse de l'ode plus importante que Pindare oublia d'abord, qu'il finit cependant par écrire. Mais le futur est assez souvent employé par Pindare pour annoncer *ce qu'il va faire* sur-le-champ dans le poème où la formule est employée, et même, peut-on dire, *ce qu'il est en train de faire*. On n'est donc pas obligé de le prendre ici au sens strict et il convient de se rappeler que dans la grande ode, si elle était postérieure, il serait assez naturel que Pindare évoquât le souvenir de celle-ci; or il ne l'a point fait. Il semble donc plutôt que les deux poèmes aient été composés simultanément, pour deux épisodes distincts de la même fête. Il est toutefois un peu étonnant aussi que le poète n'ait pas trouvé le moyen, en ce cas, de faire entendre de quelque façon quelle était la destination spéciale de l'une et de l'autre[1]. La relation qu'elles ont entre elles demeure donc, malgré tout, un petit problème assez délicat.

[1] Il ne l'a d'ailleurs pas fait *explicitement* même dans des cas plus clairs, comme celui de la *II*e et de la *III*e *Olympiques*, et celui de la *IV*e et de la *V*e *Pythiques*.

La date des deux poèmes. Elle reste incertaine, pour l'un et l'autre, si tous deux sont contemporains[1]. Tout ce qu'on peut dire, c'est que le début et la fin de l'ode X suggèrent qu'un délai assez long s'était écoulé entre la promesse et l'exécution de la promesse.

Le mètre. Le mètre de l'ode XI est le dactylo-épitrite en sa forme habituelle. Celui de l'ode X est plus complexe; comme dans la *III*e *Olympique*, il est mêlé de péons[2]. Cette ode avait un accompagnement de lyre et de flûte (vers 93-4).

[1] Dans l'hypothèse la plus généralement reçue, l'ode XI est, on l'a vu, de 476. — Wilamowitz, par un rapprochement ingénieux, arrive à dater l'*Olympique X* de la même époque à peu près que la *Pythique II* (cf. *Hieron und Pindaros*, p. 1300-1). Ce n'est qu'une conjecture assez fragile; la date de la *seconde Pythique* (471 selon Wilamowitz) n'est d'ailleurs pas non plus établie avec certitude.

[2] Au moins *apparents*. L'ode est une de celles dont l'analyse métrique exigerait un commentaire étendu. Wilamowitz (*Griechische Verskunst*, p. 304-5) considère le mouvement *ïambique* comme y dominant.

SCHÉMA MÉTRIQUE

Strophe : ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – – ⏑ – ⏓ ⏑ ⏓

⏓ – ⏑ – – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏓

⏓ – ⏑ – – ⏑ ⏑ ⏑ –

– ⏑ ⏑ ⏑ – – ⏑ ⏓ –

– – – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ ⏓

⏓ – – ⏑ ⏑ ⏑ – – ⏑ ⏓

⏑ – ⏑ – – ⏑ ⏓

⏓ – ⏓ ⏑ ⏑ – ⏑ ⏓

Épode : ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ ⏓

⏓ – ⏑ ⏑ ⏑ ⏓

⏑ – – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ ⏓

⏓ – ⏑ ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ –

– ⏑ ⏑ – ⏑⏑ – ⏑ ⏓

– – ⏑ ⏑ – – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ – –

– – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏓

– – ⏑ ⏑ – ⏓

⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ ⏓

– – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏓

⏑ – ⏑ ⏑ ⏓ – – ⏑ ⏑ ⏑

– ⏑ – – ⏑ ⏑ ⏓

Xe OLYMPIQUE

POUR AGÉSIDAMOS, LOCRIEN ÉPIZÉPHYRIEN,
VAINQUEUR AU PUGILAT DES GARÇONS

I

Ouvrez le livre de ma mémoire, et cherchez-y le nom du fils d'Archestrate, vainqueur olympique; je lui dois une douce chanson, et j'en avais perdu le souvenir. O Muse, 5 et toi aussi, fille de Zeus, Vérité, levez la main et écartez de moi le reproche d'avoir lésé un ami.

Un retard venu de loin[1] me faisait rougir de ma lourde dette. Mais en s'acquittant des intérêts, on peut faire taire la critique mordante. Donc que la vague en passant sub- 10 merge le caillou qui roule[2], et que ce chant publie que j'ai payé loyalement mon compte!

Dans la ville des Locriens Épizéphyriens, règne l'Exactitude[3]; on y aime Calliope; on y aime aussi Arès aux armes 15 d'airain. Mais Héraclès lui-même, malgré sa force surhu-

[1] Il est donc clair qu'il s'est écoulé un délai déjà long entre la victoire et la composition du poème.

[2] Le caillou symbolise le blâme qui s'accroit, à mesure que le délai s'allonge; il faut se rappeler que le caillou (ψῆφος) sert, en Grèce, à *compter* et à *juger*.

[3] En invoquant l'*Exactitude* (ou la *Ponctualité*), Pindare suit encore l'image qui précède. — Locres était, disait-on, la première ville grecque qui se fût donné des lois écrites. Sur la poésie à Locres, cf. Plutarque, de *Musica*, 10.

Γ'

ΑΓΗΣΙΔΑΜΩΙ ΛΟΚΡΩΙ ΕΠΙΖΕΦΥΡΙΩΙ ΠΑΙΔΙ ΠΥΚΤΗΙ

Τὸν Ὀλυμπιονίκαν ἀνάγνωτέ μοι — Str. 1.
Ἀρχεστράτου παῖδα, πόθι φρενὸς
ἐμᾶς γέγραπται· γλυκὺ γὰρ αὐ-
τῷ μέλος ὀφείλων ἐπιλέλαθ'·
ὦ Μοῖσ', ἀλλὰ σὺ καὶ θυγάτηρ — 5
Ἀλάθεια Διός, ὀρθᾷ χερί
5 ἐρύκετον ψευδέων
ἐνιπὰν ἀλιτόξενον.

Ἕκαθεν γὰρ ἐπελθὼν ὁ μέλλων χρόνος — Ant. 1.
ἐμὸν καταίσχυνε βαθὺ χρέος. — 10
Ὅμως δὲ λῦσαι δυνατὸς ὀ-
ξεῖαν ἐπιμομφὰν τόκος θνα-
τῶν· νῦν ψᾶφον ἑλισσομέναν
10 ὁπᾷ κῦμα κατακλύσσει ῥέον,
ὁπᾷ τε κοινὸν λόγον — 15
φίλαν τείσομεν ἐς χάριν.

Νέμει γὰρ Ἀτρέκεια πόλιν — Ep. 1.
13[b] Λοκρῶν Ζεφυρίων,
μέλει τέ σφισι Καλλιόπα
15 καὶ χάλκεος Ἄρης. Τράπε δὲ Κύ- — 20

8 καταίσχυνε Boeckh : καταισχύνει vett. κατήσχυνε Byz. ‖ 10 κατακλύσσει Byz. : καταχλύσει vett. ‖ 13 Ἀτρέκεια B C D A[1] πόλιν B C D A[1] : ἀ τραχεῖα πόλις A[1] Didymus in sch. ἀτρέκειαν πόλις N P D C*.

maine, tourna le dos dans son combat avec Cycnos[1]. Qu'Agésidame donc, vainqueur au pugilat dans la fête olympique, témoigne sa gratitude à Ilas, comme Patrocle
20 à Achille[2] ! Qui naquit brave, un maître, avec l'aide de Dieu, peut, en animant son courage, lui faire conquérir une gloire immense !

II

Rares sont ceux qui ont remporté sans peine la victoire, dont l'éclat illumine la vie, en récompense de tous nos exploits. Les prescriptions de Zeus[3] m'invitent à chanter cette fête suprême, que, près de l'antique sépulcre de Pélops,
25 Héraclès fonda, en élevant six autels, quand il eut tué le fils de Poseidon, l'irréprochable Ctéatos

et quand il eut tué Eurytos, pour arracher, bon gré mal
30 gré, à l'insolent Augias le prix de ses services. Il les attendit près de Cléones[4], dans un taillis, les surprit en route, et les immola, eux aussi, parce qu'un jour, jadis, ils avaient dispersé son armée postée au fond de l'Élide,

35 ces fils arrogants de Molion ! Cependant le roi perfide des Épéens, peu après, vit sa patrie opulente, par la vio-

[1] Pindare suit une autre tradition que l'auteur du *Bouclier d'Héraclès* ; il est d'accord avec Stésichore (fr. 12). Les scholies conjecturent qu'Agésidame avait d'abord cédé à son adversaire et n'avait triomphé de lui que dans une reprise ; cette explication est plus vraisemblable que celle qui prête à Pindare une allusion à certains faits de l'histoire locrienne.

[2] Pindare ne s'inspire pas ici de l'*Iliade*, mais de quelque scène d'un poème cyclique (cf. *Ol. IX*, 70).

[3] C'est-à-dire le *règlement* de la fête olympique, établie par Héraclès conformément à la volonté de Zeus. Pour les six autels, cf. la *Ve Olympique*.

[4] Sur cette légende, cf. Pausanias, V, 25 ; Diodore, IV, 22 ; Apollodore, II, 5, 5 (qui paraissent dériver d'Hésiode). Cléones est au S.-E. de Némée. Les Molionides, fils de Poseidon et de Molione, femme d'Actor, sont déjà les alliés d'Augias dans l'*Iliade*, XI, 709.

κνεια μάχα καὶ ὑπέρβιον
Ἡρακλέα· πύκτας δ' ἐν Ὀλυμπιάδι νικῶν
Ἴλᾳ φερέτω χάριν
Ἀγησίδαμος, ὡς
Ἀχιλεῖ Πάτροκλος.
20 Θάξαις δέ κε φύντ' ἀρετᾷ ποτί
πελώριον ὁρμάσαι κλέος ἀ-
νὴρ θεοῦ σὺν παλάμᾳ. 25

Ἄπονον δ' ἔλαβον χάρμα παῦροί τινες, Str. 2.
ἔργων πρὸ πάντων βιότῳ φάος.
Ἀγῶνα δ' ἐξαίρετον ἀεῖ-
σαι θέμιτες ὥρσαν Διός, ὃν ἀρ-
χαίῳ σάματι πὰρ Πέλοπος 30
25 βωμῶν ἐξάριθμον ἐκτίσσατο,
ἐπεὶ Ποσειδάνιον
πέφνε Κτέατον ἀμύμονα,

πέφνε δ' Εὔρυτον, ὡς Αὐγέαν λάτριον Ant. 2
ἀέκονθ' ἑκὼν μισθὸν ὑπέρβιον 35
30 πράσσοιτο, λόχμαισι δὲ δοκεύ-
σαις ὑπὸ Κλεωνᾶν δάμασε καὶ
κείνους Ἡρακλέης ἐφ' ὁδῷ,
ὅτι πρόσθε ποτὲ Τιρύνθιον
ἔπερσαν αὐτῷ στρατόν 40
μυχοῖς ἥμενον Ἄλιδος

Μολίονες ὑπερφίαλοι. Ep. 2.
34[b] Καὶ μὰν ξεναπάτας
35 Ἐπειῶν βασιλεὺς ὄπιθεν

17 Ἴλᾳ (α) B[a] D G : Ἴολα A C E et sch. || 20 φύντα : φῶτα C E Byz. || 25 βωμῶν A E' : βωμω(ῳ) B D G βωμόν dett. (⏑ – in ceteris strophis) | Ἡρακλέης inter ἐξάριθμον et ἐκτίσ(σ)ατο habent omnes vett. praeter A, βίᾳ Ἡρακλέος Byz. || 30 καὶ κείνους Boeckh : κἀκείνους codd. (quod postea non afferam).

lence du feu, par les coups du fer, entraînée en un abîme
40 d'infortune ; il vit sa ville ruinée[1]. Éviter le courroux des forts, tâche impossible ! Lui-même, dans son désarroi, le dernier de tous, il se trouva en face du vainqueur ; il ne put éviter la mort, précipice ouvert sous ses pas.

III

Alors le vaillant fils de Zeus, rassemblant à Pise toute son armée et tout le butin, traça, en l'honneur de son père
45 sublime, le sanctuaire divin. Il délimita par des palissades le terrain nu de l'Altis[2] et destina la plaine environnante à abriter le repos des festins. Il honora le fleuve Alphée

parmi les douze dieux souverains. Il donna son
50 nom à la colline de Cronos ; car auparavant, tant qu'avait régné Œnomaos, ce roc, qui restait inondé d'une neige épaisse, était demeuré anonyme[3]. A cette solennité inaugurale assistèrent, comme il convenait, les Parques[4], et le témoin unique de l'authentique vérité,

55 le Temps. — Le Temps, en s'écoulant, a appris à la postérité, par une tradition certaine, comment Héra-

[1] Cette ville s'appelait *Phyctée*, selon la scholie 46 f., qui cite Hésiode, fr. 97.

[2] L'*Altis* est le nom que porte le *sanctuaire* d'Olympie ; en dehors de cet espace clos s'élevaient, au ve siècle, des monuments comme le *Bouleutérion*, le *Théocoléon*, le *Prytanée* ; les délégations officielles étaient nourries au *Prytanée*.

[3] Nous avons déjà vu mentionnés l'Altis, les six autels des douze dieux, le mont de Cronos. Il est possible qu'en tout ce passage, et notamment quand il représente le site d'Olympie comme sauvage et désert avant l'arrivée d'Héraclès, le poète ait l'intention de contredire d'autres traditions qui plaçaient un culte de Cronos sur la fameuse colline à une époque plus ancienne (cf. Plutarque, *de Fluviis*, 19).

[4] Elles y assistent pour la même raison qui les fait présider à la naissance des hommes ; cf. *Ol. VI*, 42.

οὐ πολλὸν ἴδε πατρίδα πολυ-
κτέανον ὑπὸ στερεῷ πυρί 45
πλαγαῖς τε σιδάρου βαθὺν εἰς ὀχετὸν ἄτας
ἵζοισαν ἑὰν πόλιν.
Νεῖκος δὲ κρεσσόνων
40 ἀποθέσθ' ἄπορον.
Καὶ κεῖνος ἀβουλίᾳ ὕστατος
ἁλώσιος ἀντάσαις θάνατον
αἰπὺν οὐκ ἐξέφυγεν. 50

Ὁ δ' ἄρ' ἐν Πίσᾳ ἕλσαις ὅλον τε στρατόν Str. 3.
λᾴαν τε πᾶσαν Διὸς ἄλκιμος
45 υἱὸς σταθμᾶτο ζάθεον ἄλ-
σος πατρὶ μεγίστῳ· περὶ δὲ πά-
ξαις Ἄλτιν μὲν ὅγ' ἐν καθαρῷ 55
διέκρινε, τὸ δὲ κύκλῳ πέδον
ἔθηκε δόρπου λύσιν,
τιμάσαις πόρον Ἀλφεοῦ

μετὰ δώδεκ' ἀνάκτων θεῶν· καὶ πάγον Ant. 3.
50 Κρόνου προσεφθέγξατο· πρόσθε γάρ 60
νώνυμνος, ἃς Οἰνόμαος ἄρ-
χε, βρέχετο πολλᾷ νιφάδι. Ταύ-
τᾳ δ' ἐν πρωτογόνῳ τελετᾷ
παρέσταν μὲν ἄρα Μοῖραι σχεδόν
ὅ τ' ἐξελέγχων μόνος 65
ἀλάθειαν ἐτήτυμον

54[b] Χρόνος. Τὸ δὲ σαφανὲς ἰὼν Ep. 3.
55 πόρσω κατέφρασεν,

36 ἴδε N et dett. : εἶδε cett. || 41 ἀβουλίᾳ Byz. : ἀβουλίαις vett. || 42 ἀντάσαις Bœckh : ἀντιάσας codd. || 44 λᾴαν Ahrens : λάϊαν vett. λεῖαν Byz. || 46-7 πέδον ἔθηκε Byz. : δάπεδον θῆκε vett. || 51 νώνυμνος Byz. : νώνυμος C D et dett. quidam νώνυμον cett. || 56 πόρσω Byz. : πρόσω codd.

clès partagea le butin de guerre et en consacra les prémices, comment aussi il institua la fête quinquennale, par la célébration de la première olympiade, et les prix donnés pour la première fois aux vainqueurs! Mais qui rem-
60 porta ces nouvelles couronnes, par la force des bras, l'agilité des jambes, la vitesse des chars? qui s'éprit de la gloire agônistique et réussit à la conquérir?

IV

Celui qui, menant droit jusqu'au bout sa course[1], triom-
65 pha au stade, fut le fils de Licymnios, Oiônos; il était venu, avec sa troupe, de Midéa[2]. A la lutte, Échémos illustra Tégée[3]. Doryclos obtint le prix du pugilat; il habitait la ville de Tirynthe. Le prix du quadrige

70 fut pour Samos, fils d'Halirhothios, de Mantinée. Phrastor envoya son javelot au but. Niceus, faisant tourner dans sa main le disque de pierre[4], le lança plus loin qu'aucun autre, et ses compagnons firent éclater des acclamations bruyantes. Mais voici que le beau visage de la lune, de sa clarté char-
75 mante, illumina le soir,

et tout le sanctuaire retentissait de joyeux festins, de

[1] Il s'agit du *stade simple*, par opposition au *diaule*, où l'on revenait au point de départ. — Les catalogues des vainqueurs de la première Olympiade comportent naturellement, dans les divers auteurs qui nous les ont transmis, d'assez nombreuses variantes; cf. Pausanias, V, 8, 4, et Hygin, *fable* 273.

[2] Licymnios, le père d'Oiônos, est un fils bâtard du père d'Alcmène, Électryon. Midéa est une ville antique de l'Argolide, dont il subsiste des ruines cyclopéennes.

[3] Échémos tua plus tard Hyllos, fils d'Héraclès; Hésiode (fr. 117) lui donnait pour femme Timandra, sœur de Clytemnestre; Doryclos, Phrastor et Niceus ne sont connus que par cette ode.

[4] Les disques, qui, à l'époque de Pindare, étaient de bronze, n'étaient primitivement que de grosses pierres; tel celui que lance Ulysse chez les Phéaciens (*Odyssée*, VIII, 130). Pindare a voulu se conformer à l'usage antique.

ὁπᾷ τὰν πολέμοιο δόσιν
ἀκρόθινα διελὼν ἔθυε καὶ
πενταετηρίδ' ὅπως ἄρα
ἔστασεν ἑορτὰν σὺν Ὀλυμπιάδι πρώτᾳ
νικαφορίαισί τε·
60 τίς δὴ ποταίνιον
ἔλαχε στέφανον
χείρεσσι ποσίν τε καὶ ἅρματι,
ἀγώνιον ἐν δόξᾳ θέμενος
εὖχος, ἔργῳ καθελών;

Στάδιον μὲν ἀρίστευσεν, εὐθὺν τόνον Str. 4.
65 ποσσὶ τρέχων, παῖς ὁ Λικυμνίου
Οἰωνός· ἶκεν δὲ Μιδέα-
θεν στρατὸν ἐλαύνων· ὁ δὲ πάλᾳ
κυδαίνων Ἔχεμος Τεγέαν·
Δόρυκλος δ' ἔφερε πυγμᾶς τέλος,
Τίρυνθα ναίων πόλιν·
ἀν' ἵπποισι δὲ τέτρασιν
70 ἀπὸ Μαντινέας Σᾶμος ὡλιροθίου· Ant. 4.
ἄκοντι Φράστωρ ἔλασε σκοπιόν·
μᾶκος δὲ Νικεὺς ἔδικε πέ-
τρῳ χέρα κυκλώσαις ὑπὲρ ἁπάν-
των, καὶ συμμαχία θόρυβον
παραίθυξε μέγαν· ἐν δ' ἕσπερον
ἔφλεξεν εὐώπιδος
75 σελάνας ἐρατὸν φάος.

Ἀείδετο δὲ πὰν τέμενος Ep. 4.
76 τερπναῖσι θαλίαις

64 εὐθὺν τόνον Thiersch : εὐθύτονον codd. || 70 Σᾶμος ὡλιροθίου Boeckh (cf. sch. 83 b) : σᾶμ' ἁλιρ(ρ)οθίου codd (σᾶμα δ' E σᾶμ', suprascripto περιφραστικῶς, V) || 71 ἄκοντι Mosch. : ἄκοντι δ' vett. || 72 Νικεὺς A : Ἐνικεύς cett. || 73 παραίθυξε : παρέθηξε A dett. quidam.

chants sur le mode triomphal. Fidèles à ce premier exemple, nous aussi, en chantant l'hymne dont le nom rappelle la fière victoire[1], nous célébrerons le tonnerre
80 et le trait de feu lancé par la main retentissante de Zeus, la foudre ardente où toute puissance est enclose[2]; et la voix des flûtes se mêlera aux chants magnifiques,

V

85 qu'ont vus naître les rives de l'illustre Dircé[3], trop tard sans doute; mais c'est ainsi qu'une épouse donne à son époux, engagé dans la voie qui mène à rebours de la jeunesse[4], le fils qu'il a tant désiré et une vive tendresse réchauffe le cœur paternel; car rien ne nous est plus odieux, à l'heure de la mort, que de voir notre fortune échoir à un
90 maître étranger, à un intrus.

Mais, ô Agésidame, le triomphateur aussi, qui arrive à la demeure d'Hadès, sans qu'un chant ait célébré son triomphe, dans sa vaine ambition, n'a recueilli de ses peines qu'une joie brève. Sur toi la lyre harmonieuse et la
95 flûte suave répandent l'hommage et les vierges Piérides, filles de Zeus, entretiennent au loin ta gloire.

Et moi-même, avec tout mon zèle, je suis venu saluer le peuple illustre des Locriens et verser sur cette ville vail-

[1] Cette périphrase désigne l'*ode triomphale* (en grec ὕμνος ἐπινίκιος, *épinicie)*.

[2] Bœckh a fait remarquer que les monnaies des Locriens Épizéphyriens portent un foudre.

[3] C'est-à-dire la ville de Thèbes, patrie de Pindare.

[4] La comparaison se rattache un peu librement à ce qui précède, et se développe ensuite avec la même liberté. La transition avec l'antistrophe se fait par cette idée qu'il faut éviter, si possible, de se préparer un regret à l'heure de la mort. L'expression : *la voie qui mène au rebours de la jeunesse*, pour désigner la vieillesse, fait songer à certaines devinettes hésiodiques.

τὸν ἐγκώμιον ἀμφὶ τρόπον.
Ἀρχαῖς δὲ προτέραις ἑπόμενοι
καί νυν ἐπωνυμίαν χάριν
νίκας ἀγερώχου κελαδησόμεθα βροντάν 95
80 καὶ πυρπάλαμον βέλος
ὀρσικτύπου Διός,
ἐν ἅπαντι κράτει
αἴθωνα κεραυνὸν ἀραρότα·
χλιδῶσα δὲ μολπὰ πρὸς κάλαμον
ἀντιάξει μελέων, 100

85 τὰ παρ' εὐκλεῖ Δίρκᾳ χρόνῳ μὲν φάνεν· Str. 5.
ἀλλ' ὥτε παῖς ἐξ ἀλόχου πατρί
ποθεινὸς ἵκοντι νεότα-
τος τὸ πάλιν ἤδη, μάλα δέ οἱ
θερμαίνει φιλότατι νόον· 105
ἐπεὶ πλοῦτος ὁ λαχὼν ποιμένα
ἐπακτὸν ἀλλότριον
90 θνάσκοντι στυγερώτατος·

καὶ ὅταν καλὰ ἔρξαις ἀοιδᾶς ἄτερ, Ant. 5.
Ἀγησίδαμ', εἰς Ἀΐδα σταθμόν 110
ἀνὴρ ἵκηται, κενεὰ πνεύ-
σαις ἔπορε μόχθῳ βραχύ τι τερ-
πνόν. Τὶν δ' ἁδυεπής τε λύρα
γλυκύς τ' αὐλὸς ἀναπάσσει χάριν·
95 τρέφοντι δ' εὐρὺ κλέος 115
κόραι Πιερίδες Διός.

Ἐγὼ δὲ συνεφαπτόμενος Ep. 5.
97b σπουδᾷ κλυτὸν ἔθνος
Λοκρῶν ἀμφέπεσον, μέλιτι

85 εὐκλεῖ Byz. : εὐκλεεῖ vett. || 87 τὸ πάλιν Byz. : δ' ἔμπαλιν C τ' ἔμπαλιν N τοὔμπαλιν cett. vett. || οἱ Bœckh : τοι codd. || 91 καλὰ ἔρξαις Byz. : καλὰ μὲν codd. vett.

lante le miel de mes chants. J'ai loué le fils aimable d'Ar-
100 chestrate, que j'ai vu, de ses bras vigoureux, vaincre près
de l'autel d'Olympie, ce jour-là[1], dans l'éclat de cette beauté,
dans la fleur de cette jeunesse qui, contre la mort inexo-
105 rable, avec la faveur de Cypris, ont protégé Ganymède.

[1] Pindare rappelle ainsi, une dernière fois — mais en le tournant à l'éloge d'Agésidame — le délai qui s'est écoulé depuis la victoire.

εὐάνορα πόλιν καταβρέχων·
παῖδ' ἐρατὸν ⟨δ'⟩ Ἀρχεστράτου 120
αἴνησα, τὸν εἶδον κρατέοντα χερὸς ἀλκᾷ
βωμὸν παρ' Ὀλύμπιον
κεῖνον κατὰ χρόνον
ἰδέᾳ τε καλόν
ὥρᾳ τε κεκραμένον, ἅ ποτε
ἀναιδέα Γανυμήδει μόρον ἄ-
λαλκε σὺν Κυπρογενεῖ. 125

99 δ' supplevernnt Byz. ‖ 104 ποτε Bœckh : ποτ' codd. ‖ 105 μόρον Momm. : θάνατον codd.

SCHÉMA MÉTRIQUE

Strophe : –⏑–– –⏑⏑–⏑⏑––
–⏑–– –⏑⏑–⏑⏑–
–⏑–– –⏑⏑⏓
–⏑–⏑ –⏑––
–⏑⏑–⏑⏑–⏓
–⏑–– –⏑–
–⏑–– –⏑–⏑
–⏑⏑–⏑⏑⏓

Épode : –⏑⏑–⏑⏑–– –⏑––
–⏑⏑–⏑⏑––
⏑⏑⏑–– –⏑⏑–⏑⏑–
–⏑–– –⏑–⏑ –⏑⏓
–⏑–– –⏑–⏑ –⏑–
–⏑–– –⏑–
–⏑⏑–⏑⏑–– ⏑–⏑––
–⏑⏑–⏑⏑–– –⏑––
–⏑–⏑ –⏑–
–⏑–– –⏑–⏓

XIe OLYMPIQUE

POUR LE MÊME

Les hommes ont parfois besoin, par-dessus tout, des vents ; et parfois des eaux du ciel, filles pluvieuses de la nuée. Quand le succès récompense l'effort, il faut à l'athlète les hymnes doux comme le miel, prélude de la
5 gloire lointaine, attestation véridique des grands exploits.

Cette gloire est le privilège des vainqueurs olympiques ; l'envie n'ose pas la leur contester. Ma langue est prête à
10 remplir sa tâche, mais c'est la divinité qui donne à l'homme le talent[1]. Hé bien ! ô fils d'Archestrate, Agésidame, en l'honneur de ton pugilat,

j'ajouterai à la précieuse couronne d'olivier que tu as gagnée la parure de mes vers mélodieux, et je rendrai hom-
15 mage[2] à la race des Locriens Zéphyriens[3]. Venez vous joindre à notre cortège : je me porte garant, ô Muses, que

[1] Voir la note critique ; la leçon la mieux attestée, que j'ai conservée, est aussi celle qui convient le mieux au sens. Pindare vient de dire qu'il est prêt à accomplir sa fonction ; il rappelle alors, avec sa piété accoutumée, qu'il n'aura du talent que si la divinité le lui accorde. Cependant, qu'il doive être inspiré ou non aujourd'hui, il chantera. Cette petite ode n'exprime que des idées très banales, sous une forme d'ailleurs facile et brillante.

[2] Le mot qu'emploie Pindare est peut-être un souvenir d'Alcman, fr. 23, 2.

[3] La ville de Locres était située non loin du promontoire du Zéphyrion ; d'où le nom qui distingue les Locriens *Italiens* de ceux de la Grèce propre.

ΙΑ'

ΤΩΙ ΑΥΤΩΙ

Ἔστιν ἀνθρώποις ἀνέμων ὅτε πλείστα Str.
χρῆσις· ἔστιν δ' οὐρανίων ὑδάτων,
ὀμβρίων παίδων νεφέλας.
Εἰ δὲ σὺν πόνῳ τις εὖ πράσ-
σοι, μελιγάρυες ὕμνοι
5 ὑστέρων ἀρχὰ λόγων 5
τέλλεται καὶ πιστὸν ὅρκι-
ον μεγάλαις ἀρεταῖς.

Ἀφθόνητος δ' αἶνος Ὀλυμπιονίκαις Ant.
οὗτος ἄγκειται. Τὰ μὲν ἁμετέρα
γλῶσσα ποιμαίνειν ἐθέλει,
10 ἐκ θεοῦ δ' ἀνὴρ σοφαῖς ἀν- 10
θεῖ πραπίδεσσιν. Ὅμως ὤν,
ἴσθι νῦν, Ἀρχεστράτου
παῖ, τεᾶς, Ἁγησίδαμε,
πυγμαχίας ἕνεκεν

κόσμον ἐπὶ στεφάνῳ χρυσέας ἐλαίας
ἁδυμελῆ κελαδήσω,
15 Ζεφυρίων Λοκρῶν γενεὰν ἀλέγων. 15
Ἔνθα συγκωμάξατ'· ἐγγυάσομαι

Inscriptio in A B C D E habet τῷ αὐτῷ τόκος ; in Q τόκος ; in P ἀρχὴ τόκου || 3 Distinxit post ὑδάτων Wil. : distinguebant antea post ὀμβρίων || 5 ἀρχὰ A : ἀρχαί cett. vett. || 8 ἄγκειται Byz. (ἀνάκειται schol. A E Q) : ἔγκειται cett. vett. || 10 ὅμως ὤν CNO (omiserunt cett. vett.) : ὁμοίως Leutsch (e schol. 10 c) ἐς ἀεί Byz. (videlicet e schol. 10 b.) || 15 Ζεφυρίων Schræd. : τῶν Ἐπιζεφυρίων codd. (τῶν Ζεφυρίων A1 cf *Ol.* X. 13 et fr. 200.).

vous ne trouverez point ici un peuple inhospitalier et étranger aux belles choses : c'est un peuple éminent par l'esprit, un peuple de guerriers vaillants. Jamais le renard
20 fauve et les lions rugissants n'échangeront entre eux leur nature.

ὕμμιν, ὦ Μοῖσαι, φυγόξενον στρατόν
μηδ' ἀπείρατον καλῶν
ἀκρόσοφόν τε καὶ αἰχματὰν ἀφίξε-
σθαι. Τὸ γὰρ ἐμφυὲς οὔτ' αἴθων ἀλώπηξ
20 οὔτ' ἐρίβρομοι λέον-
τες διαλλάξαιντο ἦθος.

20 οὔτ' : οὐδ' A || διαλλάξαιντο codd. (ἄν minio suprascriptum C) : διαλλάξαντο Lehrs διαλλάξαιντ' ἄν Hartung.

XII

NOTICE

Date de l'ode. Ergotélès fut un athlète de tout premier rang. Pausanias[1] dit avoir vu sa statue à Olympie; il énumère ses victoires, d'après l'inscription qu'elle portait, peut-être aussi d'après notre ode. Il nous dit qu'Ergotélès fut vainqueur à Olympie deux fois ; mais la seconde victoire a été certainement postérieure à notre ode, qui n'en connaît qu'une. Celle-ci est de l'olympiade 77 (= 472) ; la date est garantie par l'accord des scholies et du papyrus d'Oxyrhynchus.

Les scholies sont confuses[2]. Mais elles nous fournissent encore une donnée utile sur la seconde victoire pythique d'Ergotélès : elle est, disent-elles, de l'olympiade « suivante », c'est-à-dire de celle qui suit la 77e ; l'une d'elles donne exactement le chiffre de la pythiade : c'est la 29e (= 470).

Comme la *XIIe Olympique* mentionne les deux victoires pythiques, il en résulte que l'ode n'a pas été composée aussitôt après la victoire qui en est l'occasion principale.

[1] VI, 4, 11. Pausanias indique huit victoires, selon l'interprétation que Bœckh donne de ce passage ; six, selon celle de Christ. Bœckh me paraît avoir vu juste.

[2] Si l'on rapproche l'*inscription a* de l'*inscription b*, il semble bien que la première comme la deuxième devait indiquer non pas la date de la deuxième victoire olympique, mais celle de la deuxième victoire pythique, et qu'elle devait la placer en 470. On ne peut fixer l'époque de la deuxième victoire olympique, si du moins cette interprétation est exacte. On sait cependant qu'elle n'a pu avoir lieu en l'olympiade *suivante* (= 468) ; car, d'après le papyrus, le vainqueur de 468 fut un *Laconien*.

Nous disons : *occasion principale*, car en fait c'est toute la carrière athlétique d'Ergotélès (jusqu'en 470) qui y est célébrée. Mais la victoire olympique y est placée au premier rang.

La date de 470 se concilie avec ce que nous savons de l'histoire d'Himère à la fin du ve siècle. Ergotélès était un Crétois ; il a dû venir à Himère lorsque Théron, après avoir châtié les Himéréens, réorganisa la cité et y appela « des Doriens et de nouveaux citoyens d'autre race »[1]. L'histoire d'Himère ne cessa pas d'être assez troublée. Diodore[2] nous raconte comment Théron avait imposé à la ville son fils Thrasydée, dont le gouvernement fut maladroit et tyrannique. Les Himéréens se tournèrent vers Hiéron ; mais celui-ci dénonça leurs menées à Théron qui les châtia durement. Théron mourut à l'automne de 472. Thrasydée lui succéda[3] et la guerre éclata entre lui et Hiéron, qui le battit, le chassa, et se contenta d'exercer une suzeraineté sur les anciennes possessions de Théron, sans les assujettir brutalement ; il leur octroya ou feignit de leur octroyer la liberté. Or, telle est bien la situation que semblent supposer les premiers vers de l'ode, avec l'invocation à Zeus *Libérateur* et à la Fortune *Salvatrice*.

Le poète ne mentionne, à mon avis, qu'une seule victoire isthmique[4], dont nous ignorons la date.

Analyse de l'ode. Ergotélès avait remporté le prix de la longue course, du *dolique*[5]. L'ode que

[1] Diodore, XI 49. Diodore place la nouvelle colonisation d'Himère, ainsi que celle de Catane (devenue Etna par la volonté de Hiéron), en 476. Wilamowitz les fait descendre toutes deux un peu plus bas (*Hieron und Pindaros*, p. 1283).

[2] Diod. XI, 48.

[3] *Ib.* 53.

[4] C'est ce que me semble indiquer le changement de construction au vers 15.

[5] Les données sur le nombre de stades que devaient parcourir les coureurs de dolique sont discordantes.

Pindare lui a consacrée est très courte et très simple. Elle ne comprend, comme la précédente, qu'une triade, mais elle est plus intéressante. Au début de la strophe, le poète invoque, en faveur d'Himère, *la Fortune*, fille de Zeus Libérateur. La mention de cette déesse amène, dès la fin de la strophe, des réflexions morales sur l'instabilité des choses humaines, et ces réflexions, qui prennent tout leur développement dans l'antistrophe, visent à la fois l'histoire d'Himère et la vie d'Ergotélès, dont l'épode rappelle les vicissitudes.

Le mètre. Le mètre est le dactylo-épitrite habituel :

Strophe :

– ⏑ – – – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ ⏓
– ⏑ – – – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – –
– ⏑ ⏑ –
– ⏑ – – – ⏑ – – – ⏑ –
– ⏑ – – – ⏑ – – – ⏑ ⏑ ⏓
– ⏑ – – – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – –
– ⏑ – ⏓ – ⏑ – –
– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – –
– ⏑ – – – ⏑ ⏓

Épode :

– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – – – ⏑ – ⏑
– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – –
– ⏑ – ⏑ – ⏑ –
– ⏑ – – – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – – ⏑ –
– – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ –
– – ⏑ – – – ⏑ – –
– ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ –
– ⏑ – – – ⏑ – – – ⏑ ⏑ –
– ⏑ – – – ⏑ – – – ⏑ –
– ⏑ – – – ⏑ – –

XIIe OLYMPIQUE

POUR ERGOTÉLÈS D'HIMÈRE, VAINQUEUR AU DOLIQUE

Je t'en supplie, fille de Zeus Libérateur, protège Himère
la puissante, Fortune salutaire. Car c'est toi qui sur mer
gouvernes les vaisseaux rapides, et sur terre les guerres
5 impétueuses ou les sages assemblées[1]. Mais les espérances
humaines, qui tantôt s'élèvent, tantôt s'abaissent, s'en vont
ballottées par les flots, s'ouvrant le chemin sur une mer
d'illusions vaines ;

la divinité n'a permis à aucun mortel de découvrir un
signe certain des événements futurs; nos pensers d'avenir
10 sont aveugles[2]. Souvent ce qui nous advient déconcerte nos
prévisions ; parfois notre joie en est atteinte, et parfois ceux
qui ont été exposés aux orages du chagrin voient en un
instant leur peine changée en un bonheur profond.

Fils de Philanor, tu aurais pu voir, — pareil à un coq
qui livre d'obscures batailles auprès du foyer domestique[3],
15 — la gloire méritée par tes pieds agiles s'effeuiller ignorée,

[1] Pindare fait allusion ainsi au commerce d'Himère, à la victoire remportée sur les Carthaginois, enfin au gouvernement réparateur qui a succédé à la tyrannie de Thrasydée. Selon Pausanias (VII, 26,8), dans un poème que nous avons perdu, il faisait de la *Fortune* une des *Moires*.

[2] Sur les présages, cf. *XIe Néméenne*, 43.

[3] Heyne et Bœckh ont noté que les monnaies d'Himère portent l'effigie d'un coq. Il semble résulter de ces vers que les Crétois ne paraissaient guère alors aux grands Jeux; mais ils excellaient au *dolique* (Xénophon, *Anabase*, IV, 8,27).

ΙΒ'

ΕΡΓΟΤΕΛΕΙ ΙΜΕΡΑΙΩΙ
ΔΟΛΙΧΟΡΟΜΩΙ

Λίσσομαι, παῖ Ζηνὸς Ἐλευθερίου, Str.
Ἱμέραν εὐρυσθενέ' ἀμφιπόλει, σώ-
τειρα Τύχα.
Τὶν γὰρ ἐν πόντῳ κυβερνῶνται θοαί
νᾶες, ἐν χέρσῳ τε λαιψηροὶ πόλεμοι 5
κἀγοραὶ βουλαφόροι. Αἴ γε μὲν ἀνδρῶν
πόλλ' ἄνω, τὰ δ' αὖ κάτω ψεύ-
δη μεταμώνια τάμνοι-
σαι κυλίνδοντ' ἐλπίδες·

σύμβολον δ' οὔ πώ τις ἐπιχθονίων Ant.
πιστὸν ἀμφὶ πράξιος ἐσσομένας εὗρ- 11
εν θεόθεν·
τῶν δὲ μελλόντων τετύφλωνται φραδαί.
Πολλὰ δ' ἀνθρώποις παρὰ γνώμαν ἔπεσεν,
ἔμπαλιν μὲν τέρψιος, οἱ δ' ἀνιαραῖς 15
ἀντικύρσαντες ζάλαις ἐσ-
λὸν βαθὺ πήματος ἐν μι-
κρῷ πεδάμειψαν χρόνῳ.

Υἱὲ Φιλάνορος, ἤτοι καὶ τεά κεν Ep.
ἐνδομάχας ἄτ' ἀλέκτωρ 20
συγγόνῳ παρ' ἑστίᾳ
ἀκλεὴς τιμὰ κατεφυλλορόησεν ποδῶν,
εἰ μὴ στάσις ἀντιάνει-

6 ψεύδη Morel : ψευδῆ codd.

si la discorde, qui met les hommes aux prises, ne t'avait ravi Cnosse, ta patrie. Et maintenant, tu t'es fait couronner à Olympie, tu es revenu deux fois vainqueur de Pythô, vainqueur de l'Isthme, Ergotélès, et, dans le patrimoine nouveau que tu habites, tu rends illustres les eaux chaudes qu'y font jaillir les Nymphes[1].

[1] Il y avait à Himère des eaux thermales qui, disait-on, avaient jailli du sol par la volonté d'Athéna, pour honorer Héraclès revenant de conquérir les bœufs de Géryon ; c'étaient les Nymphes qui les avaient fait jaillir, pour satisfaire Athéna (Diodore V, 3,4).

ρα Κνωσίας σ' ἄμερσε πάτρας.
Νῦν δ' Ὀλυμπίᾳ στεφανωσάμενος
καὶ δὶς ἐκ Πυθῶνος Ἰσθμοῖ τ', Ἐργότελες,
θερμὰ Νυμφᾶν λουτρὰ βαστάζεις, δμι-
λέων παρ' οἰκείαις ἀρούραις.

XIII

NOTICE

Date. Le double succès remporté par Xénophon aux mêmes jeux (prix du stade et prix du pentathle) était trop exceptionnel pour n'être pas demeuré célèbre. Aussi n'avons-nous sur aucune autre ode de Pindare un ensemble aussi complet d'informations concordantes. La date (olympiade 79 = 464) est attestée à la fois par les scholies, par Diodore (XI, 70), par Denys d'Halicarnasse (*A. R.* IX, 61) et par Pausanias (IV, 24, 5).

Analyse. Quarante ans auparavant, (olympiade 69 = 504, au témoignage des scholies), le père de Xénophon, Thessalos, avait été aussi vainqueur aux jeux olympiques, de sorte que Pindare peut saluer la famille du titre de : *trois fois Olympionique*, qu'il place bien en vedette dès le premier vers de l'ode. Cette famille, la *gens* des Oligaithides, avait d'ailleurs gagné, par toutes les contrées de la Grèce, d'innombrables couronnes qui la mettaient hors de pair. La composition du poème est très simple : au début (dans la 1re triade), Pindare célèbre la patrie de Xénophon, Corinthe ; dans la seconde triade, il chante ses deux victoires et celle de ses parents les plus proches. Il revient à l'éloge de Corinthe dans la troisième, et après avoir rappelé Sisyphe et Médée, ainsi que le rôle des Corinthiens dans la guerre de Troie, où des héros de leur sang s'illustrèrent dans les deux camps, il trouve, dans la mention de Glaucos, l'occasion d'introduire son ancêtre Bellérophon et de conter, dans d'admirables strophes qui sont au centre du poème (épode de la 3e triade et 4e triade), comment, grâce au don que lui fit Athéna d'un frein d'or,

celui-ci parvint à dompter Pégase. La dernière triade revient à la famille des Oligaithides, pour reprendre l'énumération de leurs victoires. Celles-ci sont si nombreuses que le poète est obligé de se contenter de généralités ; il préfère d'ailleurs être relativement bref, parce qu'il tient à se mettre en garde contre un excès de louanges dont les plus glorieux doivent se préserver le plus. Il termine en demandant à Zeus le bonheur et la modération, qui pour les Grecs en est la condition.

Ainsi Xénophon est loué pour son double exploit ; mais il l'est davantage encore pour le *génie de sa race* (le δαίμων γενέθλιος, au vers 105), et aussi pour le génie de sa patrie, de cette Corinthe, qui brille à la fois par la vaillance de ses fils et par leur intelligence exceptionnelle. Cette dernière est surtout ce qui frappe Pindare ; car Corinthe est la mère de nombreuses inventions. Le mythe de Bellérophon est un exemple, pris entre beaucoup d'autres, d'un de ces bienfaits dont nous lui sommes redevables. C'est se tourmenter vainement que de chercher à ce mythe une signification plus précise et de vouloir le mettre en relation étroite avec l'histoire des Oligaithides ou avec celle de Corinthe.

Le scolie. La *XIII*e *Olympique* n'est pas le seul poème qu'ait inspiré à Pindare la double victoire de Xénophon. Athénée (XIII, p. 573, C) nous a raconté comment l'athlète, avant de concourir, avait fait vœu, s'il triomphait, d'offrir à Aphrodite toute une brigade d'hétaïres, et comment Pindare avait composé, pour être chanté, après l'encômion (ὕστερον), à l'occasion du sacrifice (κατὰ τὴν θυσίαν), un *scolie*, au début duquel il s'excusait, avec une bonhomie ironique, du rôle que Xénophon faisait jouer à une Muse aussi grave que la sienne. Athénée nous a conservé ce début (= fr. 122).

Le mètre. On peut imaginer sans peine que l'exécution de l'ode fut somptueuse et que rien ne fut omis pour que l'attrait du spectacle fût aussi grand que

possible. La partie musicale et orchestique a dû être très soignée. On peut en voir un indice dans la complexité savante du mètre. En effet la strophe commence par des mesures du genre de celles qu'on appelle improprement *logaédiques*, mais à partir du vers 6, le rythme passe adroitement à celui des *dactylo-épitrites*, qui dominera aussi dans l'épode, avec quelques particularités cependant qui rappellent le mouvement différent du début de la strophe :

Strophe : ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏓
⏓ – ⏑ – – ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏓
⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ – – – ⏑ ⏓
– – ⏑ ⏔ ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏓
⏑ ⏑ – ⏑ – – ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏓
⏓ – ⏑ – ⏑ ⏑ – – – ⏑ – –
– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – – ⏑ ⏓
⏓ – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ –
– – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ –
⏓ – ⏑ – – ⏑ – – – ⏑ ⏑ ⏓

Épode : – – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ –
– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – – – ⏑ – ⏓
– ⏑ – – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ ⏓
– ⏑ – ⏓ – ⏑ ⏑ – – ⏑ – ⏓
⏔ ⏑ – – – ⏑ – – – ⏑ ⏓
– ⏑ – – – ⏑ – –
– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ ⏓
⏑ ⏑ – (1) – ⏑ – – ⏔ ⏑ ⏓
– ⏑ – – – ⏑ –
– ⏑ – – ⏔ ⏑ – ⏓

(1) Le vers 111 commence, contrairement au mètre, par – ⏑ –. La correction ἄνα (= ἀνάστηθι) a été proposée par Kayser et acceptée par beaucoup. Cependant ἀλλὰ, leçon des manuscrits, convient mieux au sens.

XIIIe OLYMPIQUE

POUR XÉNOPHON DE CORINTHE,
VAINQUEUR AU STADE ET AU PENTATHLE

I

Trois fois olympionique est la maison que je loue ; conciliante envers les concitoyens, serviable aux étrangers, je reconnais en elle l'opulente Corinthe, portique de Posei-
5 don Isthmique, mère des jeunes héros[1]. Car là réside Eunomie, avec sa sœur, soutien des cités, Justice l'inébranlable, et son autre sœur, Paix, dispensatrices de la richesse, filles précieuses de la sage Thémis.

Elles sont prêtes à repousser l'Insolence, mère effrontée du Dédain[2]. La matière de mes chants est belle, et une
10 franche confiance incite ma langue à parler. Les penchants naturels ne se laissent pas dissimuler ; ils sont invincibles. Vous, fils d'Alétès, souvent vous avez connu la splendeur du triomphe, remporté par les sublimes talents de ceux qui ont dépassé tous les autres dans les Jeux sacrés, grâce
15 à celles qui dans vos âmes ont mis aussi

[1] Ces derniers mots sont empruntés à Boissonade. — Le verbe γνώσομαι ne peut avoir ni le sens de *visiter* ni le sens *causatif, faire connaître, célébrer,* qu'on lui donne ordinairement ici. Pindare *reconnaît* en cette famille les traits caractéristiques du génie Corinthien.

[2] Ou de la *Satiété*. La généalogie est inverse de celle que suivent Solon (fr. 6) et Théognis (153), mais d'accord avec celle d'un oracle cité par Hérodote (VII, 77).

ΙΓ'

ΞΕΝΟΦΩΝΤΙ ΚΟΡΙΝΘΙΩΙ
ΣΤΑΔΙΟΔΡΟΜΩΙ ΚΑΙ ΠΕΝΤΑΘΛΩΙ

Τρισολυμπιονίκαν — Str. 1.
ἐπαινέων οἶκον ἄμερον ἀστοῖς,
ξένοισι δὲ θεράποντα, γνώσομαι
τὰν ὀλβίαν Κόρινθον, Ἰσθμίου
5 πρόθυρον Ποτειδᾶνος, ἀγλαόκουρον· — 5
ἐν τᾷ γὰρ Εὐνομία ναίει κασιγνή-
τα τε, βάθρον πολίων, ἀσφαλής
Δίκα καὶ ὁμότροφος Εἰ-
ρήνα, ταμί' ἀνδράσι πλού- — 10
του, χρύσεαι παῖδες εὐβούλου Θέμιτος·

9 ἐθέλοντι δ' ἀλέξειν — Ant. 1.
10 Ὕβριν, Κόρου ματέρα θρασύθυμον.
Ἔχω καλά τε φράσαι, τόλμα τέ μοι
εὐθεῖα γλῶσσαν ὀρνύει λέγειν. — 15
Ἄμαχον δὲ κρύψαι τὸ συγγενὲς ἦθος·
ὕμμιν δέ, παῖδες Ἀλάτα, πολλὰ μὲν νι-
καφόρον ἀγλαΐαν ὥπασαν
15 ἄκραις ἀρεταῖς ὑπερελ-
θόντων ἱεροῖς ἐν ἀέθ- — 20
λοις, πολλὰ δ' ἐν καρδίαις ἀνδρῶν ἔβαλον

17 Ὧραι πολυάνθεμοι ἀρ- — Ep. 1.

3 δὲ : τε C N O || 6 κασιγνήτα τε : κασίγνηταί τε B D. || ἀσφαλής : ἀσφαλές N || 7 ὁμότροφος : ὁμότροπος B E D || Εἰρήνα : Εἰράνα C O || ταμί' Ahrens (cf. *Iliad.* XI, 272) : ταμίαι codd. || 10 θρασύθυμον C N O. θρασύμυθον B D E.

le génie d'antiques découvertes : les Heures parées de fleurs. A l'inventeur revient toujours le mérite. D'où sont issues les fêtes de Dionysos qu'accompagne le dithyrambe avec son cortège de bœufs[1] ? Quelle cité imposa la première aux coursiers un frein modérateur et plaça, au sommet des
20 temples, la double image du roi des oiseaux[2] ? Là fleurit la Muse harmonieuse ; là, par les lances meurtrières des jeunes guerriers, fleurit Arès.

II

Dieu Suprême, qui sur Olympie étends ta puissance, sois propice à mes chants, toujours, ô Père ! Préserve sans
25 atteinte la prospérité de ce peuple, et que, grâce à toi, un vent favorable conduise le destin de Xénophon ! Préside à la pompe solennelle que, pour fêter ses couronnes, il t'amène de Pise, vainqueur à la fois au pentathle et à la course du stade ; il a vu lui échoir ce que nul des mortels qui l'ont précédé n'a jamais obtenu.

30 Deux fois aussi, la guirlande d'ache a paré sa tête, quand il parut aux jeux Isthmiques. Némée ne lui a pas réservé un moins bon accueil et, sur les bords de l'Alphée, son père Thessalos a fait consacrer la gloire de ses jambes
35 agiles. A Pythò, le même soleil lui a apporté la couronne du stade et celle du diaule, et, dans le même mois, le jour aux pieds rapides[3], dans Athènes la rocheuse, posa sur sa chevelure trois couronnes magnifiques.

[1] Pindare faisait ailleurs le dithyrambe originaire de Naxos (fr. 115) ou de Thèbes (fr. 71). Le sens de l'épithète βοηλάτης est obscur ici.

[2] La traduction de cette phrase est de M. A. Croiset (*Pindare*, p. 408). On verra dans la suite l'invention du *mors* par Bellérophon ; *l'aigle double*, au sommet du temple, désigne les deux frontons.

[3] Le poète appelle audacieusement *le jour aux pieds rapides* le jour où ont lieu les épreuves de la course à pied. Il ne nomme pas les jeux athéniens où fut couronné Xénophon.

χαῖα σοφίσμαθ'· ἅπαν δ' εὐρόντος ἔργον.
Ταὶ Διωνύσου πόθεν ἐξέφανεν 25
σὺν βοηλάτᾳ χάριτες διθυράμβῳ;
20 Τίς γὰρ ἱππείοις ἐν ἔντεσσιν μέτρα,
ἢ θεῶν ναοῖσιν οἰω-
νῶν βασιλέα δίδυμον 30
ἐπέθηκ'; Ἐν δὲ Μοῖσ' ἀδύπνοος,
ἐν δ' Ἄρης ἀνθεῖ νέων
23b οὐλίαις αἰχμαῖσιν ἀνδρῶν.

Ὕπατ' εὐρὺ ἀνάσσων Str. 2
Ὀλυμπίας, ἀφθόνητος ἔπεσσιν 35
γένοιο χρόνον ἅπαντα, Ζεῦ πάτερ,
καὶ τόνδε λαὸν ἀβλαβῆ νέμων
Ξενοφῶντος εὔθυνε δαίμονος οὖρον·
δέξαι τέ οἱ στεφάνων ἐγκώμιον τεθ-
μόν, τὸν ἄγει πεδίων ἐκ Πίσας, 40
30 πενταέθλῳ ἅμα σταδίου
νικῶν δρόμον· ἀντεβόλη-
σεν τῶν ἀνὴρ θνατὸς οὔπω τις πρότερον.

32 Δύο δ' αὐτὸν ἔρεψαν Ant. 2.
πλόκοι σελίνων ἐν Ἰσθμιάδεσσιν 46
φανέντα· Νέμεά τ' οὐκ ἀντιξοεῖ·
35 πατρὸς δὲ Θεσσαλοῖ' ἐπ' Ἀλφεοῦ
ῥεέθροισιν αἴγλα ποδῶν ἀνάκειται,
Πυθοῖ τ' ἔχει σταδίου τιμὰν διαύλου θ' 50
ἁλίῳ ἀμφ' ἑνί, μηνός τέ οἱ
38 τωὐτοῦ κρανααῖς ἐν Ἀθά-
ναισι τρία ἔργα ποδαρ-
κὴς ἁμέρα θῆκε κάλλιστ' ἀμφὶ κόμαις, 55

40 Ἑλλώτια δ' ἑπτάκις· ἐν δ' Ep. 2.

18 Διωνύσου Mosch. : Διονύσου codd. || 21 βασιλέα Herm. : βασιλῆα codd.

Sept fois il a vaincu aux Hellôties ; si, aux fêtes de Poseidon aussi, près des rivages de l'Isthme, je voulais
40 poursuivre, avec ceux de son grand-père Ptoiodôre, les exploits de Terpsias et ceux d'Éritimos, mes chants s'allongeraient par trop[1]. Quant à vos triomphes à Delphes, ou dans la prairie du lion[2], je défie plusieurs familles réu-
45 nies d'en montrer autant ; je ne suis pas capable de dénombrer exactement les cailloux de la mer.

III

Toute chose a sa mesure, et rien ne vaut mieux que de connaître l'à-propos. Pour moi, qui ne suis qu'un simple particulier, mais chargé d'une mission publique, je ne dirai pas de mensonge en louant Corinthe, en célébrant
50 l'intelligence et les vertus guerrières de ses antiques héros. Sisyphe eut le génie subtil autant qu'un Dieu ; Médée[3], malgré son père, se choisit elle-même un époux et sauva le navire Argô avec son équipage,

55 et, sous les murs de Dardanos, on vit vos vaillants aïeux, dans les deux camps opposés, chercher la décision des combats, les uns, fidèles aux fils d'Atrée, pour ramener Hélène ; les autres, pour s'y opposer à tout prix. Car les Danaens tremblaient devant Glaucos, venu de Lycie[4]. Et lui
60 se vantait devant eux que, dans la ville de Pirène, étaient

[1] Les *Hellôties* sont une fête d'Athéna à Corinthe. — Selon les scholies, Ptoiodôre est le grand-père de Xénophon ; Terpsias, un frère de Ptoiodôre ; Éritimos, un fils ou petit-fils de Terpsias.

[2] C'est-à-dire *Némée*.

[3] Le scholiaste cite un fragment d'Eumélos qui montre comment certaines traditions permettaient de faire de Médée une Corinthienne.

[4] Tout ceci est une allusion au célèbre épisode du chant VI de l'*Iliade*, où est racontée la rencontre, sur le champ de bataille, de Glaucos et de Diomède. Aux vers 150 et 194, Glaucos établit ainsi la généalogie : Sisyphe, Glaucos I, Bellérophon, Hippolochos, Glaucos II.

ἀμφιάλοισι Ποτειδᾶνος τεθμοῖσιν
Πτοιοδώρῳ σὺν πατρὶ μακρότεραι
Τερψίᾳ θ' ἕψοντ' Ἐριτίμῳ τ' ἀοιδαί· 60
ὅσσα τ' ἐν Δελφοῖσιν ἀριστεύσατε,
ἠδὲ χόρτοις ἐν λέοντος,
δηρίομαι πολέσιν
45 περὶ πλήθει καλῶν· ὡς μὰν σαφές
οὐκ ἂν εἰδείην λέγειν 65
46b ποντιᾶν ψάφων ἀριθμόν.

Ἔπεται δ' ἐν ἑκάστῳ
μέτρον· νοῆσαι δὲ καιρὸς ἄριστος. Str. 3
Ἐγὼ δέ, ἴδιος ἐν κοινῷ σταλείς
50 μῆτίν τε γαρύων παλαιγόνων 70
πόλεμόν τ' ἐν ἡρωΐαις ἀρεταῖσιν,
οὐ ψεύσομ' ἀμφὶ Κορίνθῳ, Σίσυφον μὲν
πυκνότατον παλάμαις ὡς θεόν,
53 καὶ τὰν πατρὸς ἀντία Μή-
δειαν θεμέναν γάμον αὐ- 75
τᾷ, ναὶ σώτειραν Ἀργοῖ καὶ προπόλοις·

55 τὰ δὲ καί ποτ' ἐν ἀλκᾷ Ant. 3.
πρὸ Δαρδάνου τειχέων ἐδόκησαν
ἐπ' ἀμφότερα μαχᾶν τάμνειν τέλος, 80
τοὶ μὲν γένει φίλῳ σὺν Ἀτρέος
Ἑλέναν κομίζοντες, οἱ δ' ἀπὸ πάμπαν
60 εἴργοντες· ἐκ Λυκίας δὲ Γλαῦκον ἐλθόν-
τα τρόμεον Δαναοί. Τοῖσι μέν 85
ἐξεύχετ' ἐν ἄστει Πει-
ράνας σφετέρου πατρὸς ἀρ-

41 Πτοιοδώρῳ codd.: Πτῳοδώρῳ Schrœd. secundum Collitz (I p. 97) || 42 Τέρψιᾳ θ' N (Τερψίαι θ' B') : τέρψιες cett. (omiss. θ' E et V.). || Ἐριτίμω schol.: ἐρίτιμοι codd. (Sch. utramque lectionem explicant; litem non dirimunt, sed lectioni Τερψίᾳ — Ἐριτίμῳ potius favent).

le palais de son père, souverain du pays, et son immense patrimoine.

Son père jadis, près de la source[1], dans son ardent désir de dompter Pégase, le fils de la Gorgone couronnée de serpents, multiplia de vains efforts, jusqu'au moment où la vierge Pallas lui apporta le mors, pareil à un diadème
65 d'or. Sur-le-champ son rêve devint réalité; la Déesse lui dit : « Tu dors, prince, fils d'Éole; viens, reçois cet instrument qui saura charmer ton coursier et présente-le à ton père, le Dompteur de chevaux, en lui sacrifiant un taureau blanc. »

IV

Voilà ce qu'il avait cru ouïr de la bouche de la vierge qui
70 porte la sombre égide, dans l'ombre, tandis qu'il dormait. Il se dressa d'un bond, s'empara de l'objet merveilleux qu'il trouva à son côté, et, dans sa joie, se rendit auprès du devin indigène, le fils de Coiranos, pour lui montrer le résultat de toute l'aventure ; comment, d'après l'oracle
75 rendu par lui, il était allé se coucher, pour la nuit, sur l'autel de la Déesse, et comment la fille même de Zeus, le Dieu armé de la foudre, lui avait donné cet or,

capable de dompter les instincts sauvages. Le devin lui prescrivit d'obéir à ce songe le plus promptement possible et, après avoir fait au Dieu qui porte la terre le sacrifice du puissant quadrupède[2], d'élever aussitôt un autel à
80 Athéna Équestre. La puissance des Dieux rend aisé l'accomplissement même des tâches qui vont par delà le serment

[1] La source *Pirène*. — Sur Pégase, cf. Hésiode, *Théogonie*, 281, 325; fr. 245 Rzach; Pausanias II, 4 et Strabon VIII, p. 379.
[2] *Le taureau blanc* du vers 68.

χάν καὶ βαθὺν κλᾶρον ἔμμεν καὶ μέγαρον·

63 ὃς τᾶς ὀφιώδεος υἱ- Ep. 3.
ὸν ποτε Γοργόνος ἢ πόλλ' ἀμφὶ κρουνοῖς 90
Πάγασον ζεῦξαι ποθέων ἔπαθεν,
65 πρίν γέ οἱ χρυσάμπυκα κούρα χαλινόν
Παλλὰς ἤνεγκ', ἐξ ὀνείρου δ' αὐτίκα
ἦν ὕπαρ, φώνησε δ'· « Εὕδεις, 95
Αἰολίδα βασιλεῦ;
Ἄγε φίλτρον τόδ' ἵππειον δέκευ,
καὶ Δαμαίῳ νιν θύων
69ᵇ ταῦρον ἀργάεντα πατρὶ δεῖξον. »

70 Κυάναιγις ἐν ὄρφνᾳ Str. 4.
κνώσσοντί οἱ παρθένος τόσα εἰπεῖν 101
ἔδοξεν· ἀνὰ δ' ἔπαλτ' ὀρθῷ ποδί.
Παρκείμενον δὲ συλλαβὼν τέρας,
ἐπιχώριον μάντιν ἄσμενος εὗρεν,
75 δεῖξέν τε Κοιρανίδᾳ πᾶσαν τελευτὰν 105
πράγματος, ὥς τ' ἀνὰ βωμῷ θεᾶς
κοιτάξατο νύκτ' ἀπὸ κεί-
νου χρήσιος, ὥς τέ οἱ αὐ-
τὰ Ζηνὸς ἐγχεικεραύνου παῖς ἔπορεν 110

78 δαμασίφρονα χρυσόν. Ant. 4.
Ἐνυπνίῳ δ' ᾧ τάχιστα πιθέσθαι
κελήσατό νιν, ὅταν δ' εὐρυσθενεῖ
80 καρταίποδ' ἀναρύῃ Γαιαόχῳ,
θέμεν Ἱππίᾳ βωμὸν εὐθὺς Ἀθάνᾳ. 115
Τελεῖ δὲ θεῶν δύναμις καὶ τὰν παρ' ὄρκον
καὶ παρὰ ἐλπίδα κούφαν κτίσιν.

67 φώνησε Schrœd. : φώνασε codd. (at saepe contra traditur φωνεῖν, ut *Pyth. IV*, 163, 237; *Isthm. VI*, 51.) ‖ 81 καρταίποδα Byz. : κραταίποδα codd. ‖ ἀναρύῃ : ἀνερύῃ lemma sch. (et Bœckh) ‖ 82 ἱππίᾳ Byz. : ἱππείᾳ codd. ‖ εὐθύς : ἐγγύς N O P. ‖ 83 καὶ παρὰ ἐλπίδα κουφὰν Byz. : καὶ τὰν παρὰ codd.

et par delà l'espérance. Alors, plein d'ardeur, le robuste Bellérophon saisit, en appliquant à sa mâchoire l'instrument qui le rendait docile,

le cheval ailé. Il saute sur son dos, couvert de son armure d'airain, et aussitôt lui fait exécuter un pas guer-
85 rier[1]. C'est avec lui qu'ensuite, du sein désert de l'air glacé, il frappa de ses traits les escadrons féminins des Amazones, il tua la Chimère qui vomissait du feu et massacra les Solymes[2]. Je veux taire son trépas ; sur l'Olympe, les
90 antiques écuries de Zeus s'ouvrirent à Pégase.

V

Mais, tandis que je vibre mes javelots, lancés droit au but, il ne faut pas que mon bras robuste envoie par delà ces traits innombrables. Car c'est pour les Oligaithides
95 et pour les Muses au trône brillant que je viens, de grand cœur, offrir mes services. Un mot bref me suffira pour faire voir d'ensemble tous leurs triomphes à l'Isthme et à Némée ; venue de l'un comme de l'autre, soixante fois, la voix aimée du noble héraut m'invitera à les attester par mon serment.

100 Ceux d'Olympie, je crois les avoir dits déjà. Ils y en obtiendront d'autres encore, qu'alors je saurai dire à bon droit ; maintenant, je n'en ai que l'espérance ; le succès est

[1] Bellérophon, aussitôt qu'il est sur le dos de Pégase, non seulement le dompte aisément, grâce au mors que lui a donné Athéna, mais le met à une allure de parade ; l'expression employée par Pindare, ἐνόπλια παίζειν, évoque l'idée de la danse en armes, de la *pyrrhique*.

[2] Sur les exploits de Bellérophon (et l'histoire de Glaucos, rappelée plus haut au vers 60), cf. le chant VI de l'*Iliade*, 150 et sqq. Dans un poème à la gloire de Corinthe, Pindare veut taire la folie du héros : aussi ne mentionne-t-il que l'admission de Pégase dans l'Olympe.

84 Ἤτοι καὶ ὁ καρτερὸς ὁρ-
μαίνων ἕλε Βελλεροφόν- 120
τας, φάρμακον πραὺ τείνων ἀμφὶ γένυι,

86 ἵππον πτερόεντ'· ἀναβὰς δ' Ep. 4.
εὐθὺς ἐνόπλια χαλκωθεὶς ἔπαιζεν.
Σὺν δὲ κείνῳ καί ποτ' Ἀμαζονίδων
αἰθέρος ψυχρᾶς ἀπὸ κόλπων ἐρήμων 125
τοξόταν βάλλων γυναικεῖον στρατόν,
90 καὶ Χίμαιραν πῦρ πνέοισαν
καὶ Σολύμους ἔπεφνεν.
Διασωπάσομαί οἱ μόρον ἐγώ· 130
τὸν δ' ἐν Οὐλύμπῳ φάτναι
92[b] Ζηνὸς ἀρχαῖαι δέκονται.

Ἐμὲ δ' εὐθὺν ἀκόντων Str. 5.
ἱέντα ῥόμβον παρὰ σκοπὸν οὐ χρή
95 τὰ πολλὰ βέλεα καρτύνειν χεροῖν. 135
Μοίσαις γὰρ ἀγλαοθρόνοις ἑκὼν
Ὀλιγαιθίδαισίν τ' ἔβαν ἐπίκουρος.
Ἰσθμοῖ τά τ' ἐν Νεμέᾳ παύρῳ ἔπει θή-
σω φανέρ' ἀθρό', ἀλαθής τέ μοι 140
99 ἔξορκος ἐπέσσεται ἑ-
ξηκοντάκι δῆμφοτέρω-
θεν ἀδύγλωσσος βοὰ κάρυκος ἐσλοῦ.

Τὰ δ' Ὀλυμπίᾳ αὐτῶν Ant. 5.
101 ἔοικεν ἤδη πάροιθε λελέχθαι· 145
τά τ' ἐσσόμενα τότ' ἂν φαίην σαφές·
νῦν δ' ἔλπομαι μέν, ἐν θεῷ γε μάν

88 ἐρήμων Herm.: ἐρήμου codd. ‖ 92 Οὐλύμπῳ recc.: Ὀλύμπῳ vett. ‖ 96 ἑκὼν Byz: εἵκων codd. ‖ 97 ἐπίκουρος. Ἰσθμοῖ τά τ' ἐν Νεμέᾳ παύρῳ ἔπει Bgk: post ἐπίκουρος non distinguebant ante Bergkium παύρῳ δ' ἔπει θήσω D, παύρῳ δ' ἐπιθήσω B C ‖ 99 δῆμφοτέρωθεν Schrœd.: δ' ἀμφοτέρωθεν codd. [δὴ ἀμφοτέρωθεν Bœckh et iam Hermann].

dans la main de la divinité. Si leur bonheur héréditaire doit suivre son cours, confions-nous en la protection de Zeus et d'Ényalios. Dirai-je leurs victoires sur le mont sourcilleux du Parnasse, toutes celles qu'ils ont gagnées à
105 Argos et à Thèbes, toutes celles que ⟨dans les vallons⟩ d'Arcadie[1] l'autel souverain de Zeus Lycéen peut attester ?

Pellène, et Sicyone, et Mégare, et le sanctuaire splendide des Éacides, Éleusis et la grasse plaine de Marathon, et les villes opulentes sises sous la crête sublime de l'Etna,
110 et l'Eubée, et la Grèce entière, si vous la parcourez, vous en offriront plus que le regard n'en peut embrasser. Mais, allons ! évadons-nous d'un pied léger[2] ! O Zeus, maître du destin, donne-nous la modestie, et la joie douce du succès !

[1] L'établissement du texte présente des difficultés sérieuses : celles qui proviennent de l'anacoluthe se laissent résoudre ; au vers 107, si le mot ἀνάσσων, que Pindare n'a guère pu employer à côté d'ἄναξ, doit être considéré comme provenant d'une *glose* de ce dernier mot, les conjectures que l'on peut faire pour le corriger manquent de bases sérieuses. Celle de Bergk que j'ai acceptée donne un sens, mais n'a aucune certitude.

[2] L'image est inspirée par la victoire de Xénophon, qui est un *coureur*.

105 τέλος· εἰ δὲ δαίμων γενέθλιος ἔρποι,
Διὶ τοῦτ' Ἐνυαλίῳ τ' ἐκδώσομεν πράσ-
σειν. Τὰ δ' ἐπ' ὀφρύϊ Παρνασσίᾳ 150
107 ἔξ· Ἀργεῖ θ' ὅσσα καὶ ἐν
Θήβαις· ὅσα τ' Ἀρκάσι ⟨βάσ-
σαις⟩ μαρτυρήσει Λυκαίου βωμὸς ἄναξ·
109 Πέλλανά τε καὶ Σεκυὼν Ep. 5
καὶ Μέγαρ' Αἰακιδᾶν τ' εὐερκὲς ἄλσος 156
110 ἅ τ' Ἐλευσὶς καὶ λιπαρὰ Μαραθὼν
ταί θ' ὑπ' Αἴτνας ὑψιλόφου καλλίπλουτοι
πόλιες ἅ τ' Εὔβοια· καὶ πᾶσαν κατὰ 160
Ἑλλάδ' εὑρήσεις ἐρευνῶν
μάσσον' ἢ ὡς ἰδέμεν.
Ἀλλὰ κούφοισιν ἐκνεῦσαι ποσίν·
115 Ζεῦ τέλει', αἰδῶ δίδοι
καὶ τύχαν τερπνῶν γλυκεῖαν. 165

105 δαίμων γενέθλιος N : δαίμων ὁ γ. B C D || 106 Διὶ Bœckh : Διὶ codd. || 107 ἔξ, ἄργεϊ θ' C : ἐν ἄργεϊ θ' N O ἔξ ἄρατο, ἐν ἄργεϊ δ' B ἐν ἄργεϊ δ' (sine ἔξ ἄρατο) D E ὅ ἐστι Πύθια ἑξάκις sch. || Ἀρκάσι βάσσαις Bgk : Ἀρκάσιν ἀνάσσων vett. (ἀνάσσων Hermann ; locum corruptum esse patet; correctio incertissima) || 109 κατὰ Byz. : καθ' vett. κάτα Schroed.[4] p.33 || 112 μάσσον' Byz. . μᾶσσον vett. || 115 αἰδῶ Bœckh : αἰδῶ τε codd.

XIV

NOTICE

Analyse. La *XIV*e *Olympique* est le plus gracieux et le plus frais des poèmes inspirés à Pindare par des victoires d'adolescents. La véritable source de son inspiration est d'ailleurs ici moins dans l'éloge du vainqueur que dans celui des *Grâces*, des *Charites*, dont le culte conservait seul, à l'époque classique, l'antique réputation d'Orchomène, la capitale déchue de l'ancien pays des Minyens[1]. L'ode, très brève, mais exquise, n'est guère qu'une invocation à Aglaé, Euphrosyne et Thalie ; plus particulièrement à cette dernière. Elle a été probablement chantée au cours de la procession qui conduisait le cortège à leur temple. A la fin seulement, un autre motif apparaît : c'est le souvenir touchant du père d'Asôpichos[2], Cléodamos, mort avant d'avoir pu contempler son fils couronné ; le poète demande à Écho de lui transmettre l'heureuse nouvelle, dans la demeure sombre de Perséphone.

Le mètre. Une telle fin semble bien conclure le poème et on n'aurait sans doute jamais imaginé qu'il fût incomplet, si l'analyse métrique ne présentait des difficultés. Le mètre est le prétendu *logaédique*, et la répartition des mesures en *membres* et en *vers* n'est pas beaucoup plus délicate que d'ordinaire. Mais comment les *vers* se groupent-ils entre eux ? Les scholies considèrent avec

[1] Sur ce culte, cf. Pausanias IX, 35-39 ; sur l'état actuel d'Orchomène, cf. le *Guide* de M. Fougères, p. 280.

[2] Le nom dérive de celui de l'Asôpos, fleuve béotien. Les diminutifs en *ichos* sont fréquents dans la région.

raison la composition comme *monostrophique*, c'est-à-dire comme ne comportant pas l'emploi d'une *épode*[1]. Elles ont le tort de diviser l'ensemble en deux strophes *inégales*, l'une de 18, l'autre de 17 *éléments*. Il n'y a guère de doute que nous ne soyons en présence de deux strophes semblables ; mais l'établissement de l'exacte correspondance nécessite une revision attentive de la tradition manuscrite, pour laquelle nous renvoyons à la fois aux notes critiques et aux notes explicatives. Le mode était le *lydien*.

La date. La date ne peut être fixée avec certitude. Les scholies indiquent l'olympiade 76 (= 476), c'est-à-dire l'année fameuse où furent vainqueurs Hiéron, Théron et Agésidame[2]. Or le papyrus porte comme vainqueur au stade des enfants un *Lacédémonien*. Ainsi donc le second chiffre tout au moins, dans le nombre indiqué par les scholies, doit être altéré. Les vainqueurs pour le stade des enfants sont connus pour les olympiades 75, 77, 78, et il est probable qu'Asôpichos n'est pas non plus celui de la 79e. Si le chiffre de la dizaine est exact, on ne peut donc penser qu'à 71, 72, 73 ou 74 ; Gaspar[3] a proposé 73, parce que la faute du copiste semble s'expliquer plus facilement dans cette hypothèse (οϛ' pour ογ'). L'ode serait, en ce cas, de 488, c'est-à-dire de la trentième année du poète ; elle deviendrait la plus ancienne des *Olympiques*.

[1] On a cependant soutenu parfois que l'ode était incomplète et que l'*épode* manquait.
[2] Cf. les *Olympiques I, II, III, X, XI*.
[3] P. 50.

SCHÉMA MÉTRIQUE

– – ◡ – ◡ ◡ – ◡ – ◡̆

– ◡ – ◡ ◡ – ◡ – ◡ – –

– ◡ ◡ – ◡ – ◡ – ◡ ◡ – ◡̆

◡ ◡ ◡ – ◡ ◡ – ◡ –

◡ – ◡ ◡ – ◡ – ◡ –

– ◡ ◡ – ◡ –

– ◡ – – ◡ ◡ – ◡ –

– ◡ ◡ – ◡ –

– ◡ ◡̆

– ◡ ◡ – ◡ ◡ –

◡ – ◡ ◡ – –

– ◡ – ◡̆ –

– ◡ ◡ – ◡̆

– ◡ ◡ – ◡̆ –

◡ – ◡ – ◡ – – ◡ ◡̆

– – ◡ – ◡ –

– ◡ – – ◡ ◡ – ◡̆

– ◡̆ ◡ – – – ◡ –

– ◡ ◡ – ◡ – ◡ –

◡ ◡ – ◡ – ◡ – –

XIVe OLYMPIQUE

POUR ASÔPICHOS D'ORCHOMÈNE,
VAINQUEUR AU STADE DES GARÇONS

Vous qui régnez sur les ondes du Céphise et qui habitez une contrée riche en beaux coursiers, ô Charites, souveraines fameuses de la brillante Orchomène, protectrices des
5 antiques Minyens, écoutez-moi[1] ; c'est vous que j'invoque, vous à qui les mortels doivent tout ce qui fait leur joie et leurs délices : le talent, la beauté, la gloire ! Les Dieux eux-mêmes, en l'absence des Charites augustes[2], ne peuvent mener ni danses ni festins ; ce sont elles qui pré-
10 sident à tout dans le ciel ; elles y prennent place sur leurs trônes auprès d'Apollon Pythien, armé de son arc d'or[3], et elles y vénèrent la majesté du maître de l'Olympe, leur père.

[1] Sur le Céphise, Orchomène et le culte local des Charites, cf. Pausanias, IX, 35-39. On peut mettre les trois dons que Pindare attribue aux Charites en relation avec leurs noms, qui sont donnés dans la seconde strophe : le *talent* (dont Pindare est un exemple) revient à *Euphrosyne ; la gloire* à *Aglaé*, comme la *beauté* à *Thalie* (Asôpichos a reçu ces deux derniers dons).

[2] Il faut bien se garder de toucher à cette épithète, qu'on a voulu parfois remplacer par celle de pures (ἁγνᾶν) ; elle est défendue par le fr. 95 et le vers 1341 de l'*Hélène* d'Euripide ; elle convient au contexte.

[3] Les Charites ont, comme les Muses, une affinité naturelle avec Apollon. Le scholiaste mentionne à ce propos une statue d'Apollon à Delphes qui tenait, sur sa main droite, les Charites. Celles-ci jouent à peu près ici le rôle que jouent les Muses à la fin du 1er chant de l'*Iliade* (603) ; cependant Pindare, s'il les fait présider aux danses et

ΙΔ'

ΑΣΩΠΙΧΩΙ ΟΡΧΟΜΕΝΙΩΙ

ΣΤΑΔΙΕΙ

1 Καφισίων ὑδάτων λαχοῖσαι Str.
ταί τε ναίετε καλλίπωλον ἕδραν,
3 ὦ λιπαρᾶς ἀοίδιμοι βασίλειαι
Χάριτες Ἐρχομενοῦ, παλαι-
γόνων Μινυᾶν ἐπίσκοποι, 5
5 κλῦτ', ἐπεὶ εὔχομαι·
σὺν γὰρ ὕμμιν τά τε τερπνὰ καί
τὰ γλυκέ' ἄνεται
πάντα βροτοῖς,
εἴ σοφός, εἴ καλός, εἴ
τις ἀγλαὸς ἀνήρ.
Οὐδὲ γὰρ θεοὶ σε- 10
μνᾶν Χαρίτων ἄτερ
κοιρανέοντι χοροὺς
οὔτε δαῖτας· ἀλλὰ πάντων ταμίαι
10 ἔργων ἐν οὐρανῷ,
χρυσότοξον θέμεναι πάρα 15
Πύθιον Ἀπόλλωνα θρόνους,
ἀέναον σέβοντι πα-
τρὸς Ὀλυμπίοιο τιμάν.

13 ⟨Ὦ⟩ πότνι' Ἀγλαία φιλησί-

4 Ἐρχομενοῦ Bœckh (cum duobus Byz.) : Ὀρχομενοῦ cett. ‖ 5 ὕμμιν Hermann : ὑμῖν codd. ‖ τά τε τερπνά Hermann (*Opuscula*, VIII, 127) : τὰ τερπνά τε καὶ C N P τὰ τερπνὰ καὶ cett. ‖ 6 ἄνεται Kayser e sch. : γίνεται codd. ‖ 8 οὐδὲ Schneidewin : οὔτε codd. ‖ 12 ἀέναον Byz. : ἀένναον vett. ‖ 14 ⟨ὦ⟩ addidit Heyne.

O toi, auguste Aglaé, et toi, Euphrosyne, que charme
15 l'harmonie, filles du plus puissant des Dieux, exaucez-moi aujourd'hui, et toi aussi, Thalie, que l'harmonie enchante et qui vois ce cortège, dans la joie du triomphe, s'avancer d'un pas léger[1]. C'est Asôpichos que, sur le mode lydien[2], en mes vers savants, je suis venu chanter, puisque la Minye
20 est olympionique, grâce à toi ! Mais maintenant, Écho[3], va jusqu'à la demeure de Perséphone, jusqu'à ses sombres murs, porter au père de cet enfant le glorieux message ! Va trouver Cléodamos et dis-lui que Thalie, dans les vallons illustres de Pise, a mis sur la jeune chevelure de son fils, la couronne ailée[4] des nobles victoires !

aux festins de l'Olympe, ne les fait pas *chanter* comme les Muses; le mot qu'il emploie (σέβοντι) peut du moins s'interpréter d'un hommage même silencieux.

[1] Les noms de deux des Charites, Aglaé et Thalie, sont les mêmes chez Hésiode (*Théogonie*, 906); mais la troisième est appelée par le vieux poète *Eurynomé*. — Thalie est spécialement invoquée, et la victoire lui est personnellement attribuée dans ce qui suit, parce que son nom même incite à placer sous son patronage les *adolescents*.

[2] Ce mode, d'après les caractères que lui reconnaissaient les Grecs, convenait particulièrement à une ode toute *gracieuse*.

[3] Cf. le rôle d'*Angélia*, *Ol. VIII*, 81.

[4] Littéralement : les *ailes*; même expression à la fin de la *IX*e *Pythique*. Les monuments figurés montrent souvent une *Victoire* ailée apportant la couronne au vainqueur; mais ces représentations n'expliquent pas suffisamment ici la valeur de ce terme; le poète semble avoir trouvé une analogie entre la couronne ornée de bandelettes et le plumage des ailes. — Wilamowitz donne pour sujet au dernier membre de phrase *Thalie* ; ce qui paraît plus correct que d'expliquer ἐστεφάνωσε οἱ comme l'équivalent d'un moyen, dont le sujet serait Asôpichos.

μολπέ τ' Εὐφροσύνα, θεῶν κρατίστου
παῖδες, ἐπακοοῖτε νῦν, Θαλία τε
ἐρασίμολπε, ἰδοῖσα τόν-
δε κῶμον ἐπ' εὐμενεῖ τύχᾳ
κοῦφα βιβῶντα· Λυ-
δῷ γὰρ Ἀσώπιχον ἐν τρόπῳ
ἐν μελέταις τ' ἀεί-
δων ἔμολον,
οὕνεκ' Ὀλυμπιόνι-
κος ἁ Μινύεια
σεῦ ἕκατι. Μελαν-
τειχέα νῦν δόμον
Φερσεφόνας ἔλθ', Ἀ-
χοῖ, πατρὶ κλυτὰν φέροισ' ἀγγελίαν,
Κλεόδαμον ὄφρ' ἰδοῖσ'
υἱὸν εἴπῃς ὅτι οἱ νέαν
κόλποις παρ' εὐδόξοις Πίσας
ἐστεφάνωσε κυδίμων
ἀέθλων πτεροῖσι χαίταν.

14-15: variam lect. κρατιστόπαιδες sch. afferunt || **15** ἐπακοοῖτε Bgk: ἐπάκοοι νῦν codd. (suprascripto γένοισθε C) || **17** Λυδῷ Pauw: Λυδίῳ codd. || **23** εὐδόξοις Bgk[4]: εὐδόξοιο codd. εὐδόξου Bœckh.

Une Collection Française d'Auteurs Grecs et Latins.

I. COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE

AUTEURS GRECS

		Exemplaires numérotés sur papier Lafuma
1. **PLATON.** — *Œuvres complètes.* — **Tome I** (Hippias mineur. — Alcibiade. — Apologie de Socrate. — Euthyphron. — Criton). Texte établi et traduit par M. Maurice Croiset, Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France. . .	12. »	25. »
Le texte seul.	7. »	15. »
La traduction seule.	6. »	*(épuisé).*
Apologie de Socrate, le texte seul . .	2. »	
Euthyphron, Criton, le texte seul . .	2. »	
2. **PLATON.—Tome II** (Hippias majeur. — Charmide.—Lachès.—Lysis). Texte établi et traduit par M. Alfred Croiset, Membre de l'Institut, Doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Paris. .	12. »	25. »
Le texte seul.	7. »	15. »
La traduction seule.	6. »	13. »
3. **THÉOPHRASTE.** — *Caractères.* — Texte établi et traduit par M. Navarre, Professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse.	5. »	*(épuisé).*
Le texte seul.	4. »	10. »
La traduction seule.	3. »	7. »
4. **ESCHYLE.** — **Tome I** (Les Suppliantes. — Les Perses. — Les Sept contre Thèbes. — Prométhée enchaîné). — Texte établi et traduit par M. P. Mazon, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris.	15. »	30. »
Le texte seul.	8. »	17. »
La traduction seule	7. »	15. »
Le texte de chacune de ces tragédies.	2.25	
5. **CALLIMAQUE.** — *Hymnes, Épigrammes et Fragments choisis.* — Texte établi et traduit par M. É. Cahen, Maitre de conférences à la Faculté des Lettres d'Aix-Marseille	13. »	27. »
Le texte seul.	7. 50	16. »
La traduction seule.	6. 50	14. »
6. **SOPHOCLE.** — **Tome I.** — (Ajax. — Antigone. — Œdipe-Roi. — Électre). Texte établi et traduit par M. P. Masqueray, Professeur à l'Université de Bordeaux	18. »	36. »
Le texte seul	10. »	20. »
La traduction seule	9. »	18. »
Le texte de chacune de ces tragédies	2.75	

AUTEURS LATINS

1. **LUCRÈCE.** — *De la Nature.* — **Tome I** (Livres I, II, III). Texte établi et traduit par M. Ernout, Professeur à la Faculté des Lettres de Lille . .	10. »	22. »

		Exemplaires numérotés sur papier Lafuma
2. **LUCRÈCE.** — **Tome II** (Livres IV, V, VI), texte et traduction	10. »	22. »
Le texte seul (Livres I-VI)	12. »	25. »
La traduction seule (Livres I-VI)	10. »	22. »
3. **PERSE.** — *Satires.* — Texte établi et traduit par M. CARTAULT, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris	5. »	*(épuisé)*.
Le texte seul, avec un index	7. »	15. »
La traduction seule	3. »	7. »
4. **CICÉRON.** — *Discours.* — **Tome I** (Pour Quinctius. Pour S. Roscius d'Amérie. Pour S. Roscius le Comédien). Texte établi et traduit par M. DE LA VILLE DE MIRMONT, Professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux	12. »	25. »
Le texte seul	7. »	15. »
La traduction seule	6. »	13. »
5. **JUVÉNAL.** — *Satires.* — Texte établi et traduit par M. DE LABRIOLLE, Professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers, et M. VILLENEUVE, Professeur à la Faculté des Lettres d'Aix-Marseille	16. »	33. »
Le texte seul	9. »	19. »
La traduction seule	8. »	17. »
6. **SÉNÈQUE.** — *De la Clémence.* — Texte établi et traduit par M. PRÉCHAC, Professeur au Lycée de Versailles	12. »	25. »
Le texte seul	7. »	15. »
La traduction seule	6. »	13. »
7. **TACITE.** — *Histoires.* — Texte établi et traduit par M. GOELZER, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris. **Tome I** (Livres I, II, III).	16. »	33. »
8. **TACITE.** — **Tome II** (Livres IV et V)	10. »	22. »
Le texte seul (Livres I-V)	14. »	29. »
La traduction seule (Livres I-V)	13. »	27. »
9. **CICÉRON.** — *L'Orateur.* — Texte établi et traduit par M. H. BORNECQUE, Professeur à la Faculté des Lettres de Lille	11. »	23. »
Le texte seul	6.50	14. »
La traduction seule	5.50	12. »
10. **SÉNÈQUE.** — *De la Colère.* — Texte établi et traduit par M. A. BOURGERY, professeur au Lycée de Poitiers	14. »	28. »
Le texte seul	8. »	17. »
La traduction seule	7. »	15. »

2. COLLECTION D'ÉTUDES ANCIENNES

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE LATINE CHRÉTIENNE, par M. Pierre DE LABRIOLLE, Professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers. 20. »

Le premier ouvrage français où est étudiée pour elle-même l'Histoire littéraire de l'Occident chrétien jusqu'au seuil du Moyen Age.

RÈGLES POUR ÉDITIONS CRITIQUES, par M. Louis Havet, Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France 2.50

SÉNÈQUE PROSATEUR, *Etudes littéraires et grammaticales sur la prose de Sénèque le Philosophe*, par M. A. Bourgery, professeur au Lycée de Poitiers . . . . . 16. »

3. NOUVELLE COLLECTION DE TEXTES ET DOCUMENTS

IULIANI IMPERATORIS EPISTULAE, Leges, Poematia, Fragmenta varia, collegerunt recensuerunt I. Bidez et F. Cumont. 25. »

4. COLLECTION DE LITTÉRATURE GÉNÉRALE

SIR ROGER DE COVERLEY et AUTRES ESSAIS LITTÉRAIRES, par Sir James G. Frazer. Traduction de M. Chouville, avec une préface d'Anatole France 7.50

SOUS PRESSE

PINDARE. — *Olympiques et Pythiques*, par M. A. Puech.

ISÉE. — *Discours*, par M. P. Roussel.

ARISTOTE. — *Constitution d'Athènes*, par MM. B. Haussoullier et G. Mathieu.

HOMÈRE. — *L'Odyssée*, par M. V. Bérard.

ARISTOPHANE. — *Comédies*, I, par MM. V. Coulon et H. Van Daele.

CICÉRON. — *Discours*, II, par M. de la Ville de Mirmont.

CATULLE. — *Œuvres*, par M. G. Lafaye.

TACITE. — *Opera Minora*, par MM. Gœlzer, Bornecque et Rabaud.

PÉTRONE. — *Satyricon*, par M. Ernout.

PLATON. — *Tome* III, *Protagoras, Gorgias, Ménon*, par M. A. Croiset.

PLATON. — *Tome* VIII, *Parménide, Théétète, Le Sophiste*, par M. A. Diès.

PLATON. — *Tome* X, *Timée, Critias*, par M. Rivaud.

SALLUSTE. — *Catilina, Jugurtha*, par Mlle Ornstein et M. Roman.

ANTIPHON. — *Discours*, par M. Gernet.

APULÉE. — *Apologie, Les Florides*, par M. Vallette.

Tous ces volumes se vendent également reliés (toile souple, fers spéciaux) avec une augmentation de 5 francs.

Imprimerie de Vaugirard
11 à 15, Impasse Ronsin
Paris

PA
4274
.A2
1922
v. 1

Pinda

PINDARUS.

Oeuvres.

PA
4274
.A2
1922
v. 1

PONTIFICAL INSTITUTE
OF MEDIAEVAL STUDIES
59 QUEEN'S PARK
TORONTO 5, CANADA